

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 35

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

MONTREAL, 29 JANVIER 1898

EN EMBUSCADE



GARE A VOUS!

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 JANVIER 1898

## BOUQUET DE PENSÉES

L'éducation de l'homme est à sa nature ce qu'une branche greffée est à une branche naturelle. L'une porte des fruits sauvages et amers, l'autre des fruits doux et d'une saveur délicieuse.

x

Qui n'amasse pas s'expose à manquer de la chose, mais qui l'entasse s'en prive. Qui amasse est prévoyant, qui entasse est avare.

x

Quand un mari envoie sa femme à la campagne, lui-même restant à la ville, ce n'est pas toujours le signe d'un sacrifice accompli.

x

Quand vous cherchez une aiguille dans une botte de foin, n'avez pas peur de vous piquer les doigts.

x

Le moment où l'on voudrait le plus dormir c'est toujours celui où l'on est obligé de se lever.

x

Plus votre servante sera jolie, meilleure sera la crème que vous servira le laitier.

x

Un homme peut très bien perdre la tête sans pour cela se la faire couper.

x

On peut voir énormément de choses quoiqu'ayant les yeux fermés.

x

Avoir un poids sur l'esprit n'augmente pas celui du corps.

UN SOLITAIRE.

## RIEN QU'UNE

*Bouleau.*—Cet homme-là c'est mis dans un grand embarras en épousant deux femmes.

*Rouleau.*—Ça n'est rien que cela! Combien j'en connais, et rien qu'en cette ville, qui ont suffisamment d'embarras et qui, pourtant, n'en ont épousé qu'une seule.

## C'EST PROBABLE



— Elle m'avait promis qu'elle ne serait pas trop longtemps là-dedans; je voudrais bien savoir si elle me prend pour un bécile!

## CE QU'IL VOYAIT

*Le professeur.*— Que voyons-nous au-dessus de nos têtes quand il fait un beau temps clair?

*L'élève.*— Nous voyons le ciel bleu.

*Le professeur.*— Très bien! Et que voyons-nous quand il pleut?

*L'élève.*— Un parapluie.

## EXCELLENTE RAISON

*La maman.*— Louis, sais-tu pour quelle raison ton père a appelé M. Chti, menteur?

*Louis.*— Oui, maman.

*La maman.*— Pourquoi?

*Louis.*— C'est parce qu'il est beaucoup plus petit que papa.

## ÉCONOMIE

*Monsieur.*— Je voudrais bien savoir pour quelle raison tu mets de côté tous ces vieux papiers tue mouches?

*Madame.*— Dame, ne dis tu pas toujours que tu as grand besoin de mouches quand tu vas à la pêche.

## PAS DE FORCE

*Bidou.*— Papa est parti hier pour New-York.

*Pitouche.*— Papa est parti hier pour Saint-Vincent de Paul.

*Bidou.*— Oui, mais mon papa à moi, il va rester un mois à New-York.

*Pitouche (dédaigneusement).*— Un mois, la belle affaire! Papa restera 5 ans à Saint-Vincent de Paul, cela ne lui coûtera pas un sou et il apprendra la couture.

## PAS DE SA FAUTE



## IL EN AVAIT, LUI

*La maîtresse de pension.*— Comment, vous dites que cette dinde est âgée. Je me demande comment vous pouvez bien voir l'âge d'une dinde?

*Le pensionnaire.*— Par les dents!

*La maîtresse de pension.*— Par les dents! Mais une dinde n'en a pas.

*Le pensionnaire.*— Non, mais j'en ai, moi.

*Bidou.*— Tu m'avais dit que tu me garderais des bonbons que tu avais reçus pour tes étrennes!

*Pitouche.*— Je t'en avais bien gardé aussi, — trois foudants, — mais je les avais mis dans ma bouche et ils ont fondu.

## UNE RAISON PROBANTE

*La femme orateur.*—... Et cela est bien la preuve, la preuve absolue que c'est une femme et non un homme que l'on voit dans la lune.

*Une voix dans l'auditoire.*— C'est bien vrai, et c'est la raison pour laquelle elle change si souvent.

## COMMENT IL LUI A SAUVÉ LA VIE

*Billentoc.*— Moi, hier soir, j'ai sauvé la vie de mademoiselle Commun-cœur.

*Boulingrin.*— Comment cela?

*Billentoc.*— Oui! Je l'ai demandée en mariage et elle m'a répondu qu'elle préférerait mourir que de m'épouser; alors, moi, je l'ai priée de ne pas faire attention à ma demande.

## CHANGEMENT D'OBSERVATIONS

*Madame Gobetout.*— Avant notre mariage, mon mari et moi nous passions plusieurs heures, chaque soir, à admirer les étoiles.

*L'amie.*— Et à présent?

*Madame Gobetout.*— Mon mari continue à faire de l'astronomie, il rentre tous les jours fort tard, car il fait des observations d'étoiles avec des amis.

## LA RAISON

*Bouleau.*— Nous avons eu une querelle à la maison, hier, avec ma femme.

*Rouleau.*— Qu'est-ce qu'il y avait donc?

*Bouleau.*— Ma jeune servante avait cassé un de mes tasses, le jour de l'an, et voilà qu'elle l'a remplacée par une autre avec l'inscription: A celui que j'aime.

## LA PREUVE

*Louise.*— Je voudrais bien savoir si le monsieur qui habite en face, de l'autre côté de la rue, m'entend quand je chante.

*Clémence.*— Pour sur qu'il t'entend. Il vient de fermer sa fenêtre.

La nature de l'homme est dans le mouvement; le repos entier est la mort.—PHILOSOPHE.

## TROP COURT DE SIX



*Le patron restaurateur.*— J'en'ai vraiment assez de votre petit jeu. Comment, c'est la neuvième fois que vous dînez ici sans payer?

*Le client (très digne).*— Monsieur, c'est la quizième fois (et il sortit en se redressant).

## TOUS EN BICYCLES



*L'étranger.*—Singulière place, mon ami, pour peindre des enseignes.  
*Le peintre.*—Les chemins ! C'est là où il y a le moins de danger pour ma peinture. Tous en bicycles, ceux qui passent ici.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLV

## LA PENDULE DE PORCELAINE

Le jardin rit au fleuve et le fleuve soupire  
 Du regret éternel de sa rive qu'il fuit,  
 La glycine retombe et se penche vers lui,  
 Le lilas s'y reflète et le jasmin s'y mire.

Le liseron s'élançait et le lierre s'étire ;  
 Un bouton qui germait est corolle aujourd'hui ;  
 L'héliotrope embaume l'ombre, et chaque nuit  
 L'atr'ouvre un lys de plus pour l'aube qui l'admire :

Et dans la maison claire en ses tapisseries,  
 Une pendule de porcelaine fleurie  
 Contourne sa rocaille où l'Amour s'enguirlande.

Et tout le frais bouquet dont le jardin s'honore  
 Survit dans le vieux Saxe où le Temps pour offrir  
 Creffe la fleur d'argent de son timbre sonore.

HENRI DE RÉGNIER.

## INSTANTANÉS

XXXXVIII

LA GRÈLE

Un éclair bleuâtre, éblouissant, vient de jaillir.

Le ciel entier s'est couvert d'une épaisse et lourde brume, aux tons cuivrés. Le tonnerre roule sans interruption tandis que des serpents de feu courent en zigzag et que le vent, courbant furieusement les hautes cimes des arbres, fait s'envoler les feuilles tourbillonnantes.

On entend au loin comme un souffle formidable et quelques gouttes de pluie, larges comme des pièces de cent sous, tombent et s'aplatissent à terre, faisant voler la poussière.

Puis le terrible souffle s'approche.

Un coup de tonnerre strident, épouvantable, retentit et les ardoises des maisons crépitent, comme frappées par des millions de balles.

C'est la grêle !

La grêle ! impitoyable faucheuse des moissons.

La grêle ! dévastatrice maudite des vergers.

Le sol peu à peu disparaît sous la couche grossissante des grêlons.

Le sol flamboie.

Les hurlements du vent, les sifflements de la grêle, les éclats et les grondements de la foudre, donnent l'illusion d'un infernal combat dans lequel s'entremèleraient de stridentes sonneries de clairon, de larges roulements de tambour, de vives fusillades, d'assourdissants coups de canon.

C'est la guerre des éléments, des éléments révoltés contre l'homme et la terre !...

\* \* \*

Mais, brusquement, la mitraille a cessé !  
 Le terrible souffle s'éloigne.

Et la pluie tombe seule, doucement, chaude, dissolvant les grêlons...  
 Le soleil étincelle sur les flques de boue, sur les feuilles déchiquetées, les épis broyés, les branches arrachées, les ardoises émietées ; tout un chaotique amas de débris de toutes choses.

Sur les champs, ruinés par l'ouragan, tombent encore, par intervalles, quelques gouttes d'or en un ruissellement de gemmes scintillantes et diamantées.

SILVIO.

## FÉMINISME...

(La scène se passe dans un tramway. — Un monsieur, tenant à la main le journal la *Fronde*, monte. L'intérieur est complet, il ne reste de place que sur la plateforme.)

LE MONSIEUR, s'adressant à une dame assise. — Pardon, madame ; quel est votre avis sur l'émancipation de la femme ?

LA DAME. — Monsieur, j'en suis l'une des principales protagonistes... Désirez-vous que je vous développe quelques arguments ?

LE MONSIEUR. — Non, je désirerais seulement que vous m'abandonniez votre place...

LA DAME. — Que je f... ?

LE MONSIEUR. — Oui... Je suis, moi aussi, un des plus fervents adeptes de l'émancipation féminine... Vous voyez, je lis la *Fronde*. Pour moi, la femme est l'égal de l'homme... Or, je suis jeune... je suis joli garçon...

LA DAME. — Ça, c'est vrai...

LE MONSIEUR. — Il est donc tout naturel que vous me cédiez votre place...

LA DAME. — Insolent !...

LE MONSIEUR. — Manqueriez-vous de galanterie ?...

LA DAME. — Si mon mari était là, il vous gillerait !... Oui, monsieur !... Vous avez de la chance que je ne sois qu'une femme !...

LE MONSIEUR, très aimable, lui tendant son journal. — Voulez-vous me permettre de vous prêter la *Fronde* ?

X...

## DANS LE DOUTE

Quand un jeune homme et sa fiancée pénètrent dans un tramway au complet et que personne n'offre son siège à la demoiselle, il est souvent dans le doute et se demande si elle est belle ou laide.

## SA MALADIE

Oscar. — Je crois bien que je suis malade d'insomnie.

Jules. — Ne pouvez-vous plus dormir la nuit ?

Oscar. — Si, très bien, mais c'est le jour, au bureau, que je ne puis plus dormir du tout.

## IL NE LUI MANQUAIT QUE CELA

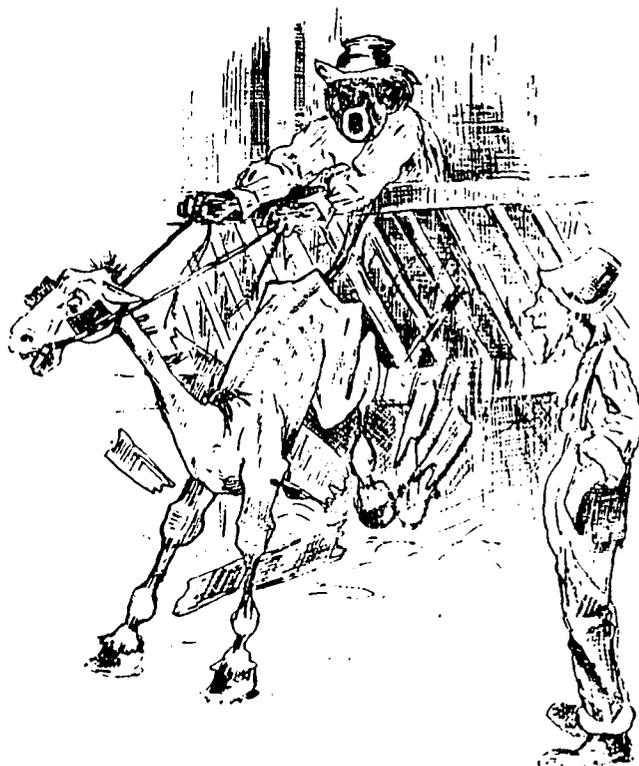
Le petit Freddie. — Moi, je pourrais monter sur le fil de fer tout aussi bien que l'homme du Parc Sömer, si ce n'était d'une chose.

Le petit Georges. — Quoi donc ?

Le petit Freddie. — C'est la peur de tomber.

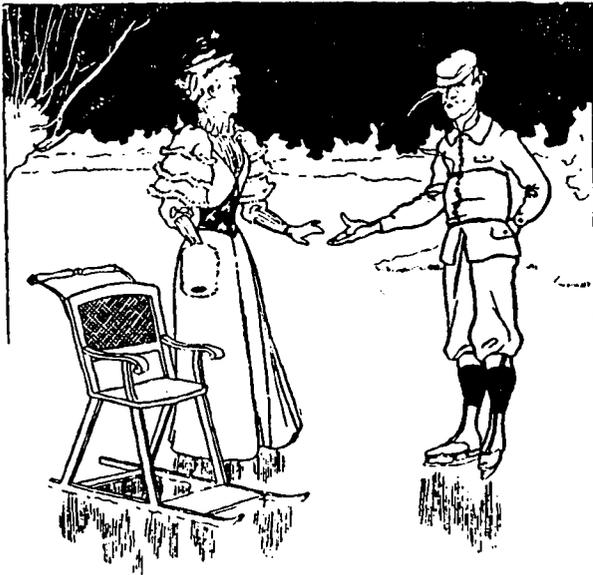
Rien ne permet à la science d'affirmer que la matière est privée de sentiment. — LOCKE.

## IL N'ÉTAIT PAS FOU



Penoute. — Es-tu fou, Silas, d'avoir acheté un cheval aussi vicieux que ça ? Quo vas-tu en faire ?

Oncle Silas. — Moi pas fou, Penoute. Sais quoi faire. Ce cheval-là li était pou la méo de ma femme, la conduite au maché. Suis pas fou !



I  
Il l'aimait ! Un jour de beau temps il lui proposa une partie de traineau.



II  
Ils glissaient, pareils à des zéphirs. Lui parlait d'amour ; elle écoutait ravie.

## GODEFROY

Sur un coup de sifflet du contrôleur, l'omnibus s'est ébranlé. Ses roues tournent dix fois sur elles-mêmes, et aussitôt une voix de femme :

— Passé !...  
C'est Mme Poisvert, personne à la face élargie de majesté et de noblesse. Elle est flanquée de son fils Godefroy, long jeune homme de dix-neuf ans, dont un duvet léger et mou encadre la face ingénue. Il tient, pressé sur son sein, un énorme pétunia en pot.

La mère et le fils, l'un suivant l'autre, s'élançant à l'assaut du marchepied et disparaissant à l'intérieur de la voiture où deux places restaient à prendre : l'une tout de suite à gauche en entrant ; l'autre tout au fond, sous le cocher. C'est en faveur de cette dernière que Mme Poisvert se prononce.

L'omnibus se remet en route. Une sérénité souriante illumine et, pendant cinq minutes encore, illumine la lèvre en fleur de la mère. Par contre, le fils semble absorbé dans une douloureuse rêverie. Ses regards, chargés d'inquiétude, errent éplorés de droite et de gauche, et de minute en minute se reportent sur le pétunia, qu'ils accablent d'une muette haine.

Enfin, entre ses dents serrées :

GODEFROY, à soi-même. — Saleté de pétunia !... Saleté de pétunia !... De quoi est-ce que j'ai l'air avec ce pétunia ?

L'OPINION PUBLIQUE, mentalement

Ce jeune homme au front revêtu  
D'une auréole si pudique,  
Marche fièrement, tout l'indique,  
Dans le sentier de la vertu.

La candeur luit sur son front blême.  
Qu'il soit un exemple pour nous ?...  
La fleur qu'il tient sur ses genoux  
De son âme chaste est l'emblème.

GODEFROY, à soi-même. — De quoi j'ai l'air ? (Amèrement ironique) Je ne le sais parbleu que trop !... J'ai l'air d'une tourte, c'est bien simple... Saleté de pétunia ! Saleté de pétunia !... Mon Dieu ! quo c'est assomment d'aller souhaiter sa fête à Mme de Grignottrai !

A ce moment :

MME POISVERT, à l'autre bout de la voiture. — Godefroy !

L'appel se perd dans le fracas des vitres secouées.

MME POISVERT, quatre tons plus haut. — Godefroy !

GODEFROY, à part. — Bon ! voilà encore maman qui va m'interviewer d'un bout à l'autre du tramway. Feignons n'avoir pas entendu.

MME POISVERT, à tue-tête et agitant l'air de ses bras. — Godefroy ! Godefroy !

L'OPINION PUBLIQUE, mentalement

Celui dont l'invisible main  
Gouverne les gens et les choses  
Nous a placés, comme des roses,  
Vieille auguste, sur ton chemin.

O femme à la face élargie  
De noblesse et de majesté,  
Parle haut !... — Ton âge est recé  
D'une expérience assagée.

MME POISVERT, la voix étranglée dans de rauques mugissements.  
— Godefroy ! Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, résigné, à part. — Allons !... Pas moyen d'éviter. (Haut.) Qu'est-ce qu'il y a ?

MME POISVERT, qui joint le geste à la parole. — Le pétunia !

GODEFROY, la main au pavillon de l'oreille. — Quoi ?



III  
Et, malgré le froid, la conversation s'échauffait.



IV  
Rien au monde n'existait plus qu'eux. Eux seuls.

MME POISVERT. — Le pétunia !  
GODEFROY, même jeu. — Qu'est-ce que tu dis ?

MME POISVERT. — Le pétunia !  
GODEFROY. — Le pétunia ? (Mimique affirmative de Mme Poisvert.) — Eh bien quoi, le pétunia ?

MME POISVERT. — Prends bien garde à ne pas l'abîmer ! N'oublie pas que nous allons l'offrir, pour sa fête, à Mme de Grignottrai !

GODEFROY. — Mais oui, mais oui ! Sois donc tranquille ! (A part.) J'aime bien maman, mais, cré nom ! qu'elle est agaçante !... Quel besoin, non, mais quel besoin d'aller dire devant tout le monde que nous allons souhaiter sa fête à Mme de Grignottrai ?

L'OPINION PUBLIQUE, mentalement

Vous qui réfléchissez sur vos traits,  
Les mêmes puretés d'apôtres,  
Portez nos vœux avec les vôtres  
A madame de Grignottrai.

Fils cent fois tendre, mère heureuse,  
L'un de l'autre à ce point épris,  
Vous évoquez en nos esprits  
L'Heureuse Famille de Greuze !

GODEFROY, à soi-même. — Une chose me met hors de moi, c'est la pensée que Mme de Grignottrai va encore me forcer à essayer le plâtre dont elle a soin de peindre et d'orner son visage, pour réparer des ans l'irréparable outrage. Ayant simulé la surprise d'une personne qui était à cent lieues de soupçonner les événements : "C'est donc ma fête ? s'écriera-t-elle en nous voyant surgir sur le seuil de la porte, maman, le pétunia et moi. Quelle surprise inattendue et quel pétunia superbe !" Là-dessus elle se fera un devoir de m'attirer entre ses bras et de me faire essayer le plâtre. Abominable perspective !... (L'œil écarquillé sur un rêve) Ah ! pourquoi ne puis-je être quitte avec un coup de pied dans le derrière ! Que je savourerais avec volupté cette humiliation libératrice !

LE CONDUCTEUR. — Places si vouplait !

MME POISVERT. — Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, à soi-même. — Ça recommence ! (Haut.) Qu'est-ce que tu veux ?

MME POISVERT, désignant de son doigt le conducteur. — Le conducteur ?

GODEFROY. — Le conducteur ?

MME POISVERT. — Oui, le conducteur ?

GODEFROY. — Eh bien ! quoi, le conducteur ?

MME POISVERT. — Il vient réclamer le prix des places.

GODEFROY. — Je le vois bien.

MME POISVERT. — Paye pour nous deux, je te rendrai ça en rentrant.

GODEFROY, agacé. — Bon ! bon ! (Il tire son porte-monnaie.)

MME POISVERT. — Tu m'y feras penser.

GODEFROY. — Oui.

MME POISVERT. — Tu me rappelleras en même temps que je te dois déjà huit sous. Tu sais, pour la farine de lin... (Mutisme systématique de Godefroy)... le jour où tu avais un clou... (Même jeu de Godefroy) Je t'ai posé un cataplasme ; est-ce que tu ne te souviens pas ?

GODEFROY, les mâchoires pareilles à un étou. — Ah ! Dieu puissant ! Ah ! Vierge sainte ! (Au conducteur) Voilà vingt sous. Vous me donnerez deux correspondances.

MME POISVERT, debout et haranguant. — Dans quelques mois, tu seras

ÇA C'EST LE PORTRAIT DE BELLE-MAMAN

un homme : apprends donc à ne plus te conduire en enfant ainsi que tu as coutume de le faire. Compte avec soin la monnaie qui le revient. Un sou et un sou font deux sous ; plus tu entreras dans la vie, plus tu te sentiras pénétré de la vérité de cette parole. Mais garde toi de te méprendre, au sens du discours que je te tiens. La fois où nous avons diné avec du foie de veau aux carottes, le tripier nous a colloqué une pièce démonétisée ; n'essaie pas de la repasser au conducteur. Ce serait une mauvaise action, et les mauvaises actions, Godefroy, retombent toujours sur le nez de ceux qui les ont commises.

GODEFROY, à soi-même, éploré.—Je voudrais être assis à l'ombre des forêts.

L'OPINION PUBLIQUE, mentalement

Tel, sous l'azur des ciels limpides  
Que parcourt le vol des ramiers,  
Avril voit les fleurs des pommiers  
S'écrouter en neiges rapides,

Tel, nous voyons émerveillés,  
Crouler, à torrent, des lumières !...  
Il pleut des Vérités Premières :  
Tendons nos rouges tabliers.

Un temps. Godefroy se calme.  
Suite du temps. Godefroy se rassérène.  
Temps interminable. Godefroy s'épanouit.  
Soudain :

MME POISVERT.—Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, désespéré.—Oh ! (haut) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore ?

MME POISVERT, d'une voix qui sonne comme un appel de trompette.

—Est-ce que tu as pensé à changer de chaussettes ?

GEORGES COURTELINE.

VOLEUR VOLÉ

Le valet de chambre du comte de..., un des plus riches seigneurs de la cour du roi de Lorraine Stanislas, fut un jour chargé par son maître d'aller toucher une importante somme d'argent à quelques heures de Nancy. Sa mission remplie, l'argent soigneusement renfermé dans sa sacoche, ce domestique s'en revenait et se hâtait d'autant plus qu'il avait à traverser une partie de la grande forêt de Haye et que la nuit approchait.

Il venait de franchir un des derniers carrefours de cette forêt, quand un homme surgit soudain devant lui, le saisit à la gorge et, le menaçant d'un pistolet tout armé, le somma de vider ses poches et de lui remettre tout ce qu'il avait sur lui.

—Allons, plus vite que cela !

—Mais je n'ai rien à moi ! C'est l'argent de mon maître...

—Pas d'explications ! interrompit le voleur. La bourse ou la vie, te dis-je !

Il fallut bien s'exécuter et livrer la sacoche à ce bandit.

Enchanté de sa capture, le voleur s'appretait à gagner le large bien vite, quand le domestique le retint.

—Monsieur... monsieur le voleur..., vous avez été assez bon pour me laisser la vie, lui dit-il ; mais que va dire mon maître, lorsqu'il me verra rentrer sans son argent ? Peut-être ne voudra-t-il pas ajouter foi à mes explications. Ou bien il me reprochera de ne pas m'être défendu, ce qui sera très humiliant pour moi...

—Je n'ai pas le temps d'en entendre si long ! exclame le voleur. Parle vite ! Que veux-tu de moi ?

—Je voudrais que vous me fournissiez une excuse pour mon maître...

HEUR ET MALHEUR — (Fin)



I Avant le mariage.

II Après le mariage.

—Une excuse ?  
—Oui, qu'il ne croie pas que je me suis laissé dépouiller sans me rebiffer, sans combattre ! Si vous tiriez un coup de pistolet dans mon manteau...  
—Parfaitement ! S'il ne faut que cela pour te contenter.  
On étend le manteau par terre, et le voleur décharge son pistolet au beau milieu du drap.  
—Mais n'y paraît presque pas ; le trou est à peine visible, déclare le domestique en ramassant son vêtement.  
—C'est que, avoue le voleur, mon pistolet n'était chargé qu'à poudre.  
—Ah !  
—Je voulais, — je puis bien te le dire maintenant, — je voulais te faire plus de peur que de mal.  
—Mais mon maître ne me croira pas ! Cette faible trace ne suffira pas à m'excuser. N'auriez-vous pas un autre pistolet mieux chargé ?  
—Non, reprend le voleur, je n'ai que celui-là...  
—Ah coquin ! s'écrie aussitôt le domestique. Nous voilà donc à armes égales !

Et il saute sur le brigand, le terrasse, le roue de coups, sans oublier, bien entendu, de lui reprendre la précieuse sacoche ; puis il se remet triomphalement en route et s'empresse d'aller conter l'aventure à son maître.

ALBERT CIM.

ESCARMOUCHE

Deux hommes, l'un très chauve et l'autre alligé d'une tignasse de cheveux roux, se rencontrent chez le barbier.

L'homme roux (ricanant).—Dites donc, vous, il me semble que vous n'étiez pas là quand on a distribué les cheveux ou alors vous les avez perdus en route.

L'homme chauve.—Certainement que si, que j'y étais, mais comme il n'y avait plus que des cheveux roux, je n'ai pas voulu en prendre.

UN QUI LA CONNAISSAIT

Le client.—Comment cela se fait-il que je vous avais demandé une paire de bottines de 5 points et que vous m'en envoyez de 7 ?

Le cordonnier.—Monsieur, elles sont si bien faites et vous allez être si fier de les porter, que vos pieds vont sûrement enfler d'orgueil.

LA CURE MERVEILLEUSE

Le docteur Hill, piqué contre la Société royale de Londres, qui avait refusé de le recevoir parmi ses membres, imagina une vengeance d'un genre tout nouveau. Il adressa au secrétaire de cette académie, sous le nom supposé d'un médecin de province, le récit d'une cure dont il se disait être l'auteur. "Un matelot, écrivait-il, s'est cassé la jambe. M'étant trouvé là par hasard, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée ; et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé ces étranges ligatures d'eau de goudron. Le matelot, au bout de très peu de temps, a commencé à sentir l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant."

Il n'était question alors que des vertus de l'eau de goudron. La relation du docteur fut écoutée très sérieusement dans une séance publique de la Société royale, et l'on y discuta de la meilleure foi du monde sur la cure prodigieuse. Les uns n'y virent qu'un témoignage éclatant en faveur de l'eau de goudron ; les autres soutinrent, ou que la jambe n'était pas réellement cassée, ou que la guérison n'avait pu être si rapide. On allait imprimer pour et contre, et sans doute soutenir mille assertions plus ou moins contradictoires, lorsque la Société royale reçut une seconde lettre du médecin de province, qui écrivait au secrétaire : "Dans ma dernière lettre, j'ai oublié de vous dire que la jambe du matelot était une jambe de bois." Cette aventure et cette étrange mystification divertirent beaucoup les oisifs de Londres et même les autres.



V On a bien raison de dire que l'amour est aveugle.

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



ALPHONSE DAUDET DANS SON CABINET.



Un critique français des plus autorisés, Monsieur Jules Lemaitre, disait en parlant de l'illustre mort dont nous publions ci-contre le portrait : " Vérité, fantaisie, esprit, tendresse, mélancolie, il entre beaucoup de choses dans le plus petit conte de M. Alph. Daudet "

Si tout, ou à peu près, a été dit sur l'écrivain merveilleux, le poète délicat que fut le défunt, l'homme intime n'est pas moins célèbre et de nombreux portraits ont popularisé la belle figure latine, d'une finesse si caractéristique, de l'universel auteur de tant d'œuvres exquis : Jack, Fromont jeune et Rissler aîné, le Nabab, Sapho, Tartarin, etc.

Inutile donc de rappeler l'arrivée à Paris du jeune maître d'études, riche d'espérance, bien léger d'argent ; ses débuts littéraires, ses premières amitiés d'autan. Alphonse Daudet survit tout entier dans son œuvre impérissable, mais comment faire revivre la physionomie si parfaitement sympathique du romancier, la broussaille de ses cheveux noirs, le monocle inamovible sous l'arcade sourcilière, la voix au timbre musical, dont un léger accent de " là bas " ne gâtait pas la douce sonorité ?

Daudet fut le plus aimable des camarades pour tous ceux qui eurent le plaisir de l'approcher ; il causait familièrement avec ses auditeurs les plus infimes, les plus inconnus, voire même les plus indiscrets, car nul homme ne fut plus souvent interviewé et cette familiarité bon enfant, exempte d'une vulgarité qu'exclut sa délicatesse naturelle, ne sentait pas davantage la condescendance lointaine qui est une des hypocrisies de la vanité. Infiniment sociable, il se livrait, pris d'une sorte d'ivresse ; ne posait jamais, dédaignant, lui, si capable de créer des personnages typiques, de s'affubler lui-même d'un masque. L'artiste sut toujours rester très " humain " dans sa vie comme dans ses livres et c'est comme cela qu'on le retrouve à la fin de sa carrière, en dépit de la gloire qui, souvent, gâte ses favoris.

C'est dans son cabinet de travail, à Champrosay, que le représente notre gravure.

Assis devant son haut pupitre, tenant d'une main sa pipe coutumière, de l'autre tracassant son monocle, il

essaie de dompter la souffrance empreinte sur ses traits encore plus affinis par la maladie, de chasser de son front le nuage de mélancolie pour sourire à son visiteur.

Daudet, quelque fut celui qui vint le voir, ne laissait jamais paraître que le causeur exquis, le charmeur irrésistible, toujours en possession de cette belle intelligence, réfractaire à la maladie et qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie. Que le souvenir d'un de ses admirateurs, vieille relation d'il y a vingt ans déjà, aille caresser l'ombre aimée du doux poète, ombre errant dans ce paisible asile de Champrosay, oasis de verdure où il aimait tant à vivre, entouré de sa famille et de ses amis. A la noble compagne de sa vie ; à sa seconde famille : Mme Vve Allard et M. Léon Allard, son beau-frère, ce souvenir d'un déjà vieil ami.

\* \*

S'il est un outillage commercial et industriel intéressant à étudier, c'est celui d'une " ville de viande " telle que Chicago.

Allons visiter un de ces grands parcs à bestiaux dont s'enorgueillit la " Reine des lacs."

Les grands " stable-car " arrivent au milieu des " stock-yard," couvrant près de 300 arpents.

A peine débarqués, les " cow-boys " à l'original costume, montés sur leurs petits chevaux agiles, conduisent les animaux dans des parcs entourés de barrières en bois, où sont aménagés abreuvoirs et crèches, fort simples, commodes et peu coûteux.

Pas de constructions, pas d'installations architecturales, pas d'abris inutiles pour des animaux habitués à vivre dans la prairie.

Ils ne restent pas longtemps, d'ailleurs, dans ces parcs. Au moyen d'un long plan incliné on les amène sur des passerelles au niveau des grands ateliers d'abattage du " Packing House," qui les a achetés. Poussé dans un couloir, le bœuf vient de recevoir le coup de massue. Il tombe ; saisi par les pattes de derrière, attaché à un long crochet qui glisse au moyen de sa poulie sur un rail aérien, il va passer successivement devant les " spécialistes " qui le dépouilleront pour l'amener, à l'état de carcasse, sous le couperet et le couteau d'un autre ouvrier qui préparera les quartiers ou les morceaux destinés à la fabrication des conserves.

Il ne s'écoule pas trente minutes entre le moment où le bœuf est abattu et celui où ses filets, sa culotte, sa langue, etc., sont roulés dans des paniers sur un wagonnet qui les transporte dans un autre atelier. Il convient de remarquer que la peau a été pliée, les os principaux mis à part et la graisse inutile déposée dans un bac spécial. Rien n'est perdu.

Dans un Packing House, comme l'établissement d'Armour, on ne prépare pas seulement de la viande fraîche et des conserves, on y fabrique également de la colle et des engrais. Ces matières fertilisantes trouvent un large débouché dans l'Ouest, parce que la culture sans engrais est une légende, en Amérique comme ailleurs.

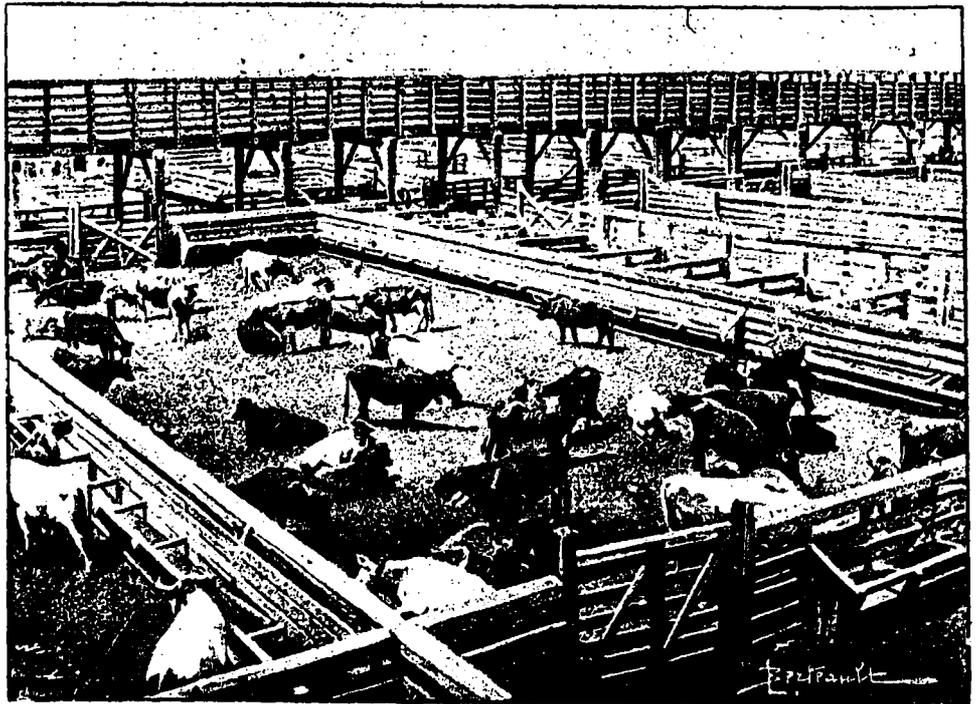
Dans l'atelier des porcs, même spectacle ; même transformation rapide.

A peine sacrifié et plongé dans l'eau bouillante, l'animal entre dans une sorte de cylindre armé intérieurement de racloirs et de brosses.

Il en sort dépouillé de ses soies, perd sa tête en un tour de main, ou plutôt de roue et se trouve à l'extrémité de la salle, — autour de laquelle il tourne — à l'état de quartiers qu'ont découpé la scie circulaire et le couteau affilé des opérateurs insensibles mus par la vapeur.

Voici les longues bandes de graisse blanche qui serviront à la fabrication du saindoux ; voici les jambons, la langue, les pieds, etc.

A l'étage au-dessous, des broyeurs ont déchiqueté les bas quartiers et fabriqué la chair à saucisse. On entasse cette pâte, à laquelle nulle main n'a touché, dans un immense entonnoir ; une vis d'Archimède la saisit, la comprime, la pousse dans un long tube effilé que l'ouvrier coiffe du long ruban élastique dont elle sera enveloppée.



PARC A BÉTAIL, A CHICAGO.

Où ouverte une soupape et la pâte comprimée s'allonge dans son enveloppe et la remplit. En quelques heures ont été fabriqués plusieurs lieues de saucisses.

Notre gravure représente un des parcs à bétail de Chicago.

\* \*

Le Klondyke ! Que d'espoirs éveille ce seul mot ; que d'ambitions il excite parmi les hommes auxquels le seul nom de l'or fait passer, à fleur de peau, de petits frissons de convoitise ?

La région, peu connue encore, où sont les "claims," a reçu la visite de nombreux explorateurs et plus nombreux encore sont ceux qui se préparent, paraît-il, à s'y établir le printemps prochain.

Combien, parmi ces hardis aventuriers, pourront-ils décrocher la toison d'or ? Chi lo sa ?

Les informations, reçues de diverses sources, sont absolument contra-



GRAND CANON.

dictoires. Les uns affirment que les mineurs actuellement à Dawson City, ne manquent absolument de rien ; les autres, au contraire, prédisent, pour cet hiver peut-être et sûrement pour le printemps, une horrible famine que rien ne saurait conjurer, étant donné le nombre de voyageurs s'apprêtant à franchir les passes de Chilkoot. Que croire ? Que faire ?

Le gouvernement canadien, celui des Etats Unis, dirigent vers ces lieux désolés des convois de vivres, mais arriveront-ils à temps pour conjurer les pires catastrophes ?

Amour de l'or, que tu fais accomplir aux hommes de basses, viles ou imprudentes actions !

Que de souffrances terribles n'as-tu pas déjà déchainées et ne réserves-tu pas encore à la pauvre humanité ?

La nature, dans ces régions quasi-polaires du Klondyke, est d'un aspect sévère et désolé. Voici l'aspect, très pittoresque pourtant, d'un paysage du pays de l'or, c'est "Grand Canon", à trois jours de marche du lac Laberge. Les rocs immenses, d'une grande intensité de coloration, les arbres, les plantes, les herbes, donnant toute la gamme d'une riche palette, tout concourt à faire de ce sauvage défilé un des plus beaux sites du Nord-Amérique.

\* \*



Passant du grave au doux, selon le conseil du critique, nous ne pouvons mieux faire que de parler d'une actualité montréalaise qui a fait la joie, mercredi 19, d'une foule de personnes.

Il s'agit de la mascarade donnée par le club canadien "Le Montagnard," à son patinoir de la rue St-Hubert. C'était l'inauguration des festivals que se propose d'organiser le club de patinage pendant la saison d'hiver et le succès a été complet. Une très nombreuse et très select société avait

répondu à l'invitation des organisateurs et, dès huit heures, les galeries où avait accès le public, comme la piste réservée aux patineurs, étaient littéralement envahies et le plus franc entrain régnait dans la joyeuse réunion. L'Harmonie, sous la conduite de M. Edmond Hardy, faisait merveille et c'était une fantastique vision de masques, gracieux ou grotesques, mais tous émérites patineurs, défilant au rythme des valse et des polkas, sous le ruissellement de la lumière électrique.

Tout était réussi : l'installation du luminaire par l'Impériale électrique ; les décorations, œuvre de M. J. E. Parent ; l'organisation enfin, due au dévouement des officiers du club.

Citer les centaines de masques qui ont donné leur concours à la fête du "Montagnard" dépasserait de beaucoup l'espace dont nous pouvons disposer,

notons néanmoins et tout particulièrement les plus originaux de ces travestissements : des Yellow Kid, des Minstrels noirs, hongrois, persans, mousquetaires, cuisiniers fantaisistes, malades imaginaires, deux veuves éplorées absolument réussies, des folles, deux "nurses" scrupuleusement authentiques, un superbe Méphisto, des seigneurs moyen âge, Henri IV, Louis XV, des mousquetaires, un gros homme roux, un Anglais excentrique, deux juifs d'Orient très nature, trois moines, des espagnols et dames, des sauvages et sauvagesses, cow boys des deux sexes, des paillasses, des clowns, une délicieuse Trilby et son cornac, une doctoresse, un jupon en perruque à marteaux, le docteur nègre, une vivandière, polichinelle, pierrot, yankee, drapeaux français, anglais, américain, deux diabliesses rouges, un chaperon rouge, une bohémienne, un torréador, etc., etc.

A 10 heures, quand nous nous sommes retirés, la fête battait son plein et de nouveaux groupes de travestis arrivaient sans cesse, ajoutant une note nouvelle au tournoisement des premiers occupants de la piste. On ne peut que le répéter. C'est un grand, très grand succès qu'ont remporté les officiers du club "Le Montagnard".

Ces messieurs n'ont plus qu'à suivre la pente, dans la voie où ils viennent de s'engager, pour faire de leur société le centre de ralliement de toute la jeunesse sportive canadienne-française. Nous ne pouvons qu'applaudir et souhaiter à nos jeunes compatriotes le plus complet succès.

LOUIS PERRON.

ENTENDU HIER DANS LE TRAMWAY

- Sais-tu ce qu'était Mahomet ?
- Parbleu ! le fondateur d'une secte religieuse.
- Pas le moins du monde.
- Qu'était-il donc, alors ?
- Tanneur de son métier, je te l'assure.
- Tanneur ?...
- Dame, d'après la religion... Mahomet tanne !!!
- O Allah !!!

D'APRÈS LE BRUIT

Madame Lick (avec orgueil). — Ma fille joue du piano entièrement par oreille.

Monsieur Mick (grognant) — Par oreille ! J'avais toujours pensé, d'après le bruit quelle faisait, qu'elle en jouait avec ses pieds.

PAS DE CHANCE

Le contrefacteur. — Que je suis donc malchanceux ! J'ai passé tout un mois à imiter la signature d'un millionnaire et aussitôt que mon chèque a été prêt, crac, le voilà qui se met en faillite.

Mourir à l'hôpital ou mourir sur des roses  
Sont deux semblables choses,  
Car c'est toujours mourir.

X...

UN IMPERTINENT

Monsieur. — Pourquoi donc es-tu si fâchée contre le docteur ?

Madame. — Quand je lui ai dit que je ressentais une grande fatigue par tout le corps, ne m'a-t-il pas demandé de lui montrer ma langue !

L'expérience est la découverte de la mort dans chaque mouvement de la vie. — BICHAT.

DEVINETTE



— Regarde donc cet étranger avec son alpinstock !  
— Où donc ? Je ne vois personne.

## LE NOBLE JEU DU FOOT-BALL.



Ce qu'on peut appeler un royal coup de pied.

## LA MORT DU SPAHI

Deux hommes noirs s'étaient acharnés après Jean. — Lui était plus fort qu'eux ; il les roulait et les chavirait avec rage, — et toujours ils revenaient.

A la fin, ses mains n'avaient plus de prise sur le noir huileux de leur peau nue ; ses mains glissaient dans du sang ; — et puis il s'affaiblissait par toutes ses blessures.

Il perçut confusément ces dernières images : ses camarades morts, tombés à ses côtés, — et le gros de l'armée nègre qui courait toujours, prête à disparaître ; — et le beau Muller qui râlait près de lui, en rendant du sang par la bouche ; — et, là bas, déjà très loin, le grand Nyaor qui se frayait un chemin dans la direction de Saldé, en fauchant à grands coups de sabre dans un groupe noir.

Et puis, à trois, ils le terrassèrent, ils le couchèrent sur le côté, lui tenant les bras, — et l'un d'eux appuya contre sa poitrine un grand couteau de fer.

Une minute effroyable d'angoisse, pendant laquelle Jean sentit la pression de ce couteau contre son corps. Et pas un secours humain, rien, tous tombés, personne !...

Le drap rouge de sa veste et la grosse toile de sa chemise de soldat, et sa chair, laissaient matelas et résistaient : le couteau était mal aiguisé !

Le nègre appuya plus fort. — Jean poussa un grand cri rauque et tout à coup son flanc se creva. — La lame, avec un petit crissement horrible, plongea dans sa poitrine profonde ; — on la remua dans le trou, — puis on l'arracha à deux mains, — et l'on repoussa le corps du pied.

C'était lui le dernier. — Les démons noirs prirent leur course en poussant leur cri de victoire ; en une minute, ils avaient fui comme le vent dans la direction de leur armée.

On les laissa seuls, les spahis, — et le calme de la mort commença pour eux.

Jean, se traînant sous les tamaris au feuillage grêle, chercha un endroit où sa tête fût à l'ombre, et s'y installa pour mourir.

Il avait soif, une soif ardente, et de petits mouvements convulsifs commençaient à agiter sa gorge.

Souvent, il avait vu mourir de ses camarades d'Afrique, et il connaissait ce signe lugubre de la fin, que le peuple appelle le hoquet de la mort.

Le sang coulait de son côté, et le sable aride buvait ce sang comme une rosée.

Pourtant, il souffrait moins : à part cette soif, toujours, qui le brûlait, il ne souffrait presque plus.

Il avait des visions étranges, le pauvre spahi ; la chaîne des Cévennes, les nites familiers d'autrefois et sa chaumière dans la montagne.

C'étaient surtout des paysages ombreux qu'il voyait là, beaucoup d'ombre, de mousses, de fraîcheurs et d'eaux vives, — et sa chère vieille mère qui le prenait doucement, pour le ramener par la main, comme dans son enfance.

— Oh !... une carrosse de sa mère !... oh ! sa mère, là, caressant son

front dans ses pauvres vieilles mains tremblantes, et mettant de l'eau fraîche sur sa tête qui brûlait !

Eh ! quoi, plus jamais une caresse de sa mère, plus jamais entendre sa voix !... Jamais, jamais plus !... C'était la fin de toutes choses ?... Seul, tout seul, mourir là, au soleil, dans ce désert ! Et il se soulevait à demi, ne voulant pas mourir.

Des souvenirs de son enfance revivaient maintenant en foule dans sa tête, avec une netteté étrange. Il entendait une vieille chanson du pays, avec laquelle jadis sa mère l'endormait, tout petit enfant dans son berceau ; et puis, tout à coup, la cloche de son village sonnait bruyamment, au milieu du désert, l'Angelus du soir.

Alors, des larmes coulèrent sur ses joues bronzées ; ses prières d'autrefois lui revinrent à la mémoire, et lui, le pauvre soldat, se mit à prier avec une ferveur d'enfant ; il prit dans ses mains une médaille de la Vierge, attachée à son cou par sa mère ; il eut la force de la porter à ses lèvres, et l'embrassa avec un immense amour. Il pria de toute son âme cette Vierge des douleurs, que priait chaque soir pour lui sa mère naïve ; il était tout illuminé des illusions radieuses de ceux qui vont mourir, — et, tout haut, dans le silence écrasant de cette solitude, sa voix qui s'éteignait répétait ces mots éternels de la mort :

— Au revoir, au revoir dans le ciel !

Il était alors près de midi. Jean souffrait de moins en moins ; le désert, sous l'intense lumière tropicale, lui apparaissait comme un grand brasier de feu blanc, dont la chaleur ne le brûlait même plus. Pourtant, sa poitrine se dilatait comme pour aspirer plus d'air, sa bouche s'ouvrait comme pour demander de l'eau.

Et puis la mâchoire inférieure tomba tout à fait, la bouche s'ouvrit toute grande pour la dernière fois, et Jean mourut assez doucement, dans un éblouissement de soleil.

PIERRE LOTI.

## CE QU'IL LUI FALLAIT

*Monsieur (40 ans).* — Ma chère amie, j'ai acheté la maison que tu connaissais, les chevaux que tu avais toujours désirés, les bijoux, les étoffes, les meubles que tu m'a demandés, n'y aurait-il pas encore autre chose que tu désirerais que je t'achète ?

*Madame (20 ans).* — Non, certainement, mon bon ami, n'achètes plus rien pour moi, mais pense à toi que tu oublie toujours.

*Monsieur.* — Mais je n'ai besoin de rien pour le moment.

*Madame.* — N'avais tu pas dit que tu achèterais un caveau de famille ?

## UN DIPLOMATE

*La dame de la maison.* — Il m'est impossible de donner quelque chose à manger à un homme aussi sale que vous l'êtes.

*Le tramp.* — Ça n'est pas ce que votre voisine pense, madame, car elle m'a fait manger tout à l'heure d'un pâté comme il n'y en a pas beaucoup aux alentours.

*La dame de la maison.* — Ah ! vous croyez. Et bien, entrez ici et je vous en ferai manger d'un dont vous me direz des nouvelles. Vous verrez s'il est aussi bon que celui de la voisine.

Si en tramway vous tenez le prix de votre passage dans votre bouche, ayez bien soin de ne pas éternuer avant que le conducteur soit passé.

## BONNE OPINION DE LUI



*Elle.* — Samuel, mon ché Samuel, l'homme auquel j'accordeai ma main deva être un génie !

*Lui.* — O Fleu de Neigs, quel bonheu, quelle fotune pou vous que nous nous soyons encontés !

## MON AMIE JEANNE

Avec Jeanne nous formons la bonne paire d'amis. C'est de son âge de se plaire aux babillages et, pour ma part, je ne dédaigne pas les causeries. D'ordinaire elle parle pour le plaisir de parler, sans plus de raison que de nécessité, par instinct, comme les oiseaux chantent, et volontiers je me laisse entraîner à l'écouter, séduit par son charme enfantin ; car elle a de grands yeux bleus, de douces lueurs dans ses cheveux blonds, des lèvres roses sous un petit nez mutin. Jeanne est une jolie personne de neuf ans.

Elle me conte ses peines ; je n'imaginai pas qu'on pût en avoir de réelles à neuf ans.

Elle en a cependant. Ce n'est pas qu'elle souffre par jalousie ; non je n'oserais lui dire qu'elle est jalouse, elle se fâcherait ; et pourtant elle pardonne mal à son frère Gaston les attentions trop particulières dont il est l'objet.

Gaston a juste autant de moi que sa sœur a d'années. Quand sa nourrice le dresse sur les jambes, il n'est pas si haut que la grande poupée de Jeanne ; eh bien ! si petit, il accapare tout l'intérêt de la maison.

Dès qu'il crie ou seulement qu'il grogne, sa mère intervient, le prend des bras de la nourrice, l'apaise sous des baisers, et Jeanne voit aller à lui les caresses qui jadis étaient pour elle.

J'avoue qu'elle m'embarrasse par ses confidences, mon amie Jeanne ; je ne puis lui donner tort de ce qu'elle voudrait avoir une part aussi grande de gâteries câlines, et cependant je comprends la sollicitude plus vive de

doute c'était plus opportun d'éviter une méningite à Gaston que de se mettre à dissertar sur l'uniforme de l'armée française. On se doit aux tout petits.

Si sensé qu'il fût, Jeanne dédaigna mon avis et cessa de me prandre pour juge. Décidément je me plaisais à lui découvrir des torts ; j'étais pour elle un mauvais ami.

Elle n'eut pas à me boudar longtemps ; la semaine suivante, survint l'événement qui devait nous réconcilier.

Je suis l'oncle de Jeanne, le frère de sa mère, et je suis heureux de remplacer près d'elle son père, lorsque des voyages d'affaires le retiennent éloigné de Paris.

Ainsi, pendant l'été, j'accompagne souvent ma sœur et ses enfants en voiture ; nous profitons des beaux ciels pour aller au bois de Boulogne chercher quelque coin de verdure, où Jeanne s'amuse librement en courant sous les arbres et cueillant des bouquets. Gravement assis sur l'herbe, Gaston aspire la bonne odeur de la nature et, pour la mère comme pour moi, c'est un plaisir de voir les deux enfants contents.

Or, un jour de bel après-midi, nous nous étions attardés plus que de coutume et nous rentrions pressés par l'heure du dîner. A la porte du bois j'avais avisé, parmi les voitures stationnées, celle qui me semblait la mieux attelée. Le cheval sur sa bonne mine offrait les plus sérieuses garanties de rapidité, et le cocher s'empessa de me confirmer dans ma bonne opinion. Il sortait tout frais du dépôt : nous étions ses premiers clients.

En septembre commence la saison des journées raccourcies ; la fraî-



Elle se raidit en s'appuyant sur son cerceau. (P. 9, col. 1.)

la mère, à l'égard du petit être, dont les pas tremblants n'ont point encore éprouvé le chemin hasardeux de la vie.

« Vois-tu, ma Jeanne, ton frère n'est pas plus aimé que toi, mais il est plus fragile et les regards de ta mère, quand ils se tournent vers lui, te semblent plus tendres parce qu'ils respètent plus d'inquiétude. Ne t'en étonne pas ; il a besoin davantage qu'on le veille ; il est tout petit. »

Je n'ai pu la convaincre et mon argument la révolte. A quoi sert d'être la plus grande, si c'est pour avoir moins que les petits ? Puis avec sa vivacité qui m'enchantait elle énumère ses nouveaux griefs.

Hier, en arrivant aux Tuileries pour y passer l'après-midi quotidien, elle avait voulu demander à sa mère un renseignement sur un sujet qui lui semblait plus sérieux ; elle ne sait pas encore distinguer un fantassin d'un cavalier, bien qu'elle ait un oncle colonel, et trois soldats qu'on venait de rencontrer lui fournissaient l'occasion d'éclaircir ce point obscur dans son esprit. Or en ce même moment sa mère se trouvait tout occupée de Bébé qui ne semblait pas suffisamment abrité dans les bras de la nourrice et qui risquait d'être atteint par les rayons obliques du soleil sur le front.

Jeanne s'impatienta de ne pas recevoir une réponse assez prompte ; elle réclama, secoua sa mère par la robe, s'attira les plus sévères répliques et finalement n'eut pas son explication. Elle sut être fière, se garda bien de paraître vexée, se raidit en s'appuyant sur son cerceau ; mais quand, le soir même, en fillette un peu bavarde, elle me fit part entre cent autres de cet incident, je ne pus encore une fois lui donner raison. De deux intérêts sa mère avait choisi le seul qui fût sérieux. Sans le moindre

cheur vient vite avec le soir ; je n'avais trouvé qu'une voiture découverte et ma sœur craignait pour Bébé que nous pussions être surpris par la tombée de la nuit. Je promis au cocher de doubler le pourboire s'il nous menait bon train.

De la porte du bois de Boulogne jusqu'à la rue Royale le trajet n'est pas long, mais les voies à cette heure sont très encombrées de circulation pour le retour des promeneurs. En dépit des obstacles le cocher voulut aller vite. Sur les moindres espaces libres, il lançait son cheval à pleine bride ; mais, arrêté bientôt entre les groupes serrés de facres et d'équipages, il le modérait pour le relancer plus loin et, forcé de changer sans cesse son pas, sans cesse excité, retenue sans cesse, la bête s'énevrait, battait du sabot, se déroba. Sur les instances de ma sœur que cette allure ne rassurait pas, je dus rétracter mes ordres auprès du cocher : qu'il renonce à gagner de l'avance et suive la file.

Il me tranquillisa.

« N'ayez pas peur, patron, je réponds de mon attelage. Ça vous a l'air mauvaise tête, mais c'est doux comme une bête à laine. »

Et très habilement d'ailleurs, en profitant des moindres vides il continua sa course à travers la cohue d'équipages, tout en excitant par des claquemements de langue son cheval qui semblait maintenant s'amuser à ce jeu.

« C'est doux comme un mouton », répétait le cocher ; mais, tandis qu'il semblait si sûr de sa bête, nous le voyions tirer de toute sa vigueur et vainement sur les rênes, et ses affirmations, contredites par son attitude, ne rendaient pas le repos à ma sœur, qui jetait des regards plus tendres et plus anxieux sur ses deux enfants.

Nous avons franchi le passage difficile sur toute l'avenue du Bois de Boulogne et les côtés de l'Arc de Triomphe et nous allions suivre les Champs-Élysées, voie moins dangereuse parce qu'elle est plus roulaute et que le trop-plein des équipages se déverse là vers d'autres quartiers.

Je n'avais donc pas sujet de m'inquiéter encore ; mais, quand les roues de notre voiture eurent deux ou trois fois accroché d'autres voitures, quand ma sœur, enlevant Guston aux bras de la nourrice, le serra fiévreusement contre sa poitrine en criant qu'elle voulait descendre, quand je vis Jeanne gagnée par la peur, je jetai vers le cocher l'ordre immédiat d'arrêter. Je m'attendais à sa riposte.

« Ne tremblez pas, je vous dis, patron. Une bête comme ça, ça se mène aussi facilement qu'une vraie brebis.

— Un brebis enragée ! » cria la nourrice, qui s'effrayait à son tour.

Nous descendions à grand train les Champs-Élysées. Alors, malgré les cahots et les soubresauts, je me levai dans la voiture et, par-dessus le siège, je pus apercevoir notre cheval, oreilles en arrière, mufle en avant, cou tendu. Le cocher ne dirigeait plus et simplement tâchait de maintenir sa bête dans la ligne droite, tout en faisant signe aux autres cochers de l'éviter.

Dans le premier moment d'incertitude, j'eus la pensée de sauter à bas ; mais je réfléchis que même si je parvenais à faire un saut heureux, je courrais la chance de ne pas être remis assez à temps sur pied pour pouvoir m'élaner jusqu'à la bride et maîtriser le cheval emporté ; je devais donc être plus utile en restant dans la voiture.

Par malheur ma sœur avait saisi mon mouvement, s'en était effarée. Nervosité, comme convulsivement, elle se reprit à crier : « Laissez-moi mourir, laissez-moi mourir ; sauvez mes enfants ! » La nourrice lançait de grands gestes désespérés vers le ciel et vers les passants. Quant à moi, secoué sur la banquettes d'avant, j'avais pris Jeanne entre mes genoux afin qu'elle ne risquât pas de perdre l'équilibre au cas d'un trop brusque cahot.

Et maintenant c'est dans l'effroi du vertige que nous roulions emballés. Entre les gémissements de Jeanne et les gestes désordonnés de la nourrice je perdais mon sang froid et surtout j'étais troublé par les cris de ma sœur, les cris d'effroi, d'angoisse de la mère qui craint un péril pour ses petits : « Mes enfants, sauvez mes enfants. »

Brusquement, malgré notre tumulte, j'entendis le cocher qui sacrait

horriblement. Droit sur un fardier énorme, qui remontait l'avenue lentement, notre cheval se précipitait front baissé. C'était la chute et l'écrasement, la mort dix fois risquée, sinon certaine. Le cocher s'était levé debout sur son siège.

« C'est pour les petits ! » cria-t-il entre deux jurons.

Et lourdement, de toute sa hauteur, il se laissa tomber sur son cheval, qui s'abattit avec lui.

Du choc nous fûmes renversés, mais relevés aussitôt sans une égratignure.

Les passants accourus entouraient la voiture, maintenaient à terre le cheval et l'entraînaient dans ses débats. Dès que j'eus mis en sûreté ma sœur et ses enfants, je voulus aider à dégager le malheureux qui nous avait sauvés ; il était tombé sous sa bête ; non sans les plus grandes peines nous parvîmes à l'en tirer. Il m'aperçut, parut tout heureux de me voir et sur un ton de tristesse résignée, de douloureuse bonhomie, il me dit :

« Ah ! patron, si je me suis fait casser la jambe, faut bien que cela soit pour les deux petits. »

Un peu plus tard, quand j'eus assuré le sort de ce brave homme, je répétai son mot à Jeanne, qui sans le comprendre en fut émue ; car elle a bon cœur, mon amie Jeanne, et c'est en se jetant toute pleurante dans mes bras qu'elle demanda : « Pourquoi se fait-on casser la jambe pour les petits ? »

Pourquoi ? Parce que c'est l'instinct de nature, la loi de pitié sans laquelle la race aurait depuis longtemps péri.

Mais avec une fillette de neuf ans, même quand elle est une bonne petite amie, ce n'est guère facile de philosopher et, tout en rendant à Jeanne ses baisers, je lui donnai cette réponse, qui peut-être en vaut une autre :

« Vois-tu, ma Jeanne, on se fait casser la jambe pour eux, parce qu'ils sont jolis les petits, et ce n'est pas notre faute à nous, les grands, si nous ne pouvons pas nous empêcher de les aimer : ils sont jolis. »

FERNAND CALMETTES.

La barbe, la moustache et les sourcils peuvent être teints d'une couleur uniforme, — brune ou noire, — en employant de temps à autre la Teinture Buckingham pour la Barbe.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

# LE SUPPLICE D'UNE FEMME

## TROISIÈME PARTIE

### XVII

(Suite)

— Je lui ai répondu que je le connaissais. Je le connais en effet, bien que je ne l'aie jamais vu. Ce Morlot est un homme terrible et féroce pour nous autres ; c'est celui qui a arrêté un de nos chefs, Gargasse, dans un cabaret de Charonne où il avait eu l'imprudence de boire un coup de trop. Je ne me soucie pas d'avoir Morlot à nos trousses, surtout s'il est l'ami de la femme pâle, comme elle prétend.

Pas plus tard que cette nuit, nous enlèverons tout ce que nous avons encore en dépôt ici, nous choisirons un autre lieu de rendez-vous et nous ne reparaitrons dans cette maison que quand nous serons sûrs de pouvoir le faire sans danger.

— Pourquoi démenager ? demanda Cholard ; je ne vois pas que nous soyons menacés.

Princet haussa les épaules.

— Tu es jeune, Chauve-Souris, dit-il, tu as besoin d'acquérir de l'expérience. Ce soir ou demain, Morlot saura que la femme pâle, qui est l'amie de la sienne, a disparu. Naturellement il se mettra à sa recherche. Tu peux être sûr qu'il parviendra à savoir ce qui s'est passé sur le boulevard de Montrouge. Il cherchera deux jours, trois jours, quatre jours si tu veux. Comme il a du flair, — il l'a prouvé, — et qu'il doit connaître l'histoire de l'enfant volé, il devinera que la femme a été enlevée.

— Après ?

— Après ? il trouvera le cocher qui nous a conduits, — ça ne lui sera pas difficile, — et le cocher l'amènera ici.

— Diable, je n'avais pas songé à cela.

— Pour ta gouverne, ami Cholard, il faut toujours songer à tout.

— Si je t'ai bien compris, nous allons garder la femme.

— C'est nécessaire.

— Qu'est-ce que nous en ferons ?

Princet regarda fixement Cholard sans répondre.

— Nous allons avoir là une prisonnière bien gênante, reprit Cholard. Est-ce que nous ne pourrions pas, en partant d'ici la nuit prochaine, lui donner la clef des champs ?

Princet secoua la tête et prit un air sombre.

— Dans l'intérêt de madame Solange, et pour notre sûreté à nous, répondit-il sourdement, il faut que cette femme disparaisse.

— Alors, vous voulez vous en aller en la laissant enfermée ici ? demanda Solange.

— Ça pourrait se faire ; mais je ne trouve pas que ce soit un moyen bien sûr de nous débarrasser d'elle.

— Vous voulez la tuer ! s'écria Solange.

— Oui.

— Oh ! c'est grave !

— Nous y sommes forcés, notre sûreté l'exige.

— C'est vrai, approuva Cholard.

Princet se tourna brusquement de son côté.

— C'est toi qui lui fera son affaire cette nuit.

— Moi ?

— Oui, toi. Tu n'as pas peur, je suppose.

— Peur ? allons donc !

— A la bonne heure ; il faut que tu gagnes tes éperons.

— Et ce que je serai soul.

— Oui.

— Pourquoi ne serais-tu pas avec moi ?

— Tu sais bien que j'ai affaire cette nuit du côté de Bourg-la-Reine.

— Alors un coup de couteau ?

— Non, le sang coule et laisse des traces. Tu l'étranglera, d'abord ; une femme ! c'est l'affaire d'un instant.

— Ensuite ?

— Tu emportera le cadavre et tu le jetteras dans le puits où il y a encore assez d'eau pour le cacher. Cela fait, afin qu'elle aille au fond et s'enfonce dans la vase, tu trouveras facilement de grosses pierres que tu jetteras dessus.

— A quelle heure faudra-t-il faire la chose ?

— Aussitôt que nos camarades, qui auront été prévenus dans la soirée, auront tout enlevé.

Tu resteras ici le dernier ; les autres n'ont pas besoin de savoir la besogne que je te donne.

En parlant ainsi, le misérable avait un hideux sourire sur les lèvres.

Solange était d'une pâleur livide. La préméditation de cette horrible crime l'épouvantait. Cependant elle ne prit point la défense de Gabrielle ; elle regardait les deux scélérats avec terreur ; mais elle n'essaya point de les faire renoncer à leur abominable projet.

—Je n'ai plus rien à faire ici, dit-elle en se levant, je vais vous quitter.

—Avant de partir voulez-vous voir notre prisonnière ? lui demanda Princet avec un affreux sourire.

—Non, non, répondit-elle en frissonnant.

—N'oubliez pas la gratification promise.

—Soyez tranquille.

—Cholard, tu vas accompagner madame Solange ; tu lui ouvriras la porte sur la ruelle ; elle n'aura qu'à prendre le chemin à droite pour gagner la route pavée.

Solange s'en alla. Un instant après, les deux bandits quittèrent à leur tour la maison.

Gabrielle vit le jour de sa prison baisser peu à peu, puis s'éteindre tout à coup. La nuit était venue. La malheureuse se persuadait de plus en plus qu'on l'avait enfermée avec l'intention de la laisser mourir de faim.

Il y avait au moins trois heures qu'elle était dans les ténèbres, lorsque le silence qui l'entourait fut troublé tout à coup. Il lui sembla qu'on marchait au-dessous et autour d'elle ; c'étaient des pas lourds, qui résonnaient également sur les marches de l'escalier.

Epuisée de fatigue, les jambes brisées, elle s'était accroupie dans un coin. Elle se releva et, à tâtons, suivant le mur, elle chercha la porte. Quand elle l'eut trouvée, elle tendit l'oreille pour écouter. Elle reconnut d'abord, au bruit des pas, qu'il y avait plusieurs personnes dans la maison. Elle entendit ensuite des voix d'hommes, de grosses voix rauques et enrrouées. Mais elle eut beau concentrer son attention et toutes ses facultés auditives, il lui fut impossible de saisir une parole ayant un sens. Le bruit des voix arrivait à son oreille comme un bourdonnement. Elle eut l'intention de crier, d'appeler. Elle n'osa pas le faire. Elle sentait bien qu'elle n'avait rien de bon à espérer. Par les deux individus qu'elle connaissait, elle pouvait juger ce que valaient les autres.

Le bruit dura pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, puis la maison redevint tout à coup silencieuse.

—Ils sont partis, se dit Gabrielle.

Cependant elle resta debout, appuyée contre la porte, prêtant toujours l'oreille.

Un temps assez long s'écoula.

Soudain, Gabrielle entendit qu'on montait l'escalier. Les pas étaient presque légers et paraissaient hésitants. L'idée lui vint que la personne qui gravissait l'escalier avait laissée la porte entr'ouverte. Evidemment, il ne craignait pas que sa victime pût lui échapper.

Les pas se rapprochèrent, puis le bruit d'une clef mise dans la serrure de la porte se fit entendre.

Cette fois, Gabrielle ne pouvait plus douter. Sa prison allait s'ouvrir. Cependant elle recula jusqu'au fond de la pièce, saisie d'une angoisse inexprimable.

La porte s'ouvrit. Un homme entra. Dans sa main gauche il avait une corde de petite grosseur, ayant à son extrémité un nœud coulant. Sa main droite tenait un bougeoir de tôle dans lequel il y avait une chandelle. Une lueur blafarde, tremblotante, éclaira le cachot.

Gabrielle reconnut l'homme et laissa échapper un cri de frayeur. Certes, l'apparition de ce misérable n'avait rien de rassurant.

### XVIII

Cholard, dit Chauve-Louris, avait à ce moment une figure repoussante.

Pour se donner du courage, la force de commettre le crime, peut-être aussi pour s'étourdir, il s'était chauffé le corps et la tête en avalant plusieurs rations d'eau-de-vie. Il était à moitié ivre.

De ses petits yeux glauques qui lui sortaient de la tête, jaillissaient des éclairs livides. Rien ne saurait rendre l'expression farouche et sauvage de sa face patibulaire.

La porte ne pouvant s'ouvrir que du dehors, il l'avait laissée entr'ouverte. Evidemment, il ne craignait point que sa victime pût lui échapper.

Ne trouvant rien pour poser sa lumière, il prit le parti de la mettre sur le carreau de la chambre.

La jeune femme le regardait, un froid glacial dans les membres.

Quand, après s'être débarrassé de son bougeoir, il s'avança vers elle, elle recula en frémissant.

—Ne m'approchez pas, lui cria-t-elle, vous me faites peur !

—Je comprends ça, balbutia-t-il d'une voix avinée.

—Venez-vous me rendre la liberté ? demanda Gabrielle.

—Hein ! la liberté ? des bêtises !

—Que me voulez-vous, alors, dites, que me voulez-vous ?

—Ce que je te veux ! tu vas le voir.

Et le misérable se rua sur elle pour lui passer la corde autour du cou. Mais, rassemblant toutes ses forces, Gabrielle parvint à le repousser. Puis elle bondit vers la porte qu'elle voyait ouverte.

Cholard avait deviné son intention. Il eut le temps de la saisir au passage et il la poussa rudement jusqu'au fond de la pièce.

—Tu voudrais te sauver, dit-il, en ricanant ; impossible ! A l'exception de cette porte, toutes les autres sont fermées. Il n'y a plus que nous deux dans la maison... les autres sont partis. Tu peux crier si tu veux, cela m'est égal, on ne t'entendra pas. Tu es en mon pouvoir, tu ne peux pas m'échapper.

—Et avec cette corde vous voulez m'étrangler ? fit Gabrielle frissonnante.

—Voilà : il faut que tu meures !

—Oh ! assassin ! assassin ! cria-t-elle.

—Pas encore, répliqua-t-il sourdement ; mais je le serai dans un instant.

Le cynisme du misérable était plus épouvantable encore que lui-même. Gabrielle jeta autour d'elle des regards effrayés.

—Perdue ! murmura-t-elle, je suis perdue !

—Si cela n'avait dépendu que de moi, reprit Cholard, je t'aurais laissé la vie.

La jeune femme entrevit dans ces paroles un rayon d'espoir.

—Alors, vous n'êtes pas tout à fait un scélérat, dit-elle ; oui, vous êtes trop jeune encore pour être un monstre ! Je ne veux pas vous parler de la justice des hommes, de celle de Dieu et du châtement terrible qui, tôt ou tard, frappe le meurtrier... Mais vous avez une mère, une sœur, peut-être ; eh bien, c'est en leur nom, au nom de la femme qui vous a mis au monde, au nom de ceux qui vous ont aimé dans votre enfance, de ceux que vous avez aimés, que je vous dis : Arrêtez-vous sur la pente du mal, ne devenez pas un assassin !

Ah ! croyez-le, continua-t-elle tristement, ce n'est pas l'existence désolée que je défends ; c'est vous malheureux, c'est vous que je défends contre vous-même ! Laissez-moi sortir d'ici !

Il secoua la tête.

—Impossible, répondit-il ; ce serait trahir les autres.

—Les autres ? vos complice, ceux qui m'ont volé mon enfant, n'est-ce pas ?

Il garda un sombre silence, tournant la corde dans ses mains.

—Mais vous n'avez rien à craindre, vous, poursuivit Gabrielle : je ne sais pas votre nom, je ne vous connais pas... Laissez-moi partir ! Je vous promets de ne révéler à personne que j'ai été amenée dans cette maison, et j'oublierai ce qui s'y est passé.

Cholard, qui avait été un instant hésitant sous l'influence de la parole de Gabrielle, reprit soudain son air farouche.

—Non, prononça-t-il d'un ton guttural, tu es gênante, tu ne dois plus vivre !

Gabrielle pouvait encore l'implorer, essayer de l'étonner ; elle éprouva à le faire une répugnance invincible. Quelques heures auparavant, elle avait fait le sacrifice de sa vie ; elle était prête pour la mort. Mais elle n'entendait pas se livrer sans défense à la corde de l'étrangleur. Elle se dressa en face de lui, les yeux étincelants, superbe d'énergie.

—Vous n'êtes pas encore tout à fait un scélérat, lui dit-elle, mais vous allez le devenir. Misérable ! commettez donc votre crime, si vous l'osez !

Cholard était un peu tremblant. On comprend qu'il devait être troublé et inquiet au moment de commettre son premier meurtre. Mais ce ne fut qu'une émotion passagère. Du reste, dans sa tête l'alcool produisit son effet de surexcitation. Se défiant de son vrai courage, il avait demandé à la liqueur forte de lui donner la férocité.

—Il faut en finir, dit-il d'une voix sombre.

Et d'un bond, comme un tigre qui saute sur sa proie, il se précipita sur Gabrielle et la saisit à la gorge.

La jeune femme fit un effort suprême et s'échappa de l'étreinte terrible. Il la ressaisit, elle put lui échapper encore. Il se jeta une troisième fois sur sa victime, en poussant un hurlement de colère et de rage.

Gabrielle était épuisée, haletante, hors d'haleine ; elle ne put se dégager. Elle se trouva serrée dans les bras nerveux du misérable. Cependant la lutte n'était pas finie. Gabrielle se défendait vaillamment avec cette force extraordinaire que donne le désespoir et qu'on trouve toujours à l'heure d'un danger suprême.

Elle sentait bien qu'elle était perdue, qu'il lui était impossible de vaincre son lâche ennemi, son bourreau ; mais elle voulait lutter jusqu'à épuisement complet de ses forces et vendre chèrement sa vie.

Elle se défendait sans pousser un cri. Lui criait, râlait et faisait entendre des hurlements de bête fauve chaque fois qu'elle repoussait la corde fatale qu'il voulait lui jeter autour du cou.

Enfin le misérable parvint à la terrasser et ils tombèrent ensemble. Pendant quelques secondes encore, ils roulèrent au milieu de la chambre, en se repliant, en se tordant comme des reptiles.

Gabrielle haletait affreusement, sa poitrine avait des soulèvements violents, et son cœur battait à se rompre. Il y avait dans ses

oreilles un tintement sinistre. Elle sentit qu'elle allait perdre la respiration.

Elle cessa subitement de se défendre. Rassemblant le peu de forces qui lui restait, elle se souleva et se mit sur ses genoux.

L'homme se dressa debout en poussant un cri de triomphe. Son regard était effrayant. Ses yeux semblaient lancer des flammes ; il avait sur les lèvres un sourire atroce.

Le moment était venu. Il prépara son nœud coulant.

Gabrielle avait joint les mains et tourné ses yeux vers le ciel.

Placée comme elle l'était, son pâle et beau visage était entièrement éclairé par la lumière pâle de la chandelle.

Au moment où Chauve-Souris se disposait à faire passer au-dessus de la tête de sa victime la terrible corde, Gabrielle parla.

— Mon dieu, dit-elle, je vais quitter cette vie où j'ai tant souffert ; je vous remets mon âme.

L'étrangleur s'était arrêté tout interdit devant cette femme agenouillée, qui avait les mains jointes, le regard fixé au plafond, et qui semblait avoir oublié qu'il était là, menaçant, tenant dans ses mains l'instrument de mort.

Gabrielle continua :

— Mon Dieu ! veillez sur mon fils !... Faites que les douleurs de la mère soient le prix du bonheur de l'enfant !

Que se passa-t-il alors dans le cœur et la pensée de Cholard ? De quelle clarté soudaine venait-il d'être frappé ? Nous ne saurions le dire. Mais un grand trouble était né en lui, et sa fureur sanguinaire s'était subitement calmée. S'était-il attendri ? Se sentait-il pris de pitié pour sa victime ? Pourquoi pas ? Mais qu'importe ! Par un regard qui regardait plus haut que lui, par une prière qui montait jusqu'à Dieu, cet homme, tout à l'heure rugissant, furieux, féroce, cet homme venait d'être dompté !

Devant une femme en larmes on a vu reculer le lion du désert !

D'autres femmes avant Gabrielle avaient déjà attendri des bêtes féroces !

Maintenant, ce n'était plus la victime, c'est le bourreau qui avait peur !

Tremblant, courbé, les yeux démesurément ouverts, fixés sur Gabrielle, Cholard se mit à reculer. Il recula jusqu'à la porte. En franchissant le seuil, sa main rencontra la clef qui était restée dans la serrure.

Sans le vouloir, sans doute, car il était incapable d'avoir une pensée, il tira la porte, qui se ferma sur lui.

Il se précipita dans l'escalier, comme s'il eût la faculté des oiseaux nocturnes de voir au milieu des ténèbres, sortit de la maison en courant, sauta par-dessus un mur et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

On aurait pu croire qu'il était poursuivi par une légion de diables ou plutôt par les gendarmes.

Quand Cholard eut disparu et que Gabrielle n'entendit plus le bruit de ses pas, elle se traîna jusqu'à la porte. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle était entièrement fermée.

— Je comprends maintenant pourquoi il est parti, murmura-t-elle avec accablement, il s'est dit qu'il ne devait pas prendre la peine de commettre un meurtre inutile, quand lui et ses camarades... les autres, comme il dit, n'ont qu'à me laisser mourir de faim...

Il a eu l'attention de me laisser de la lumière, ajouta-t-elle avec un sourire navrant.

Elle s'assit. Le dos contre la porte et la tête dans ses mains, elle resta un instant absorbée dans ses douloureuses pensées.

— Je n'ai plus à me faire aucune illusion, reprit-elle, je suis condamnée. Les gens qui m'ont pris mon enfant veulent ma mort, qui leur est nécessaire, et je suis en leur pouvoir. Ils avaient décidé que je mourrais étranglée ; mais Dieu n'a pas voulu que le malheureux qui sort d'ici fût un assassin. Je mourrai d'une autre manière et aussi sûrement : seulement mon agonie sera plus longue et plus cruelle.

— Les autres sont partis. " Il m'a dit cela, l'homme à la corde. Je me rends compte maintenant de ces bruits que j'ai entendus. C'était un déménagement. Oui, ils sont partis... Et je reste seule, emprisonnée, dans cette maison isolée et abandonnée.

Oh ! la faim ! Je la sens déjà ; je la sens. J'ai entendu dire que c'était une effroyable torture ; je vais la connaître, cette torture... Elle manquait à mon martyr. La faim ! souffrance du corps pour laquelle l'âme ne peut rien. Ah ! je me sens frissonner d'épouvante et d'horreur. Seigneur, mon Dieu, soutenez mon courage, donnez-moi la force de supporter de nouvelles souffrances.

A ce moment, ses yeux, qui erraient dans la chambre, tombèrent sur son panier. Aussitôt elle laissa échapper un cri, une sorte de cri de joie.

Elle se leva péniblement, fit quelques pas, et alla s'affaïsser de nouveau près du panier. Elle le saisit par un mouvement brusque, l'ouvrit et plongea sa main au fond.

Elle retira un morceau de pain.

Elle l'avait mis dans son panier avant de sortir de chez elle. C'est une précaution qu'elle prenait quelquefois.

Elle n'avait fait qu'un repas léger, le matin. Est-il besoin de dire ? Elle avait faim, la pauvre Gabrielle. Pourtant, elle tenait le pain dans sa main, elle le regardait tristement, les yeux mouillés de larmes, et elle n'osait pas le porter à sa bouche.

Au bout d'un instant, cependant, elle partagea le morceau en deux parts à peu près égales.

— Pour deux fois, murmura-t-elle ; maintenant et demain. Demain... Et après ?...

Après ? reprit-elle d'un ton intraduisible : ce sera la souffrance et la mort !

Et, en pleurant, elle se mit à manger.

Le lendemain du jour où Sosthène de Perny s'était trouvé rue de Provence à une table de jeu, en face du magnifique étranger, qui se faisait appeler don José comte de Rogas, grand de Portugal, — cela seulement — lequel lui avait démontré que, si habile qu'on puisse être à battre les cartes, on peut encore rencontrer de plus forts que soi ; le lendemain de ce jour, disons-nous, vers trois heures de l'après-midi, Sosthène s'acheminait vers les Ternes. Il allait faire une visite à sa mère.

Il s'était mis dans la tête qu'elle devait lui donner la somme qu'il lui fallait absolument pour le surlendemain avant midi.

Il savait très bien qu'elle n'avait pas d'argent chez elle. Quelques jours auparavant il avait fait main basse sur les derniers billets de cent francs qu'elle tenait en réserve. Mais il voulait la forcer à demander les douze mille francs au marquis de Coulange, ce qu'il n'avait pas le courage de faire lui-même.

Quand il arriva rue Laugier, n'ayant plus que vingt-cinq pas à faire, il s'arrêta brusquement. Il avait devant lui le coupé de son beau-frère. Le cocher, lui tournant le dos, était sur son siège.

Sa première pensée fut de rebrousser chemin pour revenir plus tard, car il ne tenait nullement à se trouver nez-à-nez avec le marquis. Celui-ci était avec sa mère ; cela n'avait rien d'extraordinaire. Mais, à tort ou à raison, il s'imagina que madame de Perny et M. de Coulange parlaient de lui : que sa mère se plaignait et que le marquis ne se gênait point pour blâmer et flétrir sa conduite. Aussitôt, l'idée lui vint d'écouter ce qu'ils disaient. Après un moment d'hésitation, il tourna sur ses talons et se mit à marcher d'un pas rapide.

Il fit le tour d'un pâté de maisons, gagna le petit chemin parallèle à la rue Laugier, qu'avait visité Morlot, et arriva à la petite porte, remarquée par ce dernier. Il en avait une clef dans sa poche. Il l'ouvrit, pénétra dans le jardin, et, sans faire de bruit, marchant sur la pointe des pieds, en glissant derrière les massifs, il arriva au pavillon. Il entra et monta l'escalier à pas de loup. Il ouvrit et referma doucement une porte, celle de sa chambre, qu'il traversa pour se glisser furtivement dans le cabinet de toilette.

La domestique, occupée dans sa cuisine, ne l'avait ni vu ni entendu.

Nous savons, d'après le plan tracé par Morlot, qu'un double cabinet de toilette séparait les chambres de la mère et du fils. Du côté de la chambre de madame de Perny la cloison était très mince. En s'en approchant seulement et en tendant l'oreille, Sosthène pouvait parfaitement entendre causer chez sa mère.

Le marquis était encore avec elle, et dès les premières paroles qui arrivèrent à son oreille, il comprit qu'ils parlaient de lui.

— J'avoue mes torts, dit madame de Perny, répondant à son gendre ; mais que faire, maintenant ? Je ne peux plus que souffrir et me désoler. Si j'ai été faible, trop faible, j'en suis bien punie !

— Malheureusement, nous n'avons plus rien à espérer, reprit le marquis. Pour le ramener à des idées plus saines et lui faire quitter la voie dangereuse qu'il suit et qui le mène à sa perte, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi. Je lui ai parlé comme on parle à un frère, à un ami. Paroles perdues. En présence de ses exigences, qui devenaient de plus en plus fréquentes et... brutales, j'ai dû lui fermer ma bourse, persuadé, d'ailleurs, que tout ce que je ferais pour lui serait inutile.

Madame de Perny soupira.

— Je suis très riche, c'est vrai, continua le marquis ; mais quand j'ai autour de moi tant d'occasions pour faire le bien, je ne veux pas que ma fortune serve à encourager le mal. Je ne suis pas quel triste sort lui est réservé ; quel qu'il soit, il l'aura mérité. Je ne vous rapporte point, — je ne l'oserais pas, — ce qu'on m'a dit de lui et ce que j'apprends encore tous les jours. S'il y a de la honte pour Sosthène, il y en a aussi pour nous tous.

— Est-ce que Mathilde sait ?

— Rien, heureusement ; je lui cache la vérité.

— Sosthène est jeune encore, monsieur le marquis ; il ouvrira les yeux, il verra l'abîme et s'en éloignera.

— Je veux vous laisser cet espoir, madame, vous en avez besoin.

— Oui, car il adoucit ma douleur.

— Croyez-vous que la mienne n'est pas grande ! croyez-vous que j'ai appris sans chagrin que Sosthène vous prenait tout votre argent, que pour lui vous aviez engagé vos bijoux, votre argenterie,

et que, souvent, vous manquiez des choses les plus nécessaires à la vie ?

Cela prouve, ce qui est plus douloureux encore que le reste, que votre fils n'a pas de cœur.

—Oh ! monsieur le marquis. . .

—Il ne le fait que trop voir. Tenez, j'ai fait une triste découverte.

—Laquelle, monsieur le marquis ?

—Non seulement Sosthène n'aime pas sa sœur, mais il a pour elle de la haine.

—Oh ! monsieur le marquis, ne croyez pas cela ! s'écria-t-elle.

—Cela est, madame. Hélas ! je voudrais me tromper !

Madame de Perny baissa la tête. Elle était accablée.

Le marquis reprit :

—Je partage un peu l'opinion des gens que la conduite de votre fils scandalise et qui prétendent qu'il y a dans sa tête un grain de folie.

—Il m'arrange bien, mon cher beau-frère, pensait Sosthène, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

—Mais laissons ce sujet aussi pénible pour vous que pour moi, continua le marquis. Vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; je me suis empressé de me rendre à votre invitation, pensant que vous aviez à me faire une communication pressante ou quelque chose à me demander. Veuillez me dire de quoi il s'agit.

Madame de Perny parut embarrassée.

—La mère de la marquise de Coulange ne doit pas craindre de parler devant le mari de Mathilde de Perny, ajouta le marquis avec son sourire plein de bienveillance.

—Je connais vos nobles sentiments, monsieur le marquis, répondit madame de Perny, et j'ai su apprécier depuis longtemps tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans votre cœur ; cependant j'éprouve une gêne pénible. . .

—Je vous le répète, madame, vous pouvez parler sans aucune crainte.

—Vous m'encouragez, merci. Vous savez déjà pourquoi je vous ai écrit de venir me voir : j'ai quelque chose à vous demander.

—Dites, madame.

—Monsieur le marquis, sur la pension que vous voulez bien me faire. . . . .

—Madame, interrompit le marquis, ce n'est pas moi, c'est votre fille qui vous fait cette pension.

—Eh bien, sur cette pension, monsieur le marquis, je désirerais qu'une somme assez importante me fût avancée.

Le front de M. de Coulange s'assombrit.

Sosthène tressaillit, et il prêta l'oreille avec un redoublement d'attention.

—Est-ce possible, monsieur le marquis ? demanda madame de Perny.

—Cela dépend, madame, répondit-il.

—Chaque mois, on pourrait me retenir la moitié.

—Grâce à Dieu, répliqua-t-il vivement, la marquise et le marquis de Coulange n'en sont pas à faire de ces calculs mesquins. D'ailleurs, en ce qui concerne votre pension, madame, c'est l'affaire de Mathilde. Ne parlons donc plus de la pension, qui vous sera servie régulièrement comme par le passé.

—Alors, monsieur le marquis, c'est un emprunt que je suis obligée de vous faire.

—Je ne suis pas un prêteur d'argent, madame ; il m'arrive quelquefois, je pourrais dire souvent, de donner quand je crois bien faire. Quel est le chiffre de la somme dont vous avez besoin ?

—Quinze mille francs.

—L'air mécontent du marquis s'accentua.

—Pour votre fils ? interrogea-t-il.

Les yeux de Sosthène étincelaient.

—Quinze mille francs ! murmura-t-il.

—Non, monsieur le marquis, non, répondit madame de Perny, ce n'est pas pour mon fils ; il ignore que j'ai besoin de cette somme.

Le visage de M. de Coulange se dérida.

—C'est bien, dit-il. Puis-je vous demander l'emploi que vous voulez faire de ces quinze mille francs ?

—Il y a quelques mois, monsieur le marquis, je me suis trouvée gênée, dans une situation difficile. . .

—Je comprends, une dette de votre fils à payer.

—Eh bien, oui, une dette à payer.

—Alors ?

—Une de mes anciennes amies m'a prêté ces quinze mille francs à l'insu de son mari. Comme vous le voyez, c'est une dette d'honneur que j'ai contractée. Aujourd'hui, pour ne pas se trouver elle-même dans une situation pénible, mon amie me réclame la somme et j'ai promis de la lui rendre.

—Et vous devez le faire, madame. Quel jour devez-vous rembourser les quinze mille francs ?

—Le plus tôt possible, aussitôt que je les aurai.

—Eh bien, madame, je vous enverrai cette somme où je vous l'apporterai moi-même demain, dans l'après-midi.

—Demain ! répéta sourdement Sosthène.

—Oh ! monsieur le marquis, balbutia madame de Perny, comme vous êtes bon pour moi, que de reconnaissance !

—Demain, dans l'après-midi. . . quinze mille francs, se disait Sosthène, une lueur livide dans le regard.

—Vous reste-t-il encore un peu d'argent, madame ? demanda le marquis.

Elle ne répondit pas ; mais le rouge lui monta au front.

—Ainsi, il ne vous reste plus rien ? dit le marquis.

—Plus rien, soupira-t-elle.

Le marquis eut comme un mouvement de colère. Mais il reprit aussitôt, son bon sourire sur les lèvres :

—Je ne veux pas que vous restiez ainsi sans argent ; aux quinze mille francs dont vous avez besoin pour acquitter votre dette, j'en joindrai cinq mille pour vous constituer quelque argent de poche. Mais je vous en prie, madame, que cet argent soit pour vous, pour vous seule ; que votre fils ne sache pas que vous le possédez !

Madame de Perny prit son mouchoir et essuya de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Le marquis s'était levé, et, avant de la quitter, il lui tendit la main.

Elle s'empara de cette main généreuse, sur laquelle elle s'inclina pour la toucher de ses lèvres. Puis elle fit entendre une sorte de gémissement. Elle était en proie à une émotion extraordinaire.

—Merci, monsieur le marquis, merci, prononça-t-elle d'une voix vibrante.

Elle se leva pour le reconduire.

—Ne vous dérangez pas, lui dit-il.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre seulement.

Le marquis s'en alla en lui disant :

—A demain !

—Oui, à demain ! répondit la voix sombre de Sosthène.

Après avoir refermé sa porte, madame de Perny s'assit tristement, prit sa tête dans ses mains et pleura silencieusement.

Au bout d'un instant, Sosthène sortit de sa cachette, puis de sa chambre. Il s'arrêta un instant sur le palier pour écouter. Un bruit qu'il entendit lui apprit que la domestique était encore dans la cuisine. Alors il descendit lentement, avec précaution, sortit du pavillon et gagna la petite porte par laquelle il disparut.

Une semaine s'était écoulée sans qu'il eût fait une seule visite à sa mère. Elle ne devait pas encore le voir ce jour-là.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Perny reçut une lettre de Sosthène.

Il s'excusait de ne pas être allé la voir depuis plusieurs jours ; il la prévenait qu'il avait l'intention de se rendre aux Ternes le jour même, dans l'après-midi. Il la pria de l'attendre et lui recommandait de ne pas sortir.

Vers deux heures, un domestique du marquis de Coulange se présenta chez madame de Perny et lui remit de la part de son maître un pli cacheté.

—Monsieur le marquis vous a-t-il dit d'attendre une réponse ? demanda-t-elle.

—Non, madame, répondit le domestique.

Et il se retira.

Madame de Perny ouvrit l'enveloppe, qui contenait, avec quelques lignes écrites par M. de Coulange, vingt billets de banque de mille francs.

—Si je n'attendais pas Sosthène aujourd'hui, se dit-elle, j'irais porter tout de suite à mon amie ses quinze mille francs. Mais ce n'est qu'un retard d'une demi-journée ; j'irai demain avant midi.

Elle remit les billets dans l'enveloppe et les plaça sur un rayon d'une armoire qu'elle ferma et dont elle mit la clef dans sa poche.

Comptant sur la visite de son fils, elle avait averti sa domestique, et celle-ci se mit en devoir de préparer un dîner un peu plus complet que d'habitude.

A sept heures, Sosthènes n'était pas arrivé.

Madame de Perny voulut l'attendre encore, elle l'attendit jusqu'à huit heures.

—Allons, se dit-elle tristement, il a oublié qu'il devait venir ce soir, comme toujours, il s'est laissé entraîner.

Elle poussa un profond soupir. Puis elle se fit servir. La domestique dont le poulet à la broche s'était desséché devant le feu, ne se gênait pas pour montrer sa mauvaise humeur.

Madame de Perny mangea à peine ; la contrariété lui avait enlevé l'appétit. Elle se leva de table et remonta immédiatement dans sa chambre.

La servante débarrassa la table, lava sa vaisselle et acheva son travail de la journée. Elle sortit ensuite pour aller causer dans la rue avec la concierge, sa fille et quelques voisines.

La soirée était très belle. Le ciel se constellait d'étoiles scintillantes ; l'air tiède était déjà parfumé ; le rossignol chantait sa chanson amoureuse.

— A neuf heures et demie, la petite porte du jardin s'ouvrit sans bruit et Sosthène se glissa dans l'ombre. Il savait sans doute que, pour le moment, sa mère était seule dans le pavillon.

Madame de Perny avait pleuré. Elle essayait ses yeux lorsque soudain, sa porte s'ouvrit brusquement. Elle vit entrer Sosthène.

A la vue de son fils, madame de Perny s'était levée. Elle n'eut qu'à le regarder pour s'apercevoir qu'il avait bu. Elle eut comme un mouvement de répulsion, et elle retomba sur son fauteuil en faisant entendre une plainte étouffée.

Sosthène, en effet, paraissait avoir fait un dîner copieux. Il avait dû absorber une certaine quantité d'absinthe et autres liqueurs non moins dangereuses.

Il avait une tenue débraillée, le visage fortement enluminé, les lèvres humides, la bouche baveuse; de ses yeux s'échappaient des lueurs étranges; son regard était sombre et ses mouvements fiévreux.

En s'avançant vers sa mère, il regarda autour de lui et jeta particulièrement sur l'armoire un coup d'œil singulier.

— Assieds-toi, lui dit madame de Perny. Je t'ai attendu toute la soirée, j'espérais que tu dînerais avec moi; pourquoi n'es-tu pas venu?

— Je n'ai pas pu, au dernier moment j'ai été retenu.

— Par tes amis! fit madame de Perny, appuyant sur le dernier mot.

— Oui.

— De tristes amis, reprit-elle, avec lesquels tu commets toutes les turpitudes qui te conduiront où?...

— Hé! répliqua-t-il en frappant du pied avec colère, je ne suis pas venu te voir ce soir pour que tu me fasses de la morale. Il me semble que je suis assez grand pour marcher seul. Je te préviens que je ne veux entendre aucun reproche; du reste, je n'ai pas à en recevoir de toi.

— Malheureux! mais si tu me fermes la bouche à moi, ta mère, qui donc aura le courage de te dire que tu manques à tous tes devoirs, que ta conduite est odieuse, un scandale pour tous les honnêtes gens? Qui donc essaiera de te rappeler au sentiment de la dignité?

— Je ne reconnais ce droit à personne, pas plus à toi qu'à d'autres, riposta-t-il avec dureté.

— Ah! Sosthène, Sosthène, tu me fais payer chèrement toutes mes coupables faiblesses! Oui, tu me forces à avoir le regret cruel de t'avoir trop aimé.

— Il ne fallait pas être faible, il ne fallait pas m'aimer, répondit-il froidement.

— Pas de cœur, pas de cœur! murmura tristement madame de Perny.

— Ce que je suis, je le sais, reprit-il; je n'ai pas besoin qu'on me le dise; et ce que je fais je le veux. D'ailleurs, continua-t-il en s'animant tout à coup, si j'ai une existence misérable, une conduite odieuse, comme tu le dis, c'est ta faute.

— Oh! fit-elle en courbant la tête.

— Oui, c'est ta faute, poursuivit-il, d'une voix rauque; tu prétends que je manque à tous mes devoirs, soit; mais avant moi tu as manqué à tous les tiens... Comment m'as-tu élevé, dis? M'as-tu donné de bons conseils? M'as-tu seulement mis sous les yeux l'exemple de mon père? M'as-tu montré ce qui était bien en me faisant voir ce qui était mal? J'ai marché seul, sans guide, et j'ai couru prêt à me casser le cou à chaque instant. Tu m'as laissé faire. Je n'avais plus de père, c'était à toi de me diriger; c'est alors que tu devais me retenir pour m'empêcher de tomber! Tu as été faible, tu ne devais pas l'être; tu m'as trop aimé, je ne t'en demandais pas tant.

Aujourd'hui, tu me parles du gouffre où je peux tomber; il est bien temps!... Je ne vaudrais pas grand chose, c'est vrai. Mais voilà: je suis ce que tu as voulu que je sois!

Madame de Perny était anéantie. Elle leva vers le ciel ses mains tremblantes.

— Quel châtement! gémit-elle.

Sosthène reprit avec violence.

— Si tu avais été pour ta fille une bonne mère, si tu avais aimé Mathilde, tu n'aurais pas trompé le marquis, tu ne lui aurais pas fait accepter de force l'enfant d'Asnières, elle ne nous aurait point chassés comme des misérables et je serais encore aujourd'hui chez la marquise.

— Mais, malheureux que tu es, tu oublies donc que c'est toi qui m'as forcé à commettre cette infamie, ce crime épouvantable! s'écria-t-elle éperdue.

— Soit; mais tu devais repousser mon idée, ton devoir était de me résister, tu ne devais pas te faire ma complice.

Il ajouta avec une ironie mordante:

— Dans toutes les circonstances, toujours, c'est ta faiblesse, c'est ton grand amour pour moi, qui m'ont fatalement perdu.

— Va, sois sans pitié pour ta mère, Sosthène, dit madame de Perny d'une voix déchirante; frappe-là durement, à coups redou-

blés; jette-lui au visage sa honte et son opprobre... Tu as raison, je n'ai pas le droit de te faire des reproches, car, comme toi, je suis une misérable!... Je souffre, je l'ai mérité. Depuis des années la douleur est en moi. Et mieux que toi, et plus cruellement encore, ma conscience réveillée me montre tout le mal que j'ai fait... Mais la justice de Dieu est inexorable; pour qu'elle soit satisfaite, il faut que ma plus grande punition me soit infligée par toi!

Elle voila sa figure de ses mains, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle se mit à pleurer.

Après un moment de silence, Sosthène reprit:

— Ce qui est fait est fait; que tu le regrettes, je le comprends; mais ce ne sont pas les larmes qui peuvent réparer quelque chose; il me paraît donc bien inutile de s'attendrir. Du reste, ce n'est pas pour te voir pleurer que je suis venu ici ce soir.

— C'est horrible! murmura-t-elle.

— Ridicule! répliqua-t-il, en haussant les épaules.

— Ah! tais-toi! s'écria-t-elle, tu es odieux.

— Je sais ce que je suis, je te l'ai déjà dit. Mais, pour le moment ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai besoin d'argent.

Madame de Perny releva brusquement la tête.

— De l'argent! fit-elle.

— Oui, il m'en faut.

Elle le regarda avec une sorte d'effroi.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas, répondit-elle, il y a huit jours, tu as emporté les quelques cents francs qui me restaient.

— Aujourd'hui n'est pas il y a huit jours. Il me faut de l'argent.

— Je t'ai répondu.

— Tu en as.

— Non.

— J'en sais.

— Tu te trompes.

— Encore une fois, je te dis que je le sais! s'écria-t-il avec emportement.

— Où veux-tu donc que je l'aie pris? Tu sais bien, trop bien, les jours que j'en reçois.

— Tu te donnes vraiment trop de peine pour mentir, répliqua-t-il, son mauvais sourire sur les lèvres. Tu as de l'argent ici, une forte somme même, que t'a donnée aujourd'hui le marquis de Coulange.

Madame de Perny tressaillit et se troubla.

— Comment sais-tu cela? exclama-t-elle.

— Qu'importe, du moment que je le sais?

— Eh bien, oui, dit madame de Perny, d'une voix très-émue, contrainte et forcée, j'ai dû m'adresser au marquis: toujours généreux et grand, il n'a point repoussé ma requête et il m'a envoyé la somme que je lui ai demandée; mais cet argent n'est pas à moi... Je l'ai emprunté au mois de novembre dernier; tu le sais bien, puisque c'est pour toi que j'ai fait cet emprunt; il faut que je rende demain les quinze mille francs.

— Tu les rendra plus tard.

— On attend, j'ai promis.

— On attendra, tu manquera à ta promesse.

— Ce serait une infamie; c'est une dette sacrée!

— Ma mère, j'ai besoin de cet argent, il me le faut.

— Jamais!

— Je le veux!

— Tu es un misérable!

Il se dressa debout les yeux pleins d'éclairs.

— Prends garde! cria-t-il d'un ton menaçant.

— Va-t'en, lui dit-elle, va-t'en, tu m'épouvantes.

Il devint blême de colère.

— Ma mère, donne-moi la clef de ton armoire, reprit-il d'une voix sourde, les dents serrées.

Elle se dressa en face de lui et répondit avec énergie:

— Non!

— La clef, donne-moi la clef! dit-il d'un ton plus impérieux encore.

— Non! non! non!

— Une dernière fois, donne-moi la clef!

— Jamais! j'aimerais mieux mourir!

Comme le fauve qui saute sur sa proie, Sosthène bondit sur sa mère et la renversa sur un fauteuil.

Elle poussa un cri.

— Si tu veux que je sois un assassin, lui dit-il d'une voix creuse, tu n'as qu'à crier et à appeler. Tiens, tu vois ce pistolet: la première personne qui entre dans cette chambre, je la tue!

Il fit passer l'arme sous les yeux de sa mère et la jeta sur un guéridon.

La malheureuse, effrayée, n'osa plus appeler à son secours. Cependant elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour se défendre... Mais, la saisissant à la gorge et tenant ses jambes serrées entre ses genoux, il parvint à la fouiller et à lui enlever la clef.

Alors les yeux enflammés, il se redressa en jetant un cri de joie semblable à un rugissement.

Libre de ses mouvements, madame de Perny se releva. Elle était haletante, à demi suffoquée.

—Voleur ! Voleur ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Sosthène n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Il avait ouvert l'armoire, et, remuant le linge, ouvrant les boîtes, fourrant ses mains dans tous les coins, il cherchait les billets de banque. Il ne voyait point l'enveloppe qui les contenait, laquelle cependant, lui crevait les yeux.

Madame de Perny était incapable de lutter contre son fils ; toutefois, elle ne renonçait point à empêcher le vol. Elle vit le pistolet sur le guéridon ; elle s'en empara et le glissa dans sa poche ; puis elle s'élança vers la porte avec l'intention évidente de descendre dans le jardin afin d'appeler à son aide.

La malheureuse femme avait la tête perdue. Elle ne voyait pas qu'en appelant des étrangers elle dénonçait son fils et le mettait dans une situation des plus graves.

Mais Sosthène devina sa pensée. Les traits contractés, la fureur dans le regard, terrible, il se jeta entre elle et la porte.

—Tu ne sortira pas ! hurla-t-il.

Madame de Perny recula, puis s'élança vers la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. Avançant la tête et la moitié du corps, elle reprit haleine pour crier. Elle n'eut pas le temps de le faire.

Sosthène se précipita sur elle comme un forcené. A cette nouvelle et brutale agression, elle se retourna à demi.

Alors une lutte épouvantable, horrible, s'engagea entre la mère et le fils.

Sosthène serrait sa mère contre la barre d'appui de la fenêtre. Pour l'empêcher de crier, il lui faisait de sa main gauche un bâillon.

La barre n'était pas solidement scellée. Tout à coup, sous les secousses violentes qu'elle recevait, l'une de ses extrémités se détacha. Le corps de madame de Perny perdit son équilibre ; le buste emporta les jambes, et, la tête en avant, elle tomba dans le vide.

Un cri étouffé, suivi immédiatement d'un bruit sourd, se fit entendre.

Sosthène prêta avidement l'oreille ; il n'entendit plus rien.

—Bah ! c'est une culbute, murmura le misérable, elle se relèvera.

Et il courut à l'armoire. Cette fois l'enveloppe lui sauta aux yeux. Il l'a prit et reconnut aussitôt l'écriture du marquis. Il regarda et vit les billets de banque.

—Enfin, je les tiens, s'écria-t-il.

Il fourra l'enveloppe et billets au fond de la poche de sa redingote, referma l'armoire et s'élança hors de la chambre. Un instant après, sorti du jardin, il s'éloignait rapidement.

Il s'en allait, le monstre ! et il ne s'était même pas demandé si sa mère avait été blessée dans sa chute.

Un grand quart d'heure ou vingt minutes plus tard, quand la servante vint pour se coucher, elle trouva sa maîtresse étendue sans mouvement sur le sol, devant la porte de la cuisine. Elle jeta un grand cri, puis se baissa pour essayer de la relever. Elle s'aperçut alors que la tête et la figure de la malheureuse femme étaient couvertes de sang. L'endroit où reposait la tête, immédiatement au bas des marches de pierre, était rouge et formait une espèce de mare.

Affolée, épouvantée, la domestique appela au secours de toutes ses forces. La concierge, sa fille et trois ou quatre locataires de la maison accoururent aussitôt. Deux hommes relevèrent madame de Perny et la transportèrent dans la salle à manger où ils la couchèrent sur une chaise longue.

Elle était glacée. D'abord, on crut qu'elle était morte ; mais on s'aperçut qu'elle respirait encore, et au bout d'un instant elle poussa un faible gémissement.

—Ma fille, dit la concierge, cours chercher le médecin.

La jeune fille partit en courant.

—Il serait bon aussi, dit un locataire, de faire prévenir tout de suite son fils.

—C'est vrai, répondit la concierge ; mais je ne sais pas où il demeure.

La domestique ne connaissait pas non plus l'adresse de M. de Perny.

—Mais, dit-elle, on peut aller rue de Babylone, avertir M. le marquis de Coulange du malheur qui vient d'arriver.

—J'y vais, dit un homme.

—Prenez une voiture pour arriver plus vite.

L'homme s'en alla.

Madame de Perny n'était pas tombée d'une grande hauteur ; malheureusement, sa tête avait rencontré l'angle aigu d'une marche de l'escalier de la cuisine. Choc épouvantable ! au-dessus de l'os frontal, la pierre avait enfoncé le crâne et fait un trou. Beaucoup de sang avait coulé par l'horrible blessure ; il coulait encore.

## XXI

Au bout d'une demi-heure, grâce aux soins du médecin, qui était venu en toute hâte, madame de Perny reprit connaissance. Elle se souvint aussitôt de ce qui c'était passé entre elle et son fils.

Un frisson d'horreur courut dans tous ses membres. Elle se voyait entourée d'étrangers, et les yeux hagards, elle regardait autour d'elle, ayant l'air de chercher quelqu'un, quelque chose. Une angoisse inexprimable était peinte sur son visage. Elle fit signe à sa servante de s'approcher.

—Que s'est-il donc passé ? lui demanda-t-elle d'une voix faible et inquiète.

La domestique répondit en lui disant qu'elle était allée causer avec la concierge, et qu'en rentrant pour se coucher elle l'avait trouvée étendue au bas de l'escalier, baignant dans son sang.

—Vous êtes tombée de votre fenêtre, madame, continua-t-elle ; j'avais le pressentiment de ce malheur, car, je vous faisais remarquer que l'appui n'était guère solide.

—Ah ! soupira madame de Perny.

Et elle respira avec force. Elle était délivrée de son horrible anxiété. Les paroles de la servante venaient de lui faire comprendre que Sosthène avait pu s'enfuir sans être vu ni entendu.

—Seule, je sais la vérité, pensa-t-elle, il n'y aura pas de scandale autour du nom du marquis et de la marquise de Coulange.

Elle reprit assez haut pour que tous ceux qui étaient présents pussent l'entendre.

—C'est vrai, je suis tombée de ma fenêtre : je me rappelle maintenant comment l'accident m'est arrivé : pour atteindre la persienne et la fermer, je m'appuyais fortement sur la barre d'appui. Tout à coup elle ceda sous le poids de mon corps et je me sentis précipitée la tête la première.

—Ne sachant pas l'adresse de M. de Perny, dit la servante, je n'ai pas pu l'envoyer chercher : mais une personne de la maison est partie pour aller prévenir M. le marquis de Coulange.

—Monsieur le marquis ? C'est bien. Demain on avertira mon fils, répondit madame de Perny.

Le médecin, ayant déclaré qu'il fallait absolument la mettre dans son lit, on la monta dans sa chambre.

La domestique et la concierge se mirent en devoir de la dévêtir. Elles commencèrent par lui ôter sa robe. La servante la prenait pour la jeter sur un meuble, lorsque madame de Perny allongea les bras et la lui arracha des mains avec une sorte de violence fiévreuse, en disant :

—Je veux l'avoir sur mon lit.

Et elle-même la plaça dans la ruelle du lit.

On ne fit aucune attention à cet incident, qui paraissait sans importance.

Un instant après, madame de Perny était couchée.

Le médecin indiqua les soins à lui donner pendant la nuit et se retira.

Les locataires étaient rentrés chez eux ; la concierge s'en alla à son tour, laissant sa fille avec la servante.

Profitant d'un court moment où on la laissa seule, madame de Perny plongea sa main dans les poches de sa robe. Elle en sortit le pistolet chargé, puis deux lettres : celle du marquis, qui accompagnait l'envoi des vingt mille francs, et celle où Sosthène annonçait sa visite à sa mère. Elle cacha l'arme et les deux lettres sous son traversin.

Le marquis de Coulange était rentré depuis une demi-heure, et, avant de se mettre au lit, il examinait les mémoires de deux entrepreneurs, lorsque Firmin vint lui dire qu'un homme des Ternes demandait à lui parler.

—Un homme qui vient des Ternes ? fit-il, envoyé par ma belle-mère, sans doute ? Qu'est-il donc arrivé ?

—Je ne me suis pas permis d'interroger le messager, répondit le serviteur.

Le marquis se leva et suivit Firmin.

C'est avec une douloureuse surprise qu'il apprit le grave accident dont sa belle-mère était victime, lequel avait été occasionné, croyait-on, par la barre d'appui de la fenêtre, qui s'était détachée sous le poids du corps de Mme de Perny.

—Est-ce que la blessure paraît dangereuse ? demanda le marquis très ému.

—Je ne saurais le dire ; mais la plaie est large et paraît profonde. Mme de Perny n'avait pas encore repris connaissance lorsque j'ai quitté le pavillon pour venir vous prévenir.

—A-t-on appelé un médecin ?

—La fille de la concierge est allée le chercher, il doit être, en ce moment, près de Mme de Perny.

Le marquis se tourna vers Firmin :

—La marquise et les enfants sont couchés, lui dit-il, il ne faut pas troubler leur repos. Je vais écrire un billet que tu porteras tout de suite chez le docteur Gendron et que tu remettras à lui-même. Pendant que je vais écrire, tu donneras l'ordre de mettre un cheval à mon coupé.

—Je vous remercie, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant au messager ; vous êtes de la maison où demeure madame de Perny ?

—Oui, monsieur le marquis.

—C'est bien, j'aurai l'honneur de vous revoir demain.

Et il le congédia.

Une heure plus tard, le marquis entra dans la chambre de madame de Perny.

Elle lui tendit la main.

— Ah ! dit-elle, je savais bien que vous viendriez de suite ; merci.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Oh ! faible, bien faible !

— Est-ce que vous n'avez pas envoyé chercher Sosthène.

Elle lui fit signe de se pencher vers elle, et lui répondit tout bas :

— A quoi bon ? On ne l'aurait pas trouvé chez lui.

— C'est vrai, pensa le marquis.

Il pouvait être deux heures du matin quand le docteur Gendron arriva. M. Gendron était alors un des plus savants médecins de Paris. Devenu grand praticien, son travail et sa science lui avaient donné la célébrité et la fortune. Il s'était marié peu de temps après la naissance de la petite Maximilienne. A cette époque, nous le savons, le jeune docteur était pauvre.

A l'occasion de son mariage, le marquis lui avait fait don d'un mignon portefeuille sur lequel il y avait ce mot en lettres d'or : *Souvenir*. Et, quand il ouvrit le portefeuille, il y trouva deux papiers : sur le premier, le marquis avait écrit : " Récompense des soins que vous m'avez donnés et de votre admirable dévouement. Témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance qui dureront toujours ". L'autre papier était un chèque de cent mille francs sur la banque de France.

Tel avait été le commencement de la fortune aussi rapide que brillante du docteur Gendron.

Silencieusement, avec son regard profond et méditatif, il examina la malade et sa blessure, approuva ce que son confrère avait fait et prescrivit.

— Eh bien ? l'interrogea le marquis.

— Attendons, je ne puis me prononcer encore.

Le marquis et le médecin veillèrent la malade.

La nuit s'écoula, le jour vint, Madame de Perny se sentait de plus en plus faible. Elle n'avait qu'un peu de fièvre ; mais par instant ses yeux avaient un éclat et une fixité de mauvais augure.

— La situation est grave, dit le médecin au marquis ; la fièvre ne se déclare pas encore, mais elle vient, elle vient lentement. Il y a épanchement de sang au cerveau, et une ou plusieurs lésions des artères cérébrales, dont je ne puis encore reconnaître la gravité. Toutefois, je ne crois pas me tromper en vous disant que dans quelques heures, la fièvre deviendra intense ; nous aurons des syncopes qui seront suivies du délire et de transport au cerveau.

Un instant après, madame de Perny appela son gendre.

— Qu'est-ce que pense de moi M. Gendron ? lui demanda-t-elle,

— Il espère vous guérir, répondit le marquis.

Elle agita doucement sa tête sur l'oreiller.

— Il ne vous a pas dit ce qu'il pense, reprit-elle. Je me sens très mal, monsieur le marquis. Je crois bien que je n'ai plus que quelques heures à vivre. Oui, j'attends la mort, je la vois venir...

— Je vous en prie, madame, n'ayez pas cette affreuse pensée.

— Je le sens bien, allez, tout est fini !

Puis elle murmura :

— La mort ! oh ! elle me sera douce !

— Monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix oppressée, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Dites, madame, dites.

— Je ne voudrais pas mourir sans avoir revu ma fille.

Ses yeux étaient remplis de larmes.

— Mathilde viendra, vous la verrez, répondit le marquis d'un ton solennel.

Les yeux de la malade s'illuminèrent.

— Monsieur le marquis, reprit-elle, il ne faut pas qu'elle tarde longtemps à venir.

— Ma mère, je vais aller la chercher.

— Mon Dieu, elle ne voudra peut-être pas...

— C'est sa mère mourante qui l'appelle, répliqua le marquis vivement ; mais, ne m'auriez-vous pas témoigné le désir de la voir. Mathilde serait venue d'elle-même à votre chevet. Je vais vous quitter, madame, m'autorisez-vous à prévenir votre fils ?

Les lèvres de madame de Perny se crispèrent et son regard eut un rapide éclair. Pourtant elle répondit :

— Monsieur le marquis, faites tout ce que vous jugerez convenable.

M. de Coulange avait renvoyé son coupé ; mais il trouva heureusement, rue Bayen, une voiture de remise. Il se fit conduire d'abord rue Richempane ; Sosthène n'était pas chez lui. On apprit au marquis qu'il y passait rarement la nuit, et qu'on était souvent deux ou trois jours sans le voir.

Le marquis écrivit quelques mots sur une de ses cartes et la remit au concierge en lui recommandant de la donner à M. de Perny aussitôt qu'il rentrerait.

Il remonta dans sa voiture, qui le transporta chez lui.

La marquise venait de se lever. Elle avait près d'elle les deux enfants, elle ne savait rien, mais elle était très inquiète. Firmin, qu'elle venait d'interroger, lui avait seulement répondu que son maître avait été obligé de passer la nuit dehors.

A la vue de son mari elle laissa échapper un cri de joie et s'élança à son cou. Le marquis l'embrassa et ensuite les enfants. La jeune femme se disposait à l'interroger. Il alla au devant de son désir et, en quelques mots, lui apprit la vérité.

La marquise devint très pâle.

— Le docteur Gendron est près d'elle, continua le marquis ; il n'a pas cru devoir me cacher que la blessure qu'elle s'est faite à la tête pouvait être mortelle.

Elle restait debout, tremblante, les yeux fixés sur son mari.

Après un moment de silence, le marquis reprit :

— Mathilde, ta mère n'a peut-être plus que quelques heures à vivre, elle désire te voir. Quelques graves que soit ses torts envers toi, la mort doit faire oublier bien des choses ; est-ce qu'elle t'attendra et t'appellera en vain ? Ne veux-tu pas lui donner cette satisfaction suprême de t'avoir près d'elle à ses derniers moments ?

La marquise paraissait en proie à une vive émotion.

— Tu viens me chercher, m'interrogea-t-elle.

— Oui.

— Eh bien, mon ami, je vais m'habiller.

— C'est bien, Mathilde, c'est très bien, dit le marquis.

Elle appela Juliette, et le marquis sortit en disant :

— Je vais faire commander la voiture.

La jeune femme partit, non sans avoir longuement recommandé aux deux gouvernantes d'avoir bien soin des enfants.

Le marquis entra le premier dans la chambre de madame de Perny. Elle l'interrogea du regard avec anxiété.

— Mathilde est là, lui dit-il.

— Ah ! fit-elle.

Presque aussitôt la marquise parut.

Les yeux de la malade étincelèrent. Son regard était rayonnant, son front radieux.

— Monsieur le marquis, dit-elle, soyez assez bon pour me laisser un instant seule avec Mathilde.

Le marquis prit le bras du docteur et ils sortirent de la chambre.

La marquise s'avança lentement vers le lit.

Malgré sa grande faiblesse, la blessée parvint à se soulever un peu et s'appuya sur son bras recourbé.

La jeune femme restait silencieuse. Elle examina sa mère, une douleur profonde dans le regard.

— Madame la marquise, dit madame de Perny d'une voix faible et tremblante, vous avez bien voulu venir jusqu'ici, je vous remercie.

— Ma mère, répondit la marquise, en m'apprenant votre terrible accident, mon mari m'a dit que vous désiriez me voir ; j'ai senti que je devais cesser d'être impitoyable, et je suis venue.

— Et vous venez de m'appeler votre mère, Mathilde, vous me donnez ce doux nom dont je suis indigne !

Ma fille, continua-t-elle en s'animant tout à coup, je voudrais pouvoir me lever pour tomber à vos genoux et baiser vos pieds, en vous demandant pardon !

— Oh ! ma mère !

— Mathilde, je vais mourir ; mais je n'ai pas attendu ma dernière heure pour reconnaître tous mes torts envers vous et me repentir du mal que je vous ai fait. Vous êtes bonne, vous avez toutes les vertus, et je ne vous ai pas aimé, vous, qui méritiez tant de tendresse... Ah ! je suis une misérable !... Ma fille, ayez pitié de moi, ne me laissez pas mourir désolée... Pardon, ma fille, votre mère vous demande pardon !...

La marquise s'inclina lentement et ses lèvres touchèrent le front de sa mère. Puis, d'une voix vibrante, elle prononça ces mots :

— J'oublie et je vous pardonne !

Une joie infinie éclata dans le regard de madame de Perny.

Après un moment de silence elle reprit d'une voix entrecoupée :

— Mathilde, vous êtes l'ange de rédemption ; je ne mourrai pas désespérée, je ne mourrai pas comme une maudite !... Votre pardon me promet le pardon de Dieu ?

Ma fille, donnez-moi votre main.

La marquise mit sa main dégantée dans celle de sa mère. La blessée la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers, en pleurant. Puis, étant parvenue à calmer son émotion, elle reprit :

— C'était surtout pour vous demander pardon, ma fille, que je voulais vous voir. Je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a maintenant, et depuis longtemps déjà, d'affection, de tendresse et d'admiration pour vous dans mon cœur ; non, je ne veux pas vous le dire... Il est trop tard !... Hélas ! c'est autrefois que je devais vous aimer !.....

Vous m'avez pardonné..... Vous sachant généreuse et bonne, j'espérais ; et cependant, devant le mal si grand et si difficile à réparer que je vous ai fait, je craignais de vous trouver sans pitié. Eh bien, non... Je vous ai appelé, vous êtes accourue, j'ai senti

sur mon front votre baiser et vous m'avez dit : " J'oublie et je pardonne ! " Et la joie qui est entrée en moi inonde mon cœur.

Mais il faut que je profite de ce moment, car les minutes sont précieuses. Dans un instant peut-être je ne pourrai plus parler... Ma fille, j'ai quelque chose de grave à dire et que vous seule devez entendre. Vous voulez bien m'écouter, n'est-ce pas ?

—Oui, ma mère, je vous écoute.

—Mathilde, Sosthène, votre frère, est un monstre.

—Hélas ! gémit la marquise...

—Vous avez le droit d'être sans pitié pour lui. Dès demain, quand je ne serais plus, ou même avant ma mort, si vous le voulez, vous pouvez révéler notre crime à M. de Coulange. Il a été assez longtemps trompé. Il faut qu'il sache ce que je vous ai fait souffrir, qu'il éloigne de sa maison cet enfant qui n'est pas le sien et que Sosthène a volé à sa mère !

—Après le crime commis à Asnières, répondit la marquise, cette pauvre mère est devenue folle ; aujourd'hui tout me fait supposer qu'elle a cessé de vivre.

—Quoi ! vous savez ?..

—Tout ce que j'ai pu découvrir touchant le sort de cette infortunée. Plus tard, et je crois devoir le faire, je dirai tout à mon mari ; mais l'innocent qu'on a pris à sa mère ne sera pas orphelin ; je l'ai adopté, ma mère ; il restera dans la maison de Coulange.

—Ah ! mon adoration pour vous grandit encore, répliqua madame de Perny avec exaltation ; votre conduite n'est plus seulement belle, elle est sublime ! C'est sa bonté ineffable et sa grandeur même que Dieu a mises en vous.

Mais, n'importe, je dois parler ; il faut que vous sachiez... Mathilde, Sosthène est capable de commettre les crimes les plus horribles ; n'oubliez jamais mes paroles... Il vous hait, il vous poursuivra de sa haine, défiez-vous de lui !

Ma fille, ce n'est point accidentellement que je suis tombée hier soir du haut de cette fenêtre, ma chute est l'œuvre de Sosthène... Voleur et parricide, voilà ce qu'il est !..

—Oh ! fit la marquise frissonnante.

—Ma fille, vous devez tout savoir, écoutez-moi.

Elle raconta d'abord à la marquise comment elle avait chez elle, pour payer une dette, vingt mille francs que M. de Coulange lui avait généreusement donnés.

—Ma dette, reprit-elle, n'est que de quinze mille francs ; mais sachant que j'étais absolument sans argent, votre mari avait cru devoir m'envoyer cinq mille francs de plus.

Ma fille, continua-t-elle, c'est à madame de Lorge que je dois ces quinze mille francs. Je vous demande comme une grâce de payer cette dette de votre mère.

—Aujourd'hui même madame de Lorge sera payée, répondit la marquise.

—Merci, ma fille. Je ne vous impose pas l'obligation de garder le secret ; si vous le jugez convenable et utile dites à votre mari ce que je vais vous apprendre. Alors elle fit à la marquise le récit exact de ce qui s'était passé la veille entre elle et son fils.

Elle continua :

—L'argent était là, dans l'armoire ; il n'y est plus, il l'a pris et il s'est enfui. Après l'assassinat, le vol !

La marquise tremblait de tous ses membres. Elle était frappée d'épouvante et d'horreur.

—Je vais mourir, tuée par mon fils, ajouta madame de Perny. Le ciel me réservait ce châtement terrible !

—Ma mère, notre ami le docteur Gendron vous sauvera.

—Non, il ne l'espère point, il me l'a dit. Ma fille, la lettre du marquis, celle de Sosthène et son pistolet sont là, sous mon traversin ; il faut que ces objets révélateurs disparaissent, prenez-les pour en faire, avec ce que je viens de vous raconter, tel usage qu'il vous plaira.

La jeune femme glissa son bras sous le traversin où elle trouva le pistolet et les deux lettres qu'elle s'empressa de mettre dans une de ses poches.

La blessée était retombée haletante et anéantie sur son lit. Elle avait usé tout ce qui lui restait de force dans les violents efforts qu'elle venait de faire pour parler. Ses yeux, agrandis et fixes, brillaient d'un éclat étrange. La fièvre, annoncée par le docteur commençait son action terrible.

—Ma fille, dit-elle d'une voix presque éteinte, mes yeux se couvrent d'un voile, un grand trouble se fait dans ma tête, la pensée m'échappe, c'est la mort qui s'avance... Ma fille, approchez votre front de mes lèvres.

La marquise se pencha sur sa mère. La malade l'embrassa.

—C'est le premier baiser maternel que je vous donne ! dit-elle.

Puis, d'une voix à peine distincte, elle murmura :

—Ma fille, soyez à jamais bénie !

Presque aussitôt elle poussa un soupir étouffé et elle resta immobile, les yeux ouverts, mais éteints, ne respirant plus.

La marquise crut que sa mère venait de rendre le dernier soupir. Elle se redressa en jetant un cri et bondit vers la porte.

Le docteur et le marquis, qui causaient dans le salon, accoururent au cri de la jeune femme.

M. Gendron s'approcha précipitamment de la malade. Et tout en lui donnant ses soins :

—C'est une première syncope, dit-il.

—Docteur, sauvez-la, dit la marquise d'une voix suppliante, je viens de lui rendre toute mon affection, docteur sauvez ma mère...

Le médecin secoua tristement la tête et répondit :

—Je ne suis qu'un homme, madame la marquise : Dieu seul est tout-puissant !

—Ainsi, il n'y a plus d'espoir ?

Le docteur garda un morne silence.

La jeune femme se mit à pleurer et plaça son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

M. Gendron s'approcha de M. de Coulange et lui dit tout bas :

—Monsieur le marquis, depuis une demi-heure la fièvre a fait des progrès rapides, le délire va succéder à la syncope ; madame la marquise n'a plus rien à faire ici, emmenez-la.

Le marquis prit la main de sa femme ; elle se laissa entraîner, et ils sortirent de la chambre où, quelques heures plus tard, madame de Perny allait expirer.

Le soir où Sosthène de Perny, voulant voler sa mère, la faisait tomber de sa fenêtre et devenait ainsi un parricide, une autre scène nocturne se passait au-delà des fortifications de Paris, dans la maison isolée et depuis peu abandonnée où avait été enfermée Gabrielle.

Après avoir vainement essayé d'ouvrir la porte donnant sur les champs et l'autre porte, qui ouvrait sur une ruelle, comme nous l'avons dit, un homme se décida à pénétrer dans le jardin par une brèche qu'il trouva dans le mur.

Tout en regardant autour de lui et en tendant l'oreille avec une sorte de défiance, il se dirigea lentement et sans faire de bruit vers l'habitation dont il voyait la porte ouverte toute grande.

Nous connaissons cet homme. Il se nomme Armand Des Grolles ; mais, obligé de se cacher, il se fait appeler Jules Vincent.

Enrôlé depuis quelque temps dans cette bande de malfaiteurs qui a pour chef supérieur ou pour grand maître Durand, personnage mystérieux et invisible auquel tous obéissent sans le connaître, Armand Des Grolles vient prendre le mot d'ordre qu'il doit recevoir directement de Princet.

La bande a ses capitaines ; Gargasse en était un, Princet en est un autre. Chaque capitaine commande et donne des ordres aux hommes de sa compagnie. Il les fait travailler et il les paye. Des Grolles est sous les ordres de Princet. Il n'a plus d'argent, il vient en chercher et demander en même temps quel travail il doit faire.

Des Grolles s'étonne de ne voir apparaître aucune lumière ; déjà il a été surpris de trouver fermées les deux portes du jardin. Il ignore que la maison est abandonnée ; il n'a pas été prévenu ; il ne sait rien ; il est inquiet.

Cependant, après s'être arrêté et avoir hésité un instant, Des Grolles entre dans la maison. Il sait l'endroit où se plaçait d'habitude la lampe et le chandelier avec sa chandelle ou sa bougie ; il cherche à tâtons, au milieu de l'obscurité, et ne trouve ni la lampe, ni le chandelier. Il est de plus en plus étonné, et il devient perplexe. Il frissonne, comme s'il avait peur de se trouver seul dans ces ténèbres. Mais il se souvient qu'il a dans sa poche des allumettes et un bout de rat-de-cave. Il l'allume. La bougie filée est peu longue ; craignant qu'elle ne brûle ses doigts, il l'enveloppe dans un morceau de papier qu'il a aussi dans sa poche.

Maintenant qu'il peut voir autour de lui, il regarde. Son étonnement augmente encore. Il entre successivement dans les quatre pièces du rez-de-chaussée, et finit par se convaincre qu'il y a eu un déménagement complet.

Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se le demande. Il ne comprend pas. Il pense qu'il aura, au premier, le mot de l'énigme. Dans la chambre de Princet, il y a une planche, une espèce de tableau sur lequel le chef écrit ses ordres et indique des rendez-vous, quand il est forcé de s'absenter et qu'il sait que quelques-uns de ses hommes viendront lui faire une visite.

Des Grolles monte l'escalier, il entre dans la chambre et cherche partout. Le table n'est plus là ; elle a été enlevée comme le reste. Cette fois, il ne peut plus en douter, il faut qu'il se rende à l'évidence : Princet a changé de quartier, la maison est abandonnée. Pourquoi n'a-t-il pas été prévenu ? C'est un oubli sans doute. N'importe, il n'est pas content.

Il sort de la chambre et se dispose à descendre l'escalier. N'ayant plus rien à faire dans la maison, il ne songe qu'à s'en éloigner rapidement.

Soudain, il s'arrête en tressaillant. Il a entendu quelque chose. Quoi ? Il n'en sait rien encore ; mais un bruit quelconque a frappé son oreille. Il se penche, allonge le cou et écoute, retenant sa respiration.

Il y a une minute de silence. Puis il entend distinctement une plainte, une sorte de gémissement. Il pâlit et il lui semble qu'il commence à trembler. Cependant il reste immobile et écoute toujours. Il entend de nouveau un gémissement. Il se redresse, les yeux éfarés. Que va-t-il faire ? Il est prêt à prendre la fuite. Mais il hésite, il a son amour-propre, son orgueil, il veut se montrer hardi pour ne pas s'avouer qu'il est saisi par la peur.

Ses yeux se sont fixés sur une porte qui est devant lui. C'est de là que viennent les plaintes. Cette porte, il peut l'ouvrir, la clef est dans la serrure. Il fait un pas en avant, allonge le bras et saisit la clef ; mais sa main tremble, il la retire vivement, comme s'il eût touché à un fer rouge. Il ne sait pas ce qu'il va voir ; il est effrayé d'avance.

Les plaintes et les gémissements continuaient à se faire entendre. Comme pour se braver lui-même et se faire honte de sa faiblesse, Des Grolles se campa fièrement devant la porte. Il ne s'était pas rendu maître de son émotion : mais il se sentait plus hardi et plus fort. Il eut encore un moment d'hésitation, puis la curiosité finit par l'emporter sur la crainte.

Il tourna la clef dans la serrure, ouvrit brusquement la porte et entra dans cette pièce étroite et sombre, qui était devenu une prison et un tombeau.

Gabrielle était agonisante. Mais, grâce à un reste de force nerveuse que lui donnaient sans doute les tortures de la faim, elle s'était levée et se tenait debout, cramponnée à la muraille.

En voyant sa prison soudainement éclairée, elle tourna la tête du côté de la porte. Des Grolles s'était arrêté ; il regardait autour de lui.

—Ce misérable vient voir si j'ai cessé de vivre, pensa Gabrielle. Elle parut se détacher du mur, et, à petits pas, les jambes chancelantes et les bras en croix, elle marcha vers Des Grolles.

—Assassin ! prononça-t-elle d'une voix sépulcrale.

Des Grolles crut voir un spectre menaçant et vengeur se dresser en face de lui. Saisi d'une fole terreur, son rat-de-cave lui échappa et il se sauva poursuivi par l'épouvante.

La petite bougie brûlait sur le carreau.

Gabrielle voyait devant elle la porte ouverte.

Elle avança péniblement et sortit de sa prison. Mais ses forces étaient épuisées ; ses jambes se dérobaient sous elle et s'affaissaient comme une masse sur le palier.

.....  
Nous avons laissé Morlot découragé et désespéré, cherchant à s'expliquer l'étrange disparition de Gabrielle.

Convaincu qu'elle n'avait pas été menée devant un commissaire de police et que, par conséquent, elle n'avait point été arrêtée par des agents de la police de sûreté, il était forcé d'admettre qu'elle était tombée dans un piège. Pendant plusieurs heures il se creusa la tête, essayant de pénétrer le mystère.

Tout à coup, une pensée jaillit de son cerveau, et aussitôt la lumière se fit.

—J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! exclama-t-il, en se frappant le front. Oh ! les misérables ! les infâmes ! ..

Ah ça ! reprit-il, où donc avais-je la tête ? Pourquoi n'ai-je pas tout de suite deviné la vérité ? Pourtant, c'est clair comme le jour : le doute même n'est pas possible. Oui, c'est bien cela : Gabrielle a rencontré la coquine qui lui a volé son enfant ; elle a dû se jeter sur elle, en l'appelant voleuse d'enfant.

Voilà la dispute qui a attiré l'attention des passants. Certes, la dame Trélat ne devait pas être à son aise. Mais deux individus qui la connaissent viennent à son secours, en ayant l'audace de se faire passer pour des agents de police. Ils disent qu'ils vont conduire les deux femmes devant le commissaire de police, où elles s'expliqueront ; ils prennent une voiture et ils les emmènent... Oui, voilà ce qui s'est passé, j'en suis sûr ; je vois la scène comme si j'en eusse été le témoin.

Tonnerre ! jura-t-il en serrant les poings, si je m'étais trouvé-là ! ..

Maintenant, ce n'est pas tout, continua-t-il sourdement ; il faut retrouver Gabrielle. Où l'ont-ils menée, les misérables ? Qu'en ont-ils fait !

Et à cette pensée que, pour se débarrasser de la malheureuse jeune femme, ils pouvaient l'avoir assassinée, Morlot sentit un frisson courir dans tous ses membres et son sang se figer dans ses veines.

Son regard eut un éclair terrible.

—Oh ! murmura-t-il avec un singulier accent de rage, s'il y a un nouveau crime, c'est toi, Sosthène de Perny, c'est toi qui payera pour tous.

Allons, reprit-il, il faut agir avec rapidité ; il y a beaucoup trop de temps perdu.

Il prit son chapeau, sa canne et sortit de chez lui. Mélanie était descendue pour faire quelques achats. Il se rencontrèrent dans l'escalier.

—Je cours à la préfecture, dit Morlot.

—Il t'est donc venu une idée ?

—Oui.

—Laquelle ?

—Gabrielle a été enlevée par deux scélérats.

—Enlevée ! Et pourquoi, mon Dieu ?

—Tu vas comprendre. C'est la dame Trélat, la voleuse d'enfant, que Gabriel'e a rencontré sur le boulevard Montrouge.

—Oui, oui, tu as raison, mon ami ? Que vas-tu faire ?

—Continuer mes recherches. Pour savoir ce que Gabrielle est devenue, il faut d'abord retrouver le cocher de la voiture qui a servi à l'enlèvement.

Le soir même, une note de la préfecture de police était envoyée dans tous les dépôts de voitures de place et de remise de Paris.

Cette note invitait le cocher qui avait pris deux femmes et deux hommes sur le boulevard de Montrouge, devant le cimetière du Mont-Parnasse, à se présenter sans retard à la préfecture de police.

La note expédiée, il n'y avait plus qu'à attendre.

Le lendemain, dès six heures du matin, Morlot était à la préfecture. Il attendit avec une impatience febrile. A midi, le cocher ne s'était pas encore présenté. L'agent de police revint chez lui pour déjeuner.

—Rien encore, dit-il tristement à Mélanie.

Ils se mirent à table et mangèrent silencieusement. A une heure, Morlot se leva, disant :

—Je suis sur des épines, je retourne à la préfecture.

Il avait son chapeau sur sa tête, il allait sortir, lorsqu'on sonna à la porte. Mélanie s'empressa d'ouvrir. Un homme entra. Il portait une blouse, ses pieds étaient chaussés de gros souliers ferrés couverts de terre ; il tenait sa casquette à la main.

—Monsieur Morlot ? demanda-t-il.

—C'est moi, mon-ieur, répondit l'agent de police en s'avancant : qu'y a-t-il pour votre service ?

—C'est mon maître qui m'envoie.

—Qui est votre maître ?

—Un cultivateur de Châtillon.

—Ah ! Qu'avez-vous à me dire ?

—Je viens vous prévenir qu'une jeune dame, au sujet de laquelle vous devez être très inquiet, est en ce moment chez mon maître.

Ces paroles furent suivies d'un double cri de surprise et de joie. Morlot prit la main du messager.

—Depuis quand est-elle chez votre maître ? demanda-t-il d'une voix oppressée par l'émotion.

—Depuis ce matin, monsieur.

—D'où venait-elle ? Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

—Elle est malade, monsieur.

—Malade ! exclama Mélanie.

—Oui, et bien faible, si faible qu'elle ne peut pas marcher. Il paraît qu'elle n'avait pas mangé depuis trois jours.

Mélanie se mit à sangloter.

—Continuez mon ami, dit Morlot.

—De vilaines gens, des brigands, l'avaient enfermée dans une chambre.

—Ah ! les misérables ! fit Morlot.

—On l'a couchée dans un lit, continua le messager, on lui a fait prendre un potage, un peu de vin ; on l'a saignée : quand je suis parti pour venir vous trouver, elle commençait à se trouver mieux.

—Mélanie, dit Morlot, ce brave garçon est tout en sueur, il a besoin de se rafraîchir : apporte une bouteille de vin. Il va boire un coup et me conduira tout de suite près de Gabrielle.

—Morlot, je veux aller avec toi.

—Je ne demande pas mieux ; habille-toi.

Sans se faire prier, le paysan avala un verre de vin rempli jusqu'aux bords.

—Donc, reprit Morlot, la jeune dame était enfermée dans une chambre, et c'est votre maître, c'est vous qui l'avez délivrée ?

—Non, monsieur, mais je vais vous dire la chose : ce matin à sept heures, mon maître, sa fille et moi nous étions occupés à couper de l'ossille dans un champ. Tout à coup nous entendons des oris et des gémissements. Nous regardons tout autour de nous avec étonnement. D'abord, nous ne voyons rien ; mais au bout d'un instant nous apercevons une main et un bras qui s'agitent en l'air derrière un mur. Nous courons de ce côté et nous trouvons la jeune dame étendue sur un tas de pierres et essayant de se traîner pour passer une brèche qu'il y a dans le mur. — "La pauvre malheureuse va mourir, dit la jeune patronne, il faut tout de suite la porter chez nous." Là-dessus, je pris la dame dans mes bras et je l'emportai. Quand elle fut couchée et qu'elle eût pris un potage, elle put parler un peu. Elle nous remercia tous et nous raconta que des scélérats, qui voulaient d'abord l'étrangler, l'avaient emprisonnée dans une chambre où elle se croyait condamnée à mourir de faim.

Morlot ne put s'empêcher de frissonner. Des lueurs fauves passaient dans son regard irrité et terrible. Mélanie s'habillait. Elle n'entendait point ce sombre récit.

—Il n'y avait donc personne pour la secourir et la défendre contre ces brigands ? demanda Morlot.

—Dame, personne ne pouvait savoir cela. C'est dans une vieille maison isolée, au milieu des champs, et entourée de murs, qu'ils avaient emprisonné la jeune dame.

—A-t-elle dit comment elle est parvenue à s'échapper ?

—Oui, il paraît que la nuit dernière, un homme est venu dans la maison et a ouvert la porte de sa prison. Elle suppose que cet individu a eu peur en la voyant. Quoi qu'il en soit, il s'est sauvé comme si le diable l'emportait, en oubliant de refermer la porte. Alors elle est sortie de la chambre et est restée jusqu'au jour couchée sur le carré. Comme elle ne pouvait pas marcher, elle s'est laissée glisser en bas de l'escalier ; puis, en se traînant, elle a pu sortir de la maison et arriver à l'endroit où nous l'avons trouvée. Heureusement, elle avait conservé assez de force pour se faire entendre.

Mélanie reparut. Elle était prête.

—Partons, dit Morlot ; nous prendrons sur le quai une voiture à quatre places. A propos, as-tu de l'argent ?

—J'ai cent francs dans ma poche, répondit Mélanie.

—C'est bien. Tu donneras cette somme à Gabrielle pour qu'elle puisse récompenser elle-même les braves gens qui l'ont secourue.

## XXIII

Deux heures plus tard, Gabrielle était dans les bras de Mélanie. Elles s'embrassaient comme deux sœurs. La scène était des plus touchantes ; on pleurait autour d'elles. Morlot lui-même se détournait pour essayer furtivement deux larmes.

Grâce aux soins qu'on lui avait prodigués, Gabrielle sentait la vie et les forces lui revenir.

Elle voulut raconter à Morlot ce qui lui était arrivé.

—Ma chère Gabrielle, ne vous fatiguez pas à parler, lui dit-il ; je suis suffisamment instruit pour le moment, plus tard je vous écouterai avec plaisir, car il est utile que je connaisse tous les détails de ce nouveau crime.

Pour l'instant, continua-t-il, j'ai une autre curiosité, je désire visiter cette maison dans laquelle vous avez été séquestrée et où vous avez failli mourir de faim.

—Morlot, dit Mélanie, tu es seul, tu peux tomber dans un piège ; prends garde !

—Oh ! oui, prenez garde, appuya Gabrielle.

—Soyez tranquille, répondit-il en sortant, j'ai avec moi un compagnon qui ne se laisse pas facilement surprendre.

Et, ouvrant son paletôt, il leur fit voir la crosse de son revolver.

—Mélanie va rester près de vous, Gabrielle, reposez-vous bien ; il faut que vous soyez assez forte ce soir pour que nous puissions vous emmener...

—Chez nous, ajouta Mélanie, je veux vous avoir près de moi pour vous soigner.

—A bientôt ! leur dit Morlot.

Et il sortit.

Il se dirigea en ligne droite, et à travers champs, vers la maison isolée qu'on lui avait montrée de loin. Il y arriva bientôt. En tournant autour de l'enclos, il découvrit facilement beaucoup de pas d'hommes. Il était surtout très nombreux dans la ruelle. Il pénétra dans le jardin en passant par la brèche du mur, puis il entra dans la maison où, comme nous l'avons dit, Princet et ses hommes n'avaient laissé que les quatre murs.

—Il est certain, se dit Morlot, que cette mesure servait de repaire à une bande de malfaiteurs. L'avaient-ils louée ? ou était-elle complaisamment mise à leur disposition ? Voilà une chose importante à savoir. La propriété appartient à quelqu'un, bien qu'elle ne vaille pas grand-chose. Qui est le propriétaire ? Si les gens qui demeurent aux environs ne peuvent pas me le dire, j'irai le demander à Châtillon.

Les brigands ont senti le danger qui les menaçait, continua-t-il, et, dans la nuit qui a suivi l'enlèvement de Gabrielle, ils ont abandonné leur repaire, en se hâtant de tout emporter. Et ils laissaient ici une malheureuse femme qu'ils condamnaient à une mort épouvantable... Oh ! les scélérats !...

Ils s'attendaient à une visite de la police ; ils savent parfaitement qu'une femme ne disparaît pas ainsi sans qu'on la cherche. Il fallait déguerpir au plus vite pour ne pas se laisser pincer... Ils m'échappent, c'est dommage, toute une bande... c'eût été un joli coup de filet ! Où sont-ils allés ? Un de ces jours on tâchera de les retrouver. J'ai dans l'idée que le propriétaire de cette bicoque m'y aidera.

Tout en se livrant à ses réflexions, Morlot furetait partout. On aurait dit qu'il espérait trouver un objet quelconque pouvant le mettre sur la piste des locataires disparus. Mais il eut beau ouvrir les placards, remuer les cendres de lâtre, examiner de vieilles loques qui gisaient dans la poussière, chercher dans tous les coins, il ne trouva rien.

Ayant visité le rez-de-chaussée, il monta au premier. Il vit une porte ouverte et entra dans une petite pièce, qui recevait le jour par la toiture.

—Voici la fameuse prison, murmura-t-il.

Il s'avança à l'intérieur et regarda.

—Diable, diable, dit-il, cela ressemble un peu, en effet à une cellule de Mazas.

Son pied heurta quelque chose. C'était le panier de Gabrielle. Il le ramassa et le mit à son bras.

—C'est encore ça de retrouvé ! fit-il.

Quand il eut bien examiné ce lieu, qui avait failli servir de sépulture à Gabrielle, il reconnut qu'il se trouvait dans une espèce de tourelle inachevée, dont primitivement on avait eu l'intention de flanquer la maison pour essayer de lui donner l'apparence d'une demeure féodale du moyen-âge.

Il songea à ces temps néfastes où des crimes odieux se commettaient impunément au nom des droits du Seigneur.

Machinalement il regarda à ses pieds, croyant qu'il allait voir une trappe cachant le trou sinistre des oubliettes.

Il ne vit ni trappe, ni trou ; mais ses yeux se fixèrent sur un morceau de papier, qui paraissait avoir été tordu avec les doigts.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il ?

Il se baissa et saisit l'objet entre ses deux doigts.

C'était bien un morceau de papier tordu, et Morlot remarqua qu'il était brûlé.

Mince trouvaille ! Cependant Morlot ne jeta point avec dédain ce qu'il venait de ramasser. Il le garda dans sa main. Il pensait sans doute qu'un homme bien avisé doit faire cas des choses les plus minimes et les plus insignifiantes.

Il sortit de la tourelle tronquée, jeta un rapide coup d'œil dans les autres pièces de l'étage, descendit l'escalier et s'éloigna de la mesure. Il se retrouvait au milieu des champs.

En face de lui, à environ cent mètres de distance, il aperçut, derrière un bouquet d'arbres, une assez grande maison qui lui parut appartenir à des gens aisés. Il marcha de ce côté en se disant :

—Là, peut-être, on me donnera quelques renseignements.

A moitié chemin, Morlot s'arrêta brusquement.

Il venait de penser au morceau de papier qu'il avait ramassé dans la tourelle et qu'il tenait toujours dans sa main.

—Je ne suis guère curieux, dit-il, voyons donc un peu ce que c'est.

Il détordit le papier et reconnut que c'était une enveloppe de lettre. Malheureusement, comme il l'avait déjà remarqué, elle était à moitié brûlée.

Prénom : Jules ; c'est bien. Mais il est difficile de deviner le nom ; un v, un i, et après un fragment de lettre qui peut être le jambage d'un m, d'un n ou d'un u.

Adresse : 18, rue Saint qui ? Saint quoi ? Tous les saints du calendrier ont leur rue dans Paris. J'ai le numéro, c'est déjà quelque chose. Mais combien en faudra-t-il visiter de maisons portant le No. 18 ? Les recherches seront laborieuses, un travail de patience. Tonnerre ! le coquin sera difficile à trouver.

Morlot tira de sa poche son portefeuille, dans lequel il serra pieusement le morceau de papier.

—Un de ces matins, on s'occupera du sieur Jules V..., murmura-t-il.

Il arriva bientôt devant la maison qui avait attiré son attention. Comme la plupart des habitations isolées des environs de Paris, celle-ci était construite au milieu d'un jardin entouré de murs. La grille ouverte laissait voir la façade à l'extrémité d'une large allée bordée d'espaliers couverts de fleurs.

—C'est un bourgeois qui demeure ici, pensa Morlot.

Ne croyant pas utile de s'annoncer par un coup de cloche, il entra dans la propriété et se trouva en présence d'un vieillard qui arrosait des plates-bandes.

Après l'avoir salué et s'être excusé de la liberté qu'il prenait :

—Vous êtes sans doute, monsieur, le propriétaire de cette maison ? lui demanda Morlot.

—Oui, monsieur, répondit le vieillard. Qu'est-ce que vous désirez ?

—Un renseignement, que peut-être vous pourrez me donner.

—De quoi s'agit-il ?

—Connaissez-vous le propriétaire de cette vieille maison ? demanda Morlot, en désignant la mesure abandonnée.

—Le locataire pourrait vous renseigner mieux que moi.

—Assurément, monsieur ; mais il faudrait qu'il y en eût un. Pour le moment, personne n'habite cette maison.

—Vous en êtes sûr ?

—Je viens de la visiter.

—Alors, il n'y a pas longtemps que le locataire a déménagé.

—Depuis quelques jours seulement, je suppose. Est-ce que vous le connaissez, monsieur, ce locataire ?

Le vieillard secoua la tête.

—J'ai pu le voir de loin, plusieurs fois, dit-il ; mais je ne sais

pas son nom, et moins encore ce qu'il faisait. L'individu qui demeurait dans la maison en question m'a paru avoir des allures assez mystérieuses. Il ne vivait pas dans la solitude et l'isolement; chez lui, la nuit, il y avait souvent nombreuse compagnie.

Vous m'apprenez qu'il a déménagé; eh bien, je n'en suis pas fâché. Pour vous dire toute ma pensée, ce voisinage me causait des inquiétudes. Plus d'une fois, j'ai vu rôder par ici des hommes de mauvaise mine, qui ne devaient pas être des inconnus pour le locataire dont nous parlons.

—J'ai lieu de croire, monsieur, que vous n'aviez pas tort d'être inquiet.

—Ah! vous êtes de mon avis!

—Oui, car j'ai acquis la certitude que la maison était le lieu de rendez-vous d'une bande de malfaiteurs.

—J'ai eu cette pensée, monsieur; mais je l'ai repoussée ne voyant rien qui fût de nature à justifier mon soupçon. Est-ce que vous voulez louer la maison?

—Nullement, répondit Morlot en souriant. Je désire connaître son propriétaire parce que j'espère qu'il me mettra sur la trace des individus qui avaient transformé sa propriété en une caverne de voleurs.

—Ah! je comprends, vous êtes agent de police?

—Oui.

—Eh bien, monsieur, je ne connais pas plus le propriétaire que l'ancien locataire; cependant, je puis vous dire son nom: il se nomme Joblot. Je sais qu'il est marchand de meubles et de curiosités, et qu'il demeure rue de Bretagne, j'ignore le numéro de la maison.

—Avec l'indication que vous me donnez, je trouverai facilement. Je vous remercie monsieur. C'est égal, ce M. Joblot laisse sa maison dans un triste abandon.

—Pour la remettre en état, il y a beaucoup de réparations à faire; il a probablement reculé devant la dépense.

—En attendant qu'elle s'écroule, ajouta Morlot, il la loue comme il peut, n'importe à qui.

—Quand on possède une maison de ce côté, on est obligé de l'habiter soi-même; c'est ce que je fais.

Morlot salua le vieillard et s'éloigna.

—Ce brave homme m'a fourni un renseignement précieux, se dit-il; j'ai bien fait de suivre mon inspiration. Joblot, marchand de meubles et de curiosités, rue de Bretagne... Oh! oh! cela sent le receleur en diable! Allons, la journée est bonne et me paraît pleine de promesses pour l'avenir.

Il avait pris un sentier frayé par les maraîchers. Et comme le soleil allait se coucher, il marcha rapidement pour aller retrouver sa femme et Gabrielle.

#### XXIV

La mort de madame de Perny fut annoncée par un fait-Paris qui, ayant paru dans un journal du soir, fut reproduit le lendemain par tous les journaux. Cette mort était naturellement attribuée à un accident, comme l'avait déclaré la défunte.

Morlot lut le fait dans le *Constitutionnel*. Ce journal terminait son entrefilet par ces mots: "La cérémonie des obsèques aura lieu demain; on se réunira à onze heures à la maison mortuaire, rue Laugier, aux Ternès."

—Tiens, lis cela, dit Morlot, en plaçant l'article sous les yeux de sa femme.

—Voilà la justice de Dieu, dit Mélanie après avoir lu.

Le lendemain, à dix heures, Morlot arrivait rue Laugier. Il voulait assister au convoi. C'était pour lui une occasion de voir Sosthène de Perny, le marquis de Coulange et peut-être aussi la marquise et les enfants.

Les employés des pompes funèbres venaient de placer la bière au milieu d'une chapelle ardente. Deux religieuses, assises l'une à droite, l'autre à gauche du cercueil, lisaient les Psaumes de la pénitence. Cinq ou six femmes agenouillées avaient l'air de prier.

Après avoir fait tomber quelques gouttes d'eau bénite sur la bière, Morlot entra dans le jardin, où il y avait déjà une vingtaine de personnes.

Cinq ou six hommes, formant un groupe, causaient devant le pavillon; d'autres se promenaient silencieusement et à pas lents dans les allées.

Non loin des hommes qui causaient devant le pavillon, un autre personnage, ayant un large crêpe à son chapeau, se tenait debout appuyé contre un arbre. La tête inclinée, regardant la terre à ses pieds, il paraissait plongé dans une rêverie profonde ou écrasé sous le poids d'une immense douleur. Morlot remarqua qu'il était d'une pâleur livide, que son regard sombre contenait de l'inquiétude mal dissimulée.

L'agent de police n'avait jamais vu Sosthène de Perny; il devina que c'était lui. Alors il l'examina avec plus d'attention. Son visage

tourmenté révélait un grand trouble intérieur et avait une singulière expression de terreur. A chaque instant une crispation nerveuse tordait ses lèvres, et son corps avait un tressaillement convulsif.

Morlot ne pouvait s'y tromper; ce n'était point l'image de la douleur qu'il avait sous les yeux.

—C'est étrange, pensa-t-il, on dirait qu'il vient de commettre un crime.

A ce moment Sosthène releva brusquement la tête et promena autour de lui un regard farouche, plein d'anxiété.

—Il n'y a pas à en douter, se dit Morlot, sa conscience n'est pas tranquille, il est inquiet, il a peur! De quoi?

Comme il ne tenait pas à attirer sur lui l'attention de M. de Perny, il s'éloigna et s'approcha du groupe dont nous avons parlé. Parmi ces hommes se trouvaient Firmin, le vieux valet de chambre, et deux autres domestiques du marquis de Coulange.

Ils parlaient de la morte.

—La vie ne tient qu'à un fil, disait Firmin; au moment où l'on s'y attend le moins, la mort frappe sans crier gare.

—Nous ne nous doutions guère, il y a deux jours, que nous serions obligés de porter le deuil cet été, dit un autre domestique.

—Nous n'aurons probablement aucune grande réception à Coulange cette année, dit le troisième.

—C'est certain, répondit Firmin; on ne donne pas de fêtes quand on est en grand deuil. Madame la marquise est vraiment très-affligée de la mort de sa mère; après ce qui s'est passé autrefois, je n'aurais pas cru qu'elle pût éprouver un pareil chagrin. J'ignore quels étaient les torts de madame de Perny; du reste, M. le marquis lui-même n'a jamais su le fin mot de l'affaire; mais ils étaient certainement des plus graves, puisque madame la marquise avait complètement cessé de voir sa mère. Madame de Perny l'a appelée avant de mourir et lui a demandé pardon.

—Et madame la marquise a pardonné?

—Naturellement. N'est-elle pas toujours la bonne marquise?

—C'est égal, monsieur Firmin, une mort pareille est épouvantable.

—Madame de Perny ne pensait guère qu'elle mourrait ainsi, reprit l'autre domestique. Le jour même où elle est tombée de sa fenêtre, quelques heures avant, je l'ai vu, elle a causé avec moi; elle était assez gaie.

—En effet, c'est vous, Joseph, que M. le marquis a envoyé chez madame de Perny, dit Firmin.

—Pour lui remettre de sa part une enveloppe dans laquelle il y avait vingt mille francs.

Ces paroles frappèrent l'agent de police, et ces yeux se portèrent sur M. de Perny, qui était toujours à la même place, le regard sombre et inquiet.

Morlot ne put s'empêcher de tressaillir et un éclair s'alluma dans ses yeux.

Un soupçon venait de traverser sa pensée.

Maintenant il écoutait distraitement la conversation des domestiques.

Soudain un homme d'une figure distinguée et d'un grand air sortit du pavillon. Les domestiques s'écartèrent, se découvrirent et saluèrent respectueusement.

—Ce monsieur est sans doute M. le marquis de Coulange? demanda Morlot s'adressant à Firmin.

—C'est lui, monsieur, répondit Firmin en regardant l'agent de police avec une sorte de défiance: est-ce que vous ne le connaissez pas?

—Je viens de le voir pour la première fois.

Le front du vieux domestique s'assombrit.

—Alors, dit-il d'un ton sec, vous êtes un invité de M. Sosthène de Perny.

Morlot sentit qu'il y avait du dédain et même de l'hostilité dans les paroles du vieillard. Il s'empressa de répondre:

—Je ne suis invité directement ni par M. le marquis ni par M. de Perny que je ne connais pas. Un journal m'a appris la mort de madame de Perny, et comme j'ai pour M. le marquis et madame la marquise de Coulange un profond respect, je me suis fait un devoir d'assister à l'enterrement.

L'expression du visage de Firmin changea subitement.

—Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vos maîtres, monsieur Firmin, continua Morlot, je les connais, moi, depuis longtemps, par les nombreux bienfaits qu'ils répandent autour d'eux. Et vous ne vous étonnez pas de me voir ici, quand je vous aurai dit que je me suis marié à Miéran, et que les Rouget et les Blaisois des villages de Coulange et de Miéran sont mes parents.

—Certes, non, je ne m'étonne pas, répliqua Firmin. Et il tendit la main à Morlot.

Cela signifiait: Soyez le bienvenu, vous êtes des nôtres.

Morlot mit tout de suite à profit ces excellentes dispositions.

—Monsieur Firmin, dit-il, je viens de voir M. le marquis, aurais-je le bonheur de voir la bonne marquise?

—Elle est ici depuis neuf heures, c'est elle qui reçoit les invités ; elle ne suivra pas le convoi, parce que M. le marquis craint qu'elle ne soit trop vivement impressionnée ; mais, en ne vous éloignant pas du pavillon, je pense que vous pourrez la voir dans un instant lorsque les personnes qui sont avec elle sortiront.

—Madame la marquise a sans doute ses enfants près d'elle ?

—Non, les enfants sont restés à l'hôtel. M. le marquis désirait les amener, mais madame la marquise s'y est opposée. Cela a donné lieu ce matin à une scène touchante ; en y pensant, je suis encore tout ému.

—Si je ne craignais pas d'être indiscret, monsieur Firmin, je vous demanderais ce qui s'est passé.

—Oh ! je veux bien vous le dire. Mais, pour que vous puissiez comprendre, je dois vous apprendre d'abord que madame la marquise a été pendant plusieurs années sans témoigner aucune affection à son fils.

—Je sais cela, monsieur Firmin ; c'était, m'a-t-on dit, l'effet d'une singulière maladie qu'avait la bonne marquise et dont elle est heureusement guérie aujourd'hui.

—Du moment que vous savez cela, ce que je vais vous raconter vous intéressera.

—Vous pouvez en être certain, monsieur Firmin.

—Voici : hier soir, M. le marquis avait dit : " Eugène et Maximilienne assisteront avec moi aux obsèques de leur grand'mère." Ce matin, à huit heures, M. Eugène était habillé, prêt à partir, et paraissait enchanté d'accompagner son père. A huit heures et demie, M. le marquis et son fils attendaient madame la marquise dans le grand salon. Elle parut.

—Où donc est Maximilienne ? demanda M. le marquis.

—Elle est avec sa gouvernante, répondit madame la marquise.

—Est-ce que nous ne l'emmenons pas ?

—Maximilienne est trop jeune pour assister à cette triste cérémonie.

—En disant cela elle regardait M. Eugène d'une façon toute drôle. On voyait très-bien qu'elle était contrariée que M. le marquis emmenât son fils.

—Puisque nous laissons Maximilienne, répondit le marquis, nous n'avons plus à attendre. Partons, ajouta-t-il, en prenant la main de M. Eugène.

—L'enfant sautait de joie. Madame la marquise devint subitement très-pâle.

—Eugène, dit-elle alors de sa douce voix qui touche tous les cœurs, si vous ne restez pas avec votre petite sœur, vous me ferez beaucoup de peine.

—Sur ces paroles, l'enfant lâcha la main de M. le marquis et s'avança vers madame la marquise, sérieux et grave comme un petit homme.

—Maman, répondit-il, je vous aime et je vous respecte trop pour vouloir jamais vous faire de la peine ; je resterai avec ma petite sœur.

—Aussitôt, la joie éclata dans les yeux et sur le front de madame la marquise.

—Elle se baissa, et, prenant dans ses mains la tête de l'enfant :

—Tiens, je t'aime ! s'écria-t-elle.

—Et à plusieurs reprises et avec force, elle l'embrassa sur le front, et sur les joues. Pendant ce temps, l'enfant sanglotait et disait :

—Oh ! maman ! Oh ! papa !

—En effet, monsieur Firmin, cette scène est fort touchante, dit l'agent de police.

—N'est-ce pas, monsieur, reprit le vieux serviteur. Comprenez mon émotion et celle de M. le marquis. Pour la première fois, madame la marquise tutoyait son fils et l'embrassait en présence de ses serviteurs.

Le jardin s'était peu à peu rempli de personnes qui venait assister à la cérémonie funèbre. Il y avait également foule dans la rue.

Sosthène n'était plus près de l'arbre contre lequel il s'appuyait un instant auparavant. Morlot le chercha vainement du regard. Il avait disparu. Le marquis de Coulange rentra dans le pavillon. Un instant après, les personnes qui se trouvaient réunies, des dames principalement, commencèrent à sortir. Les voitures de l'administration des pompes funèbres étaient arrivées ; tous les employés étaient à leur poste. On se préparait à placer la bière sur le corbillard.

Firmin toucha le bras de Morlot.

—Vous désirez voir madame la marquise, lui dit-il ; regardez, la voilà.

La jeune femme portant un vêtement de grand deuil, venait de paraître sur le seuil du pavillon. Son mari était près d'elle. La marquise serrait les mains qui se tendaient vers elle.

Son vêtement noir faisait ressortir la pâleur mate de son visage ; la tristesse répandue sur ses traits et la langueur de son regard ajoutaient à sa merveilleuse beauté quelque chose de suave et de mystérieux. Mais, ce qui frappa particulièrement l'agent de police,

c'est l'expression de douceur et de bonté ineffables empreintes sur sa physionomie. Il ne pouvait la quitter des yeux.

—Venez-vous ? lui dit Firmin.

—Oui, oui, certainement, répondit-il.

Après avoir mis un baiser sur le front de la marquise, le marquis venait de la quitter, en lui disant :

—Ta présence n'est plus utile, dans un instant tu pourras retourner près des enfants.

Les domestiques suivirent leur maître. Morlot marcha derrière eux. La marquise était rentrée dans l'intérieur du pavillon.

Un instant après le convoi se mettait en marche.

A la suite de deux ou trois personnes, qui étaient à pied, venait une longue file de voitures de deuil et autres.

En se rendant aux Ternes, l'intention de Morlot était d'assister à l'enterrement de madame de Perny ; mais il avait subitement changé d'idée, et, au lieu de prendre place parmi ceux qui suivaient le cercueil, il se rangea de côté et les laissa passer devant lui. Sans attendre le défilé des voitures, Morlot rentra dans le jardin et se dirigea rapidement vers le pavillon.

## XXV

Pourquoi l'agent de police était-il rentré dans le jardin ? Qu'allait-il faire ?

Soupçonnant la vérité, il voulait voir comment madame de Perny avait pu faire cette chute qui avait causé sa mort.

Après avoir fait le tour du pavillon, il s'arrêta devant la porte de la cuisine, regardant les marches de pierre sur lesquelles madame de Perny était tombée. Bien qu'elles eussent été lavées à grande eau, on y voyait encore quelques taches de sang. Ensuite, il leva les yeux vers la fenêtre du premier. Personne n'avait encore touché à la barre d'appui, qui restait à moitié détachée, comme au moment de la chute.

—Ce n'est pas très haut, pensait Morlot ; si la tête n'avait pas si malheureusement frappé l'angle de la pierre, madame de Perny en aurait été quitte pour quelques contusions. Enfin, c'est ainsi qu'elle devait mourir.

Tout en tourmentant sa moustache, il se mit à réfléchir. Le soupçon persistait.

Il ne parvenait pas à s'expliquer comment madame de Perny avait pu tomber de sa fenêtre, et toujours cette idée lui revenait : il faut qu'une main brutale l'ait poussée.

—Elle avait chez elle vingt mille francs, se disait-il, où est cette somme maintenant ? J'ai bien regardé le Perny : il avait l'air sombre, le regard inquiet, la figure d'un homme qui vient de commettre un crime. J'ai deviné son agitation intérieure. Pourquoi était-il ainsi ? C'est une révélation.

Ses yeux se fixèrent encore sur la fenêtre et la barre d'appui.

—Pour bien voir il faudrait que je fusse dans la chambre, murmura-t-il.

—Je veux voir !

Il revint devant la porte d'entrée du pavillon, qui était restée ouverte. Il tendit l'oreille tout en jetant autour de lui un regard rapide. Il n'y avait personne dans le jardin, un profond silence régnait. N'hésitant plus, il entra résolument. Il monta l'escalier et pénétra dans la chambre de madame de Perny.

La marquise était dans le salon. Morlot avait fait si peu de bruit qu'elle n'avait rien entendu.

Au bout de quelques minutes, la jeune femme sortit du salon et descendit l'escalier. Elle s'en allait. Mais, soudain, elle s'aperçut qu'elle oubliait quelque chose qui se trouvait dans la chambre de sa mère. Elle remonta précipitamment l'escalier et n'eut qu'à pousser la porte.

A la vue d'un homme inconnu qui se tenait debout dans l'encadrement de la fenêtre, la marquise laissa échapper un cri de surprise et d'effroi. Morlot se retourna.

—Oh ! pardon, madame la marquise, dit-il.

Et il s'inclina respectueusement.

La jeune femme s'était remise promptement.

—Que faites-vous là, monsieur ? lui demanda-t-elle d'un ton sévère.

—Madame la marquise, je regardais.

—Vous regardiez ?

—Oui, madame, et avec la plus grande attention.

—Ai-je droit de vous demander ? ...

—Ce que je regardais ? l'interrompit Morlot ; oui, madame la marquise, vous avez ce droit. Veuillez vous approcher, je vais vous le montrer.

Elle fit deux pas en arrière comme si elle avait peur.

—Oh ! ne vous effrayez pas, madame la marquise, reprit Morlot, vous n'avez rien à craindre.

—Mais je ne vous connais pas, balbutia-t-elle.

—Tout à l'heure, je vous dirai qui je suis, madame la marquise ; je suis monté dans cette chambre qui était celle de madame votre

mère, afin d'examiner comment elle a fait cette chute terrible qui a causé sa mort. Maintenant, j'ai vu et je sais à quoi m'en tenir.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria la marquise visiblement troublée.

Morlot qui la regardait fixement, la vit pâlir :

—Elle sait tout, pensa-t-il.

Et il répondit :

Madame la marquise, sans avoir de très bons yeux, il est facile de voir que cette barre d'appui ne s'est point détachée parce qu'un poids pesait sur elle. Il est donc impossible d'admettre que madame de Perny soit tombée, la tête en avant, en voulant fermer la persienne.

Plus inquiète encore que surprise, la jeune femme s'était avancée près de la fenêtre.

—Pourtant, monsieur, dit-elle, d'une voix émue, c'est ce que madame de Perny a dit.

—Je connais la déclaration qu'elle a faite, madame la marquise.

—Eh bien ?

—Permettez-moi de vous adresser cette simple question : Y croyez-vous ?

—Ma mère a dit comment l'accident était arrivé : je dois avoir une fois entière en ses paroles, monsieur.

Morlot secoua la tête.

—Madame la marquise de Coulange oserait-elle jurer qu'elle croit que, dans sa déclaration, madame de Perny a dit la vérité ? demanda-t-il.

—Mais que supposez-vous donc monsieur ? s'écria la marquise éperdue.

—Regardez, madame la marquise, reprit Morlot ; la pression sur la barre ne s'est pas faite perpendiculairement, mais horizontalement ; on remarque même, avec un peu d'attention, qu'on lui a imprimé un mouvement de bas en haut. En effet, c'est au-dessus de la barre que le plâtre a cédé ; de plus, pour se détacher, elle a été soulevée au-dessus de cette arête que vous pouvez voir aussi bien que moi. Ce n'est pas tout, madame la marquise, regardez encore là ces nombreuses rayures sur le parquet, elles vont dans tous les sens, ce qui indique qu'il y a eu piétinement. Et là aussi, ces égratignures sur le plâtre.

—Eh bien, monsieur, eh bien ? fit la marquise d'une voix anxieuse.

—Eh bien, madame la marquise, ce que je vois me démontre clairement que madame de Perny n'a pas déclaré la vérité.

—Mais, monsieur...

—Et je conclus de mon examen, continua Morlot, qu'il y a eu ici, à la place où nous sommes, une lutte assez longue entre madame de Perny et une autre personne. Cette lutte s'est terminée par la chute de la pauvre femme.

La marquise était attérée.

—Mais si madame de Perny a fait une fausse déclaration, poursuivait Morlot, c'est qu'elle avait ses raisons pour cacher la vérité. Pour moi, madame la marquise, elle n'a point voulu faire connaître la vérité sur sa chute, afin de soustraire le coupable aux recherches de la justice et au châtement qu'il a mérité.

La marquise saisit le bras de Morlot.

—Que croyez-vous, dites, que croyez-vous ? lui demanda-t-elle d'une voix oppressée.

—Je crois que madame de Perny est morte assassinée ! répondit Morlot.

Elle recula en poussant un cri rauque. Mais aussitôt elle s'écria :

—Ne croyez pas cela, monsieur, ne le croyez pas !

—Madame la marquise, répliqua Morlot, le jour de l'accident, madame de Perny a reçu vingt mille francs qui lui étaient envoyés par M. le marquis de Coulange. Avez-vous retrouvé cette somme ?

La marquise resta silencieuse, la tête baissée.

—Non, n'est-ce pas ? continua Morlot ; les vingt mille francs ont disparu ; ils ont été volés. . . . Et le vol a précédé ou suivi la chute de madame de Perny. Ainsi, madame la marquise, il y a eu ici assassinat et vol.

Elle tressaillit et fit entendre un sourd gémissement.

—Maintenant, reprit Morlot, en baissant la voix voulez-vous que je vous dise le nom du criminel ?

La jeune femme se dressa brusquement.

—Non, non, taisez-vous ! lui dit-elle avec égarement. Ah ! vous me faites peur ! . . .

Elle reprit aussitôt :

—Mais qui vous donne le droit de me parler ainsi ? Répondez-moi, monsieur, qui êtes-vous ?

—Je suis un homme qui vous honore, qui vous respecte et qui vous admire, je me nomme Morlot, je suis inspecteur de police.

—Ah ! je comprends, murmura la marquise.

Elle se laissa tomber sur un siège et cacha sa figure dans ses mains !

—Non, madame la marquise, répondit Morlot, vous ne pouvez ni comprendre, ni deviner quelles sont mes intentions, mais je vous

le répète, vous n'avez rien à redouter de moi. Loin d'être votre ennemi, si un danger vous menaçait, je serais un de vos défenseurs.

La marquise le regarda avec étonnement.

Il reprit avec animation :

—Madame la marquise, je sais quelle est la bonté de votre cœur ; on vous appelle la bonne marquise, et, comme les autres dames de Coulange, la mère des malheureux ; je connais la plupart de vos belles et nobles actions ; je sais aussi que vous avez beaucoup souffert et que vous souffrez encore. Croyez-le, madame la marquise, je ne suis pas votre ennemi. Si je vous causais une douleur, je serais déolé, et une larme que je ferais tomber de vos yeux serait pour moi un reproche continué.

—Je vous crois, monsieur ; mais je ne comprends plus dans quel but vous êtes ici.

L'agent de police parut embarrassé. Après un moment de silence, il répondit :

—J'ai soupçonné le crime et j'ai voulu avoir la certitude.

—Pourquoi ?

—Bientôt, madame la marquise, vous connaîtrez la pensée qui me fait agir ; pour le moment, je dois garder le silence.

—Vous avez fait naître en moi une grande inquiétude, monsieur ; oui, je suis effrayée. . . Après l'affreuse découverte que vous venez de faire, vos paroles ne peuvent me rassurer.

—Ce que madame de Perny a caché aux autres, elle vous l'a dit, à vous ; vous ne le niez pas ?

—Hé le puis-je ? s'écria la marquise d'une voix déchirante ; nier serait mentir ; et des larmes jaillirent de ses yeux.

—J'ai eu l'honneur de dire à madame la marquise que je n'étais pas un ennemi, que j'avais pour elle un respect profond et une grande admiration, reprit Morlot d'une voix vibrante d'émotion ; madame la marquise ne veut-elle pas avoir confiance en moi ?

—Je ne sais que penser, monsieur, votre présence ici a pour moi une signification terrible. Vous êtes inspecteur de police, j'ai donc tout à redouter. Ce que m'a mère a caché, ce que je voulais cacher aussi, vous l'avez découvert. Pourquoi avez-vous pénétré cet effroyable secret ? Ah ! mon mari, mes enfants et moi, vous nous menacez tous !

—Permettez-moi de vous faire observer, madame la marquise, qu'il n'y a qu'un coupable.

La jeune femme se leva brusquement.

—Oui, répliqua-t-elle d'une voix frémissante, il n'y a qu'un coupable ; mais autour de lui il y a le scandale, et pour les innocents la honte et l'opprobre ! je porte un nom respecté, monsieur, un nom dont l'honneur n'a jamais reçu une tache. . . Si j'étais seule, j'aurais moins peur de la flétrissure ; mais j'ai une fille, j'ai un fils ! . . . Doivent-ils être condamnés à porter toute leur vie le poids du crime d'un maudit ? Et le marquis de Coulange, qui est l'homme le meilleur, le plus généreux et le plus noble qu'il y ait au monde, a-t-il mérité ce stigmate de honte ? Voyons, monsieur, dites, son nom doit-il être souillé parce qu'il me l'a donné ?

Morlot avait baissé la tête. Il paraissait très agité.

—Vous ne me répondez pas, reprit la marquise.

—Les paroles que vous venez de prononcer, madame la marquise, me font réfléchir.

—Enfin, monsieur, qu'allez-vous faire, dites-le-moi ?

—Rien.

—Rien ?

—Oui, rien, avant d'avoir eu avec vous, madame la marquise, un entretien secret que vous ne refuserez pas de m'accorder.

—Nous sommes seuls, monsieur ; pourquoi ne parlez-vous pas tout de suite ?

—Je le pourrais, mais je veux respecter votre deuil, votre douleur ; j'attendrai quelques jours encore.

—Et c'est un entretien secret que vous voulez avoir avec moi ?

—Dans votre intérêt il le faut.

—Qu'avez-vous donc à me dire ?

—Beaucoup de choses.

—Vous m'effrayez, monsieur !

—Non, ne soyez pas effrayée. Ne voyez plus en moi un agent de police, mais un de vos serviteurs. D'aujourd'hui en huit, si vous le voulez bien, madame la marquise, j'aurai l'honneur de me présenter à l'hôtel de Coulange.

—Je vous accorde l'entretien que vous me demandez, monsieur ; mais je me trouve très embarrassée.

—Pourquoi, madame la marquise ?

—Nous partons demain pour le château de Coulange.

(A suivre.)

Aux enfants pour diarrhée, dysenterie, vents et coliques, donnez toujours le *Menthol Soothing Syrup*, il les soulagera immédiatement et il amènera une guérison définitive.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

Mandoline — (Suite)

Fleurs!

Ped. \* Ped. \* Ped.

mf tre corde

Ped. \* Ped. \* Ped.

pp una corda.

Ped. \* Ped.

3e STROPHE. f

Nous ver-rons bien - tôt les ri-deaux s'en-rou-vrir comme au zé- phir

p tre corde.

pp

Et son-tout - bre-glisse au loin comme un sou-pir - Un lys toum-be

p

Qui de nous l'an-ra, Cherchez!

f Ped. \* Ped. \* Ped.

L'amant le sait - ra, cherchez

cresc. molto. Ped. \* Ped. \* Ped.

pp rall. molto. a Tempo. Ped. \* Ped. \* Ped.

A-mis la nuit est bel - le, La lu-ne va bril - ler, ne ces - se - ra!

p pp Rall. Ped. \* Ped. \* Ped.

A sa clar-te, Par la ci-té, A-mis al-lons ré- ver -

k Ped. \* Ped. \* Ped.

mour qui nous ap - pel - le, Nous dit qu'il faut ai-mer, Sou - pirs et plours, Cha -



HISTOIRE D'UN DUDE, D'UN POLICEMAN ET DE DEUX MECHANTS GAMINS



I  
Laripète. — Fais attention, Baluchard, voilà le dude qu'arrive.

II  
Baluchard. — A la neige, Laripète. Ça y est-il ?

LES MASQUES

Au bruit du fifre et du tambour,  
Les masques passent dans la rue.  
Leurs cris remplissent le faubourg :  
Pour les voir la foule se rue.

L'incroyable fait des saluts  
A quelque reine ou quelque fée,  
Quand apparaît Nostradamus  
Portant sa lunette en trophée.

Ils sont là : Pierrot, Arlequin,  
Et Colombine et Bergerette,  
Cassandre et le signor Faquin,  
Et Polichinelle et Perrette.

Sur un char, juché bravement  
A grands renforts de grosse caisse  
Mingin nous dit son boniment,  
Près de lui la foule s'empresse.

Méphiato porte à son chapeau  
Plume de coq, sur la guitare  
Accompagne un quatuor nouveau.  
Deux fantômes le suivent... gare...

En domino, sous un loup noir,  
Des femmes passent en voitures  
Et feront rêver jusqu'au soir  
L'écrivain chercheur d'aventure.

Un chevalier, — casque en carton, —  
Affabé de quelque dépouille,  
Jouant joyeux du mirliton  
Porte un glaive rongé de rouille,

Des babys marchent orgueilleux,  
Déguisés, portant haut la tête,  
Jolis à croquer et joyeux !...  
C'est pour eux un grand jour de fête.

Un marquis, au manteau fripé,  
S'en va traînant sa longue épée,  
Riant sous son feutre râpé,  
En méditant quelque équipée.

Et tous ces masques enivrés  
De gloire, hélas ! trop passagère,  
A la peine demain livrés,  
Prendront leur collier de misère !...

J.-M. SIMON.

Un Episode de la Campagne de Prusse

Pour oublier les lamentables débats qui, depuis des semaines, attristent la France et son armée, il est bon de relire, à tête reposée, l'épopée de gloire militaire accomplie il n'y a pas cent ans par cette même armée française. L'admirable récit de Georges d'Espèrès fera, nous n'en doutons pas, passer un frisson dans tous les cœurs.

FIXE ! (1)

Quatre jours après le galop triomphal d'Iéna, à quelques lieues de Prentzlow, on saisit dans les poches d'un fuyard cette lettre d'un bourgeois d'Helmstadt :

"... Ma chère femme, les Prussiens sont en déroute ! notre bon duc Brunswick est mort ; Halberstadt est plein de blessés... Dieu ! que seront devenus mes deux fils, surtout l'aîné !... Les Français se sont vengés au centuple de leur défaite de Rosbach, et cela donnera le coup de grâce à la réputation militaire des Prussiens... Il est temps que l'Europe soit convaincue que les Français, s'ils ne sont pas trahis, sont et resteront invincibles... Ce sont de petits bonshommes, des nains ; s'il s'agissait de se mesurer avec eux corps à corps, un officier de notre nation viendrait à bout de six d'entre eux, et les ferait sauter par la fenêtre, mais en troupe et dans le rang, ce sont des diables : cela marche, cela se déploie avec une promptitude sans exemple ; les boulets passent par-dessus, et pendant qu'un inutile et lourd serrefile prussien fait une seule fois demi-tour à droite, les Français ont déjà répété ce mouvement une douzaine de fois, etc... etc..."

Ces diables de nains dont parlait à sa femme le bon bourgeois, M. le Grand Duc de Berg, prince Murat, venait d'en recevoir deux régiments qu'il avait offerts à Lassalle. C'étaient des

(1) Authentique. Sixième bulletin de la Grande Armée.

Gascons, gas fameux, ne mesurant que cinq pieds au plus de la visière aux bottes. Fins comme des lutins, débarqués la veille des garnisons de France, ils rigolaient du haut de leurs montures, et n'avaient pas encore vu le fou.

— Encadrez-les de vieilles brisques, dit Murat.

Lassalle compléta deux régiments de ses houzards, les premier et quatrième pelotons de chaque compagnie. Ainsi les jeunes galopèrent sous l'œil des anciens.

Le maréchal se trouvant à Prentzlow pour

chasser les restes de l'armée prussienne, fit appeler Lassalle :

— J'apprends qu'une partie de la troupe de Hohenlohe se tient dans la ville. Rassemblez les hommes que je vous ai donnés hier ; entrez dans les faubourgs et chargez.

Lassalle prit ses dispositions de combat. Elles n'étaient jamais longues ; il allumait une pipe, et sabre au poing, le cœur calé, admirable dans ses bazanes vernies et l'or de sa tenue brodée, il lançait le terrible : *Escadrons en avant !* — et cassait tout.

— Marche !

On entra dans la ville au galop. Les deuxième et quatrième houzards, vertigineux, chargèrent en fourrageurs. Ce fut un torrent de chevaux, de sabres, de jurons ! A une lieue de là, des gendarmes de Prusse entendirent le coup de gueule.

— En avant ! hurlait Lassalle.

Poings aux cuisses, le sabre bas, et lancés comme des boulets, ces deux masses de cavaliers sautèrent sur l'Allemand et le culbutèrent, le roulerent, le hachèrent à coups de sabots, à coups de lattes et d'injures !

Hohenlohe, à la tête des fuyards, sortit par l'autre bout des faubourgs, et botte à botte avec l'ennemi, les houzards de Lassalle, emportés par leur joie de fous, quittèrent la ville par les issues prussiennes, pelotons épars, disloqués, à quadruple train, trompettes ci et là, souillant et courant, brillant à la tuerie !

Lassalle, monté sur une jument plus "vite," estoquait, pointait sur l'échine de l'armée, sa petite pipe aux lèvres, et tête nue, flummo aux yeux, les bras gantés de poudre, sinistre et gaillard, trébuchant, titubant sur des buttes pourpres de soldats morts et de carcans éventrés, apparaissait, disparaissait, s'élançait, retombait, surgissait encore, de plus en plus frénétique, éreint, courbutu, poussé, enlevé par l'infenale ivrognerie de la guerre ! A la fin son cheval tomba, et poissé de sueur, tremblant dans ses bottes comme un pur-sang de course, à la fois riant et furieux, il tourna la tête, et, stupéfait, vit ceci :

Deux colonnes de houzards, effectif de quatre escadrons, s'étaient peu à peu détachées. Blêmes d'horreur sur leurs chevaux, ces hommes, qui savaient à peine sabrer, trottaient par la route et refusaient de reprendre leur place au rang. Des officiers couraient autour d'eux, les rappelaient, tentaient vainement de les rallier. Lassalle arriva et reconnut les *Gascons* :

— Rassemblement !

Il entra dans le troupeau d'hommes, et aussitôt les rearmes l'"environnèrent," terrifiés par son grade de général, ses yeux d'incendie, la grosse croix pendue sous son col, liée au deuxième bouton, et les raquettes étincelantes, larges comme des pelles, qui battaient sa forte poitrine. Quand ils furent tous là, rangés, il enfonça son regard dans la bande, se mit à rire, fit faire à son cheval une volte curieuse, et, grave, bourrant une autre pipe, retourna vers les *anciens*, escorté en silence de tous les *jeunes*.

HISTOIRE D'UN DUDE, ETC. — (Suite et fin)



III  
Ensemble. — Ah hisse, là ! Boom...



IV  
L'ensemble.

## AIRS DANGEREUX



Mr Cynique. — Eh bien, mon cher Dude, que faites vous donc là, tout seul ?  
Mr Dude. — Je pense, monsieur Cynique.  
Mr Cynique (tellement avsonné qu'il en laisse choir son rigare). — Vous pensez ?  
Garçon ! Appelez vite une ambulance.

Les houzards qui s'étaient battus, rappelés par les trompettes, et massés dans la plaine, regardaient venir Lassalle et ses honteux escadrons. Assis de biais sur leurs selles, un doigt sous leurs moustaches, ils riaient et se moquaient des conscrits. Derrière le général, on voyait deux rangs de tête enfantines.

Toutes blanches, dont beaucoup se courbèrent en arrivant sur la ligne...

Lassalle fit reformer les deux régiments et ordonna aux colonels de ramener les "vieux" à Prentzlow.

— Ce sera ma réserve, dit-il. Quant aux gamins, je les garde ici, avec moi.

Et il ne resta dans la plaine que le général et ses gascons.

A ce moment l'ennemi se reforma sur la lisière d'un bois lointain. C'est ce que Lassalle avait prévu. Tandis que les hommes qui avaient donné faisaient demi-tour et partaient au trot, en colonne, il fit face aux conscrits, et roublard, superbe, leur cria :

— Lapins ! voici le moment de montrer vos poils ! Tout à l'heure, vous hésitez ; mais je m'entends en courage : vous êtes du pays des grands maréchaux, et si des soldats comme vous demeurent en arrière, ce n'est que pour mesurer leur élan ! Deuxième houzards ! Quatrième houzards ! vous serez dignes des morts de Saalfeld, où votre ARME s'est illustrée !

A ces mots, le mouvement qui se fit sur la ligne leva toutes les têtes. Les pelotons furent secoués d'une décharge nerveuse, et une bordée de jurons gaçons sauta vers Lassalle :

— Sandious dé Di ! Ann avagn ! Tue ! milo Di dé Di ! tue ! tue ! tue !

— C'est bien ! cria Lassalle.

Aussitôt, énorme, une décharge tomba dans les rangs, et cinq cavaliers firent la culbute. Lassalle ne dit rien et commanda la "marche en ligne," comme à la manœuvre :

Garde à vous...

Les escadrons : escadron d'alignement...

Il enveloppa sa troupe d'un clin d'œil :

Escadrons en avant...

MARCHE !

Tout s'ébranla.

Les hommes suivirent leur général, le cœur et le cerveau retournés, sans salive, droits comme des fantômes sur leurs selles. Ce fut magnifique.

Cette marche à la mort avait quelque chose d'hallucinant. L'attente du boulet faisait ciller les yeux, frémir les flancs, craquer les mâchoires. Un cheval, parfois, tracassé de la mollette, s'enlevait sur ses jarrets, l'encolure en plein ciel, et jetait dans le silence, vers l'ennemi, sa rude clameur de clairon. Le général, vingt pas en avant, le dos tourné à ses houzards, marchait et souriait. Le soleil, tombant de gauche, faisait luire la robe de sa jument noire, scintiller l'or de sa tenue, et séparait la fumée de sa pipe en deux fils bleus. *Baaaômm !* Terrible, une deuxième décharge ralla trois hommes. Lassalle fit craquer ses dents.

— Va, va... Tire tes fusées, brute, mais gare à mes bâtons !

Il flatta son cheval, lui fit faire un passe-pied gracieux, et tournant à demi la tête :

— Au trot, MARCHE !

Dociles, sans volonté, sans pensée, sans voix, les hommes le suivirent. L'ennemi, prenant cette bravoure pour une feinte, cessa de tirer.

Au bout de cent pas, le général darda son sabre :

— Au galop, MARCHE !

Les escadrons bondirent, mais moins lestes que Lassalle, moins bien montés, un instant ils demeurèrent en arrière. Lui leur fit signe, et dans une bouffée de pipe :

— A la houzarde, cordieu ! Chargez !...

Vertige ! le tourbillon s'enleva, se tordit, et d'un grand élan d'orage, fila dans la plaine vers les canons. L'ennemi bientôt ne se trouva plus qu'à trois cents mètres. Alors, un cri terrible tomba, s'écrasa sur les Gascons :

Garde à vous !

Et presque aussitôt :

Escadrons...

HALTE !

Net, Lassalle se retourna.

C'était hardi, c'était fou.

Placé entre l'ennemi et ses hommes, entre la canonnade et la charge, — bombe ou culbute, — il risquait deux fois la mort. Aucun houzard ne comprit, mais brusques, les chevaux s'arrêtèrent, le feu aux narines, comme scellés.

— La charge ! criaient des voix lugubres. Sang dé Di ! la charge ! la charge !...

Il n'était plus question de fuir.

D'affreuses bordées d'obus crevaient sous les chevaux, abattaient les jambes comme des quilles, et jetaient les cavaliers à dix pas, d'un coup. Une fureur blême étreignait les quatre escadrons. Lassalle, dressé au milieu du feu, leva son sabre :

A droite... alignement !

Toute la ligne s'agita et on fit silence. Il est des heures où "par ordre" on tenterait de franchir le ciel, en culotte de parade et kolbach No 1. Cet alignement sous les flammes eut quelque chose de fameux, de sublime. Touchés de l'éperon, les frissonnants chevaux se rangèrent, et s'adressant aux quatre escadrons à la fois, les obligeant ainsi à faire face au danger, à subir tête levée l'orage des plombs, des bombes, et toutes les ferrailles de la pesante mitraille, debout, souriant, jeune, couvert d'or, il cria dans le tumulte :

FIXE !

Et au trot, sa pipe dans la poche, escorté de ses capitaines, le général commença la revue :

Il s'arrêta devant le deuxième homme :

— Ta selle est mal mise. Descends, refixe-la ; tu blesses le rognon de ton cheval.

Le cavalier descendit. Lassalle tomba sur sa jument qu'une balle venait de traverser.

L'homme déboucla sa selle, et le général prit une autre monture.

— Et toi, dit-il, arrange-moi ces musettes.

Et à un autre :

— Combien de chemises ?

— Deux.

— Ta sous-gorge est trop serrée, ton cheval ne respire pas.

Il attendit sous le sifflet du feu que la sous-gorge fût desserrée.

— Vous, maréchal des logis, on ne sait donc plus brider ?

Le maréchal des logis n'eut pas le temps de répondre ; un boulet le saisit, l'enleva, le jeta par terre.

— Et toi, dit Lassalle au voisin, où est ton bonnet de police ?

— Dans le gilet d'écurie.

— Et le gilet d'écurie ?

— Avec le surtout, mon général, pliés en quatre sur le grand sac.

— Et le grand sac ?

— Sur la croupe.

— L'homme avait répondu simplement. Il n'avait pas l'air d'avoir peur. Lassalle avança le bras et lui tira la moustache.

— Toi, fit-il à un brigadier, regarde ton cheval.

Son accent prit de la colère :

## EN TEMPS D'ÉLECTIONS



— Je voudrais bien savoir si j'ai convaincu Muzodor, que ce que je disais pour mon candidat était correct. J'avais certainement les meilleurs arguments et, un peu plus, on me ramenait avec l'ambulance.

PAS LE BON



I



II



III



IV

I. Ils avaient eu une querelle, la veille. L'apercevant, elle se dit : — Il ne m'a pas vue ; quand il passera je vais faire semblant de tomber et il me prendra dans ses bras. Comme ça, ce sera lui qui reviendra le premier. II. Ce petit plan machiavélique eut un plein succès. Elle tomba gracieusement et... III. ...sentit qu'on la retenait doucement. S'abandonnant, elle murmura : — Ah, mon cher Paul ! IV. Une voix voyonneuse. — Je ne m'appelle pas Paul, ma chère demoiselle ; mais faut faire attention à vous quand vous patinez. Un cran de plus et vous vous cassiez les reins. Allons, une bonne leçon de patin, ça ne vous coûtera que trois trente sous.

— Un cheval qui secoue la tête souffre de l'embouchure. Visite à l'instant même le mors. Allons, descends !

L'homme, terrifié, obéit. Lassalle continua de marcher, mais au moment où il inspectait un sabre, son cheval s'écroula entre ses jarrets. On lui mena celui d'un mort, et tranquille, ayant fini le premier rang, il passa au second, frappa de sa main la croupe d'une bête, et fit retourner son cavalier :

— Ton paquetage est mal fait. Les bottes sous le couvercle du portemanteau ; on ne doit pas voir les talons. Regarde...

L'homme ne regarda pas, et touché d'une balle, fit un saut. Lassalle portait malheur.

Il avait terminé la revue, et cinquante hommes étaient tombés. A un capitaine qui les comptait :

— Ce sera la punition du régiment, dit-il.

Revenu à sa place, il ramena les rênes de son cheval. L'ennemi tirait toujours et se préparait à charger. Alors, il cessa de lui tourner le dos, fit face à la mort, et sabra en l'air :

— Soldats, cria-t-il, j'ai fait de vous des Houzards. Vive l'empereur ! et maintenant...

Un paquet de boulets rasa son front.

— CHARGEZ !... cria Lassalle.

Joyeux ; il partit comme la foudre, les éperons en arrière, sa tête et celle de son cheval l'une contre l'autre, à vingt pas de ses hommes. Extermination ! Massacre ! Incendie et boucchrie ! Comme un ressort immense écrasé par un poing rude, et lâché soudain... les houzards gascons tombèrent sur les Prussiens de Hohenlohe. Il ne resta de l'ennemi que les drapeaux, les pièces, une charge de viande à vautours, — et le soir, à huit lieues de là, comme Nansouty et ses cuirassiers marchaient à Berlin, ils rencontrèrent avec stupeur sur la route un houzard démonté qui, rouge des bottes au kolbach, sans cheval, sans carabine, sans pistolet, sans sabre, la gueule estafilée, horrible d'élan et de fureur, chargeait encore à poings tendus quelque invisible ennemi, et hurlait, fou sans doute, au milieu du soir :

— Tue ! tue ! tue !... Hardi !... En avant ! Mort aux Prussiens ! Vive l'empereur !

GEORGES D'ESPÉRÈS.

D'UNE BELLE FORCE

Bouleau. — On peut dire que Muzodor est bien l'homme le plus paresseux que la terre porte !

Rouleau. — Qui vous fait croire cela ?

Bouleau. — Il me disait tout à l'heure qu'il était enchanté d'avoir perdu tous ses cheveux, car cela lui épargnait la peine de se peigner.

TOUJOURS CELA DE GAGNÉ

Lui. — Ma chère amie, tous disent que la terre est beaucoup trop peuplée et que c'est ça la cause de la misère. Si vous le voulez nous allons aller trouver un prêtre afin que de nous deux il ne fasse qu'un ?

Ce sera toujours cela de gagné !

L'ABBÉ MAURY A LA LANTERNE.

Rien n'égale l'inconstance du peuple. L'abbé Maury traversait la foule pendant la tourmente révolutionnaire. Aussitôt mille voix s'élevèrent, tout le monde cria : " A la lanterne ! à la lanterne l'abbé Maury ! " Celui-ci se retourne et dit avec un sang-froid admirable : " Eh bien ! Messieurs, quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair ? " le peuple, payé de sa curiosité par cette réponse inattendue, changea tout à coup de sentiments, et fit retentir l'air des cris de : " Vive l'abbé Maury ! bravo l'abbé Maury ! "

PAS BATTU

Commis voyageur (en payant sa note d'hôtel). — Patron, il y a quelque chose sur votre table que j'ai remarqué et qui n'est pas surpassé même dans les meilleurs hôtels de Montréal, Québec, Ottawa et New-York.

L'hôtelier (la bouche en cœur). — Grand merci ! et qu'est-ce que c'est, Monsieur ?

Commis-voyageur. — Le sel !

UNE SURPRISE

Monsieur Candide. — Madame Laflegme, voici votre mari qui arrive. Nous allons, ma femme et moi, entrer dans la pièce à côté et vous lui direz que notre visite n'a pas eu lieu. Cela le surprendra.

(Ils se cachent.)

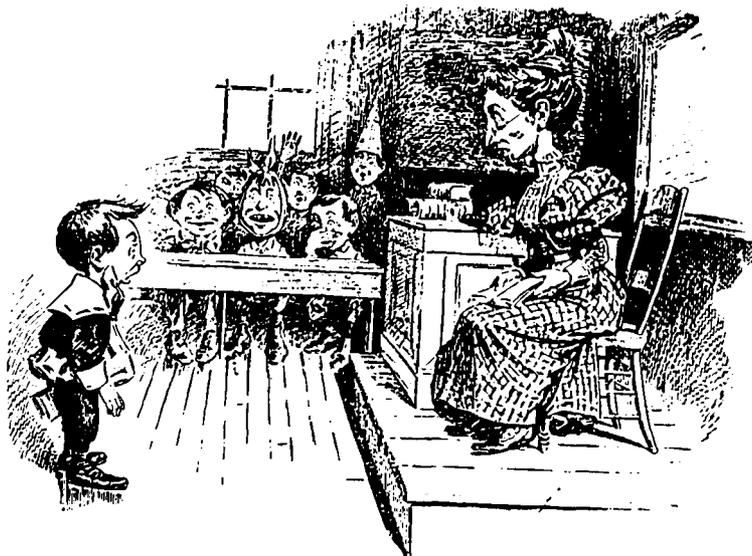
Madame Laflegme (à son mari qui entre). — Tu sais, mon ami, la visite que nous attendions n'a pas eu lieu, M. et Mme Candide n'ont pu venir.

Monsieur Laflegme (joyeux). — Le ciel en soit loué. Quel bon débarras.

LES DEUX GAINS

Un particulier d'une solvabilité fort équivoque demanda un jour à saint François de Sales vingt écus à emprunter ; il voulait même lui faire une reconnaissance. Le saint n'avait pas toujours de telles sommes à donner ; néanmoins, comme il avait le cœur bon, et qu'il se fût mis en pièces pour le prochain, il s'avisait d'une adresse qui soulagea l'emprunteur et qui proportionna la libéralité du prélat à ses moyens : il alla prendre dix écus, et lorsqu'il fut revenu : " Mon ami, dit-il avec son gracieux sourire, j'ai trouvé un expédient qui nous fera gagner dix écus à chacun, si vous voulez me croire. — Monseigneur, dit cet homme déjà tout à l'aise, que faudra-t-il faire ? — Nous n'avons besoin, vous et moi, répondit-il, qu'à ouvrir la main ; cela n'est pas difficile. Tenez, ajouta-t-il, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt. Vous gagnerez dix écus, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter. "

PAS DE SA CLASSE



L'institutrice. — Allons, viens ici, Oscar, m'épeler " poulet ".

Oscar. — Mais, madame, je ne suis pas encore assez vieux pour épeler " poulet ". Si vous voulez m'essayer sur " œuf ", je crois que ça fera.

## MODÈS PARISIENNES



VÊTEMENT CHRISTIANE en drap noir, non doublé. Collet (3 verges  $\frac{1}{2}$  d'ampleur) en drap épais orné de soutache. Col Médicis réversible.

## VARIÉTÉS

LA LANGUE FRANÇAISE À TRAVERS LES SIÈCLES

Fragment des psaumes de David :

*Deuxième siècle.* — Et iert ensemment cume fust tresplantet de juste les ruesals dis ewes, lequel sun fruit durrat en sun tems.

Et la foille de lui ne decourrat, et tuit ceo que il ferat serrat fait prospere.

*Troisième siècle.* — Et il sera si com arbre que plantée et juste le cours des eaves lequel donra son fruit en temps seonale.

Sa foille ne cherra ; et totes choses queconque il fera, tut dis en prosperunt.

PAS ÇA



*La maman.* — Allons, je suis contente de ton repentir. Tu as pris des bonbons, c'est mal ; mais tu lo regrettes, c'est bien.

*Le petit Paul.* — Hi... hi... hi... c'est pas ça. J'en ai trop mangé et ils m'ont fuit mal au ventre.

*Quatorzième siècle.* — Et il sera comme li fust qui est plantés de costé de decourment des yanés, qui donra son fruit en temps.

Et la feuille ne cherra pas ; et tout ce qu'il fera sera touz jours en prospérité.

*Quinzième siècle.* — Et il sera comme l'arbre qui est planté joust le cours des eaves, qui, son fruit, donnera en tous temps.

Et sa feuille ne descherra ; et toutes choses que le juste fera tous jours prospèreront.

*Seizième siècle.* — Il sera comme l'arbre planté le long des eaves courantes, qui rend son fruit en sa saison.

Les feuilles ne retomberont point ; et tout ce qu'il produira viendra à souhait.

\* \* \*

Un tour de force.

Traverser les cols des Alpes, à cette époque-ci de l'année, ne doit déjà pas être chose très amusante, ni surtout très facile. Mais que penser de cette Suissesse, Mme Pennell, qui vient d'accomplir ce tour de force à bicyclette, sans guide, en moins de dix jours ?

Voici l'itinéraire qu'elle a suivi : le col de la Faucille, la Tête Noire, le Grand Saint-Bernard, le col du Simplon, Splügen, le Petit-Saint-Bernard, le Saint-Gothard, la Furka, le Grimsel et le col du Brunig.

Partie vers la fin d'octobre, la jeune et intrépide recordwoman est revenue de son expédition dans les premiers jours de novembre, littéralement transie de froid et de fatigue. Elle avoit dû pédaler dans la neige douze à quinze heures par jour et n'a couché que trois nuits sur neuf dans un lit.

## NAPOLÉON ET LE BOURGMESTRE

Quoique d'un caractère naturellement assez grave, Napoléon avoit parfois des instants de gaieté, l'anecdote suivante en est une preuve. Lorsque, en avril 1810, ce prince et Marie-Louise visitèrent le canal souterrain de Saint-Quentin et les villes de Cambrai, de Valenciennes, d'Anvers et de Bruxelles, les autorités municipales avoient reçu l'ordre d'élever partout des arcs de triomphe, et de stimuler l'allégresse publique par tous les moyens connus. Le bourgmestre d'un gros bourg de la Hollande, non loin d'Anvers, croyant devoir ajouter à son arc de triomphe une inscription rimée, fit écrire ce distique sur le fronton :

Il n'a pas fait une sottise  
En épousant Marie-Louise

Bonaparte n'eut pas plutôt aperçu cet effort d'imagination poétique, qu'il fit demander le bourgmestre. "Monsieur le maire, dit-il en le voyant, on cultive les muses françaises chez vous, à ce qu'il me paraît ? — Sire, je fais quelques vers... — Ah ! c'est donc vous... Prenez-vous du tabac, Monsieur ? ajouta l'empereur, en lui présentant sa tabatière enrichie de diamants. — Sire, en vérité, je suis confus.

— Gardez, gardez la boîte, et

Quand vous y prendrez une prise  
Rappelez-vous Marie-Louise.

Nul doute que ce brave poète, en admirant sa boîte, ne se soit dit à part lui : "C'est que c'est que d'avoir du talent !"

## ON LE COMPREND

*Bouleau.* — Qui t'as donc forcé de faire si promptement la demande à Melle Vieuxmagot ?

*Rouleau.* — C'est mademoiselle Vieuxmagot.

## S'IL ÉTAIT MARIÉ

*Le commis célibataire.* — Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi un homme appelle sa femme : ma chère moitié !

*Le commis marié.* — Vous le comprendriez vite si, à la fin de la semaine, il vous fallait diviser votre salaire en deux.

## UN COMPLIMENT (?)

*Le vieux pensionnaire.* — Vraiment, madame Cœurduur, le repas que nous avons eu aujourd'hui me rappelle le temps où j'étais jeune homme.

*Madame Cœurduur (la maîtresse de pension).* — Comment cela ?

*Le vieux pensionnaire.* — Oui, je pense que si l'agneau que nous venons de manger est vraiment un agneau, il faut que je sois encore un jeune homme.

Une fois le lait dans la boîte, cela prend une vache intelligente pour reconnaître le sien.

## DEVINETTE



— Il faudrait d'abord sauver du feu ce pauvre malade qui ne peut bouger !  
— Où donc est-il ?



**Une Importante Question.**

Geneviève: "Vous pouvez m'embrasser, Réginald."

Réginald: "Non, je ne peux pas."

Geneviève: "Pourquoi ne pouvez-vous pas?"

Réginald: "Parce que j'ai mal à la gorge et vous pourriez l'attrapper."

Geneviève: "Est-ce que votre maman n'a pas toujours sous la main"

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**

à la maison? Cela guérit les maux de gorge et les affections des bronches."

Mme Z..., en dépit d'un embonpoint vraiment excessif, a de grandes prétentions à l'éternelle jeunesse.

X..., le parfait gaffeur, désireux de flatter sa manie, lui disait l'autre soir: —Je vous ai aperçue avec votre charmante fille... Parole, on vous prendrait pour les... trois sœurs!

Les Pilules C. T. C. aident la digestion et guérissent les maux de tête. En vente partout, 25c la bouteille.

**LISEZ**

**"Le Monde Canadien"**

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

**Abonnement**

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromolithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

**No 75 Rue St-Jacques, Montréal**

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

**Une Recette par Semaine**

Remède contre le rhume de cerveau. Voici une poudre que l'on peut se faire préparer en quelques instants chez n'importe quel pharmacien:

- Acide borique..... 4 grammes.
- Sucre de lait..... 1 "
- Hydrochlorate de cocaïne. 0,20 "

En s'administrant une ou deux prises de cette poudre au début même du coryza, on le fait presque toujours avorter. J'insiste sur ces mots: au début. Ce n'est pas au bout de deux ou trois heures, c'est au premier étournement qu'il faut user du remède pour obtenir un résultat radical. Nombre de personnes de ma connaissance ont toujours sur elles, pendant la mauvaise saison, une petite boîte de cette poudre; elles doivent à cette précaution bien simple de n'être plus jamais enrhumées du cerveau.

B. DE S.

**CE QU'IL FAUT AUX FEMMES**

Ce qu'il faut à une femme pour être réputée belle et parfaite:

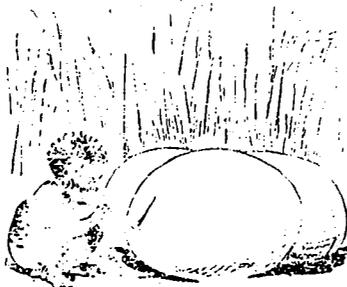
- 3 choses blanches: La peau, les dents et les mains;
- 3 choses noires: Les yeux, les cils et les sourcils;
- 3 choses roses: Les lèvres, les joues et les ongles;
- 3 choses longues: La taille, les cheveux et les mains;
- 3 choses courtes: Les dents, les oreilles et surtout la "langue";
- 3 choses étroites: La ceinture; la hanche et le cou-de-pied;
- 3 choses petites: Le nez, la tête et les pieds;
- 3 choses délicates: Les doigts, la lèvre et le menton;
- 3 choses rondes: Les bras, la jambe et la "dot".

Hier soir, rue de la Scellerie, une bonne femme à lunettes bleues, n'ayant qu'un bras, accostait les passants: —N'oubliez pas, mon bon Monsieur, une pauvre femme affligée de la vue et d'un bras! —Affligée d'un bras!... s'écrie S..., en entendant cette requête, eh bien et moi qui en ai deux!

**LE FROID ET LE CHAUD**

Les constitutions délicates sont affectées par le refroidissement. Le Baume Rhumal les empêchera de tousser. Seulement 25c.

**GOUTS INNOCENTS**



Le petit Bamboula, à l'aide d'un chulu-meau, aspire béatement le jus d'une citrouille. Qu'il ne change jamais ce goût innocent pour celui du funeste alcool! Ceux qui sont atteints de ce terrible défaut savent bien qu'il n'y a plus pour eux qu'un remède; qu'ils aillent le demander au Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou à Mr J. H. Chasles, 513 avenue Laval.

**Mme SAMUEL DUBOIS**

Après plusieurs années de Souffrances est complètement Guérie par les

**PILULES ROUGES DU Dr CODERRE**

Les Pilules Rouges du Dr Coderre continuent à guérir les femmes dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis; il nous arrive les plus hautes et les plus honnêtes recommandations pour ce Grand Remède.

Les Pilules Rouges sont le remède du Dr Coderre pour les maladies des femmes seulement. Elles ne guérissent pas tous les maux, mais elles guérissent radicalement les maladies des femmes, elles sont garanties par l'usage qu'en ont fait les milliers de femmes et les jeunes filles. Elles règlent l'estomac, les intestins, le sommeil et l'appétit. Elles excitent l'appétit, facilitent la digestion et guérissent la dyspepsie. Elles font disparaître les pâles couleurs en refaisant le sang. Elles guérissent les pertes blanches, le beau mal, les tiraillements dans les hanches, les douleurs périodiques, le mal de reins, le mal de côtes, guérissent le traitement de cœur si commun chez les jeunes filles faibles en sang, font disparaître les étourdissements, le mal de tête. Les femmes sur le retour de l'âge ne sauraient prendre un meilleur remède. Elles sont absolument certaines d'être guéries si elles les prennent suivant la direction.

Femmes et jeunes filles pourquoi souffrir plus longtemps; guérissez-vous de toutes vos maladies qui vous rendent malheureuses, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, comme Mme Samuel Dubois qui certifie comme suit:

"J'étais très malade et très faible quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai souffert du beau mal durant sans, les pertes blanches, le mal de reins et le mal de côté, douleurs dans le bas ventre, la constipation et les irrégularités, me faisaient beaucoup souffrir. J'étais très nerveuse, j'avais mal à la tête, souvent étourdie, j'avais aussi des palpitations du cœur, les pieds et les mains toujours froids. Il y a à peu près un an, j'ai eu les fièvres typhoïdes, aussi la diphtérie, j'ai été soignée par deux des meilleurs médecins d'Ontario, ils semblaient ne pouvoir me guérir. Il y a à peu près trois mois j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles m'avaient été fortement recommandées. Après en avoir pris une boîte j'ai écrit à votre médecin spécialiste pour avoir une consultation. Il m'a écrit une bonne lettre, me donnant beaucoup d'avis que j'ai suivis avec beaucoup d'attention. Je suis heureuse de vous dire qu'aujourd'hui je suis complètement guérie. Je ne souffre plus du tout. J'ai engraisé et mes contours sont revenus. Je suis bien heureuse et je vous remercie beaucoup. Je suis contente de vous donner mon témoignage. Je n'ai rien dit dans ma lettre qui n'était pas vrai."

Mme SAMUEL DUBOIS, Spanish River, Ont. Boite Postale 2306. MONTRÉAL, Can.

—Savez vous maintenant pourquoi le président s'est rendu en Russie sans Bruix?

—Afin de suivre l'exemple du czar, qui fit sont entrée à Paris à la Muette!

**AVEC CONNAISSANCE DE CAUSE**

Montréal, 30 juillet 1896.

Monsieur.—Je puis recommander votre Menthol Cough Syrup avec connaissance de cause. J'en ai fait usage dans ma famille en différentes circonstances, et il m'a toujours donné la plus entière satisfaction.

D. G. O. Beauchemin, Libraire, No 391 rue Shorebrooke.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25c la bouteille.



Mme SAMUEL DUBOIS

La maladie de Mme Dubois on représente des milliers qui comme elle peuvent être guéries, ne vous découragez pas si une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas, donnez le temps au remède d'agir, vous ne pouvez pas vous attendre, en quelques jours de traitement, pouvoir guérir un malade qui dure depuis des années et qui par sa longue durée est devenu très grave. Ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges avant d'avoir consulté notre médecin spécialiste.

Vous pouvez consulter notre médecin spécialiste absolument pour rien, en lui écrivant une description complète de votre maladie, ne lui cachez rien, il répondra à toutes vos lettres avec beaucoup d'attention, et vous donnera

un grand nombre de conseils qui hâteront beaucoup votre guérison.

Adressez votre lettre au "Département Médical, Boite 2306, Montréal." Notre médecin seul ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle.

Faites un effort pour vous guérir. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre consciencieusement, consultez notre médecin spécialiste, suivez bien ses conseils, et vous verrez les symptômes de votre maladie disparaître les uns après les autres, jusqu'à ce que vous soyez parfaitement guérie.

Déliez vous des imitations des Pilules Rouges du Dr Coderre, il y en a. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois, contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Déliez-vous du marchand qui dira que d'autres Pilules sont aussi bonnes. Ces Pilules ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, déliez-vous-en. Nous sommes les seuls connaissant le secret des vraies Pilules Rouges du Dr Coderre et nous les vendons en boîtes seulement. Ne vous laissez point influencer, envoyez-nous 50 cts en estampilles ou \$2.50 en mandat postal ou par lettre enregistrée pour 6 boîtes, vous recevrez par la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui vous guériront. Nous les envoyons partout aux Etats-Unis et au Canada.

Adressez

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boite Postale 2306. MONTRÉAL, Can.

Nouvelle gaie: Le gardien de la Morgue vient d'adresser une demande pour que l'on change son mobilier, qui est en vieux chêne, contre des meubles tout en noyer.

Un sellier vient de recevoir une commande ainsi conçue:

"Envoyez-moi une selle pour une dame assez mince, recouverte d'une peau de sanglier."

Le sellier court encore.

Donnez donc de suite une dose de Menthol Soothing Syrup aux enfants qui pleurent, c'est le meilleur calmant au monde. En vente partout 25c la bouteille.

## TRIO DE PROVERBES

N'est pas échappé qui traîne son lien.

En maison pleine, pour souper on n'est point en peine.

Le monde appartient aux patients.  
SANCMO PANÇA.

Le supplice du phonographe !

Les maîtresses de maison invitent gentiment leurs invités à "dire quelque chose dans le phonographe."

Les acteurs surtout sont très recherchés.

On peut ensuite les servir aux five o'clock languissants.

Quand chacun commence à se décrocher la mâchoire, madame annonce :

— Nous allons entendre Mounet-Sully.

Et pendant que chacun cherche des yeux l'acteur annoncé, en fait avancer le phonographe.

Les députés sont aussi très demandés, les orateurs surtout.

Un député harcelé depuis longtemps, finit par s'exécuter l'autre jour :

Il se campa de trois-quarts et, d'une voix tonitruante, comme à la chambre, s'écria :

"M. le président, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau un projet de loi demandant l'abolition du phonographe en France !"

A la chambre :

Le fusilier Chapuzot écrit à sa tante pour lui tirer une carotte sous prétexte de maladie.

— Coryza, combien que ça prend "d'r" ? demande-t-il à un camarade.

— Un seul.

— Je vais toujours en mettre deusse ou trois. Plus il y aura "d'r", mieux elle croira que j'ai pu attraper froid.

Au restaurant :

— Eh bien ! garçon, et ce homard ? Il y a vingt minutes que je l'ai demandé !

Le garçon, digne :

— Monsieur n'aurait pas voulu que je le lui servisse sans qu'il fût désinfecté.

Du carnet d'impressions d'un provincial récemment débarqué sur le boulevard :

"J'ai remarqué qu'à Paris, comme dans notre petite ville, on s'assoit, le soir, pour prendre l'air, devant les portes ; mais de préférence devant les portes des cafés..."

## ON PEUT LES ÉVITER

Pour éviter des complications fâcheuses dans les affections de la gorge, on doit prendre quelques doses de *Beune Rhumal*.

BUY

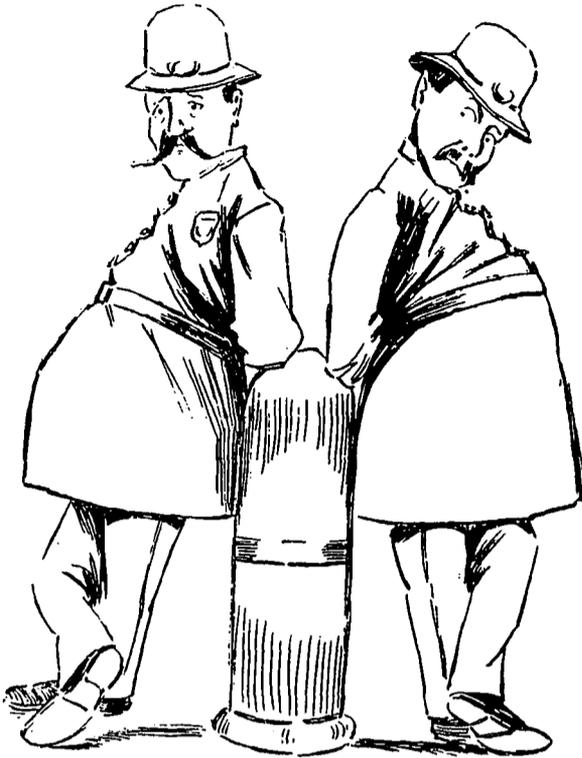
**Coleman's Salt**  
THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

## CE QU'ON VOIT DANS LA RUE



Une bonne paire de pinces.

## LEÇON D'ARITHMÉTIQUE

C'est dans une petite école de village. L'instituteur a vainement essayé de faire comprendre à ses élèves le principe de la soustraction. Il a enfin recouru à un dernier moyen :

— Si, dit-il, d'un nombre entier je retire un quart, et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Silence complet sur les bancs de l'école.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! voici une pêche, je la coupe en quatre morceaux, vous les mangez. Que reste-t-il ?

Tous les élèves en chœur :

— Le noyau.

Deux bonnes se rencontrent dans un square :

— Tiens, c'est vous, mademoiselle Julie. Que faites-vous donc, sur ce banc ?

— Des courses, comme vous voyez. Et vous ?

— Moi aussi.

— Eh bien, alors, asseyez-vous donc !

Nos bons pêcheurs à la ligne :

— Est-ce que le poisson mord, ici ?

— S'il mord !... C'est-à-dire qu'on est obligé de le museler !

Le comble de la coquetterie pour un fabricant de boissons hygiéniques ?

— C'est de se faire un nœud de cravate avec sa *tinette*.

!!!

Un homme d'affaires est affligé d'une concierge dont la discrétion en matière de correspondance laisse terriblement à désirer, ce qui occasionne un retard sensible dans la remise du courrier.

Il lui disait l'autre jour :

— Je vous serais très obligé de me monter mes cartes postales dès qu'elles arrivent... J'aime mieux vous les prêter quand je les aurai lues !

Implacable logique.

Las d'engraisser de sa sueur d'infâmes capitalistes, un brave ouvrier consacre ses économies à l'achat de quelques outils et se met à travailler pour son compte.

Un beau jour, il se fait la réflexion qu'étant devenu son propre patron, il s'exploite lui-même.

Or, les exploités, il faut les supprimer.

Alors, il va se pendre.

Cet après-midi, rue des Halles, un pauvre diable s'est trouvé mal subitement.

On le transporta à la pharmacie voisine ; on le mit sur une chaise ; on lui fit prendre un peu d'éther assis, et cet homme aussitôt tout dret fut à son domicile.

Horrible !!!

Un apprenti boucher écrivait dimanche à ses parents, quelques jours après son entrée chez un patron :

— Je vous écris ces quelques lignes que le patron est très content de moi ; il m'a déjà fait saigner, et à la mi-août il me fera désosser.

## DEUX BOUTEILLES L'ONT GUÉRIE

Manchester, N. H., janv. 14, 1893.

Roy & Boire Drug Co.

Messieurs :—Je certifie que le *Menthol Cough Syrup* est le remède par excellence, après avoir pris deux bouteilles je me suis guéri d'une bronchite aiguë qui durait depuis deux ans.

Calixte Lor,

No 11 rue Orange.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

# Gros Achats pour Peu d'Argent

Tous les prix abaissés afin de débarrasser nos magasins. Les acheteurs nous tiennent très affairés. Beaucoup ont attendu cette vente à prix réduits ; tous sont contents d'avoir attendu.

... OUVERT TOUS LES SOIRS ...

## F. LAPOINTE,

Le Marchand de Meubles Reconnu pour  
Vendre le Meilleur Marché

... 1551 RUE STE-CATHERINE ...

### Poudre Dentifrice au Quinquina De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une douceur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.  
15 centims la boîte

**Dr BERNIER**  
DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

**Critérium infallible :**

—Ma chère enfant, tu crois que M. X... a l'intention de t'épouser ; mais qu'est-ce qui te le fait croire ?... T'a-t-il déclaré ses sentiments ?  
—Non ; mieux que cela. Je sais qu'il s'est enquis très sérieusement de la situation de fortune de papa...

Un observateur, contemplant les concurrents du Concours de pêche à l'affût de leur proie :

—Il faut avouer que si les pêcheurs à la ligne ne leur procuraient pas quelques distractions, les poissons mèneraient une existence bien monotone !

Deux gamins dont les papas s'occupent beaucoup de politique, sont en train de faire connaissance.

—Comment t'appelles-tu de ton petit nom ? demande l'un.  
—Camillo, comme Desmouins. Et toi ?  
—Moi, Pierre... comme Robesp... !

Le Marseillais Marius revient d'Afrique. Il raconte son voyage au pays de la danse du ventre.

—Vous me croirez si vous voulez, mais jamais je n'ai vu des gens vivre si vieux. Il y en a qui ont près de deux cents ans.

—Dame, observe un auditeur ironique, quand on est *Maures*, c'est pour longtemps.

Le *Menthol Soothing Syrup* est très agréable au goût, les enfants aiment à le prendre, il leur est indispensable pour toutes leurs maladies.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

Le maître interroge successivement ses écoliers qui répondent à tour de rôle :

- Avec quoi voyez-vous ?
  - Avec mes yeux.
  - Avec quoi entendez-vous ?
  - Avec mes oreilles ?
  - Avec quoi sentez-vous ?
  - Avec mon nez.
- Enfin, c'est le tour du petit Henri :
- Avec quoi goûtes-tu ?
  - Avec du pain et du chocolat.

Brichanteau raconte la mort d'une de ses camarades, survenue durant une tournée en province.

—Heureusement, ajoute-t-il, elle jouait Marguerite Gautier, de *la Dame aux Camélias*... de sorte qu'elle était habituée à mourir tous les soirs !

—Accusé, vous vous êtes aposté sur le passage de Rose Michet qui avait refusé votre demande en mariage, et vous lui avez porté dix-sept coups de couteau.

—C'est vrai, Monsieur le Président... quand j'ai vu Rose, j'ai vu rouge.

Entre puristes.  
—Il est des expressions vraiment bien prétentieuses. Par exemple, celle-ci : "Je nage dans des flots d'harmonie."

—Oui, il serait plus simple de dire : "Je prends un bain de son."

Petite annonce bien engageante :

ENGRAIS

A vendre de la main à la main  
Pouah !

M. X., pharmacien, vient réclamer à un client guéri le montant d'une note.

—Hélas ! répond l'ex-malade, je n'ai pas d'argent.  
—Avez-vous au moins gardé les fioles et les bouteilles ?  
—Oui, Monsieur.  
—Ah ! Dieu soit loué ! Alors je ne perds rien !

—Mais le *bon bey* ne quitte pas Tunis. Vous savez bien, le *bey lié* à la population tunisienne.

—Pourtant, à la dernière réception, on a trouvé le *bey froid*.  
—C'est une erreur. Tout le monde a accueilli le *bey gaillard* et il reste toujours un *bey coté*.

A la correctionnelle :  
—Accusé, votre âge ?  
—Vingt deux ans, mon président.  
—Vous voulez rire : vous avez des cheveux gris, vous portez au moins quarante ans.  
—Je vais vous dire, mon doux juge. Je ne compte pas les vingt ans que j'ai faits à la Santé, à Poissy, à Clairvaux.

Au collège :  
—Jeune homme, dit le professeur, d'un ton méprisant, vous êtes plus gras qu'instruit.  
—C'est que c'est vous qui m'instruisez, Monsieur, mais c'est papa qui me nourrit.

A la caserne.  
Le sergent instructeur à une nouvelle recrue :

—Je ne sais pas de quel pays vous arrivez, mon garçon, mais... vous en êtes bien !

L'argot des collégiés.  
Un brave homme s'adresse au maître d'école de son village :

—Dites donc, M'sieur le maître, not'-gars nous écrit qu'il a été retoqué à s'n'examen.—C'est-y bon, ça ?

Crétinot écrit à un de ses amis. Il commence ainsi sa lettre :

"Je t'écris sous l'empire d'un grand ennui..."

Mais il réfléchit, biffe et recommence ainsi sa phrase :

"Je t'écris sous la république d'un grand ennui..."

Un lendemain matin d'outre-Manche :

Madame.—John, est-ce que Monsieur se tenait bien droit quand il est rentré hier soir ?...

Le domestique.—Oh ! Madame, Monsieur se tenait tellement droit que j'avais une peur atroce de le voir tomber en arrière !...

LA COQUELUCHE VAINCUE

A un enfant atteint de cette vilaine maladie, faites prendre quelques doses de *Baume Rhumal*.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 113



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvés la solution juste : Mmes M. Lard, A. Roy, Mlle R. H. A. Bisillon, F. Broweau, J. Campeau, H. Chartrand, E. J. Chartier, J. E. Dubé, A. Payette, P. O. Richard (Montréal), Mlle V. Trudon (Alma), M. Picard (Blenville, Lévis), J. A. Besette (Farnham, Q.), A. Bouchard (Lévis, Q.), T. Foisy (Longue Pointe, Q.), Mlle A. Laperte (Sorel, Q.), J. Church (St-Hilaire, Q.), Mlle J. N. Grenier (St-Hyacinthe, Q.), Mlle M. T. Ethier (Ste-Scholastique, Q.), Mlle A. Chapleau (Terrebonne, Q.), Mlle A. Métayer, R. Peltier, A. Thibault (Augusta, Me.), A. Routier (Berlin, N. H.), E. Desrosiers (Brunswick, Me.), G. Gamella (Central Falls, R. I.), T. Dionne (Chicopee, Mass.), P. Benoit (Cohoes, N. Y.), L. Trépanier, J. P. Thibault (Fall River, Mass.), A. Gauthier (Haverhill, Mass.), G. Lajoie (Holyoke, Mass.), C. J. Légaré, A. Méthot (Lawrence, Mass.) Mmes J. S. Aubin, J. N. Denis, M. A. Blain, A. J. Dionne, M. Grenier, M. Lafortune, E. Simard (Lowell, Mass.), J. B. Paquette (New-Bedford, Mass.), Mlle L. Jaufré, J. Bonneau, J. Desbès, J. M. Dossan (Nouvelle-Orléans, La), Mlle E. Jean, A. Gosselin, J. E. Turcotte (Somersworth, N. H.), L. Dion, L. Loiseau (Woonsocket, R. I.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle J. N. Grenier (St-Hyacinthe, Q.), T. Foisy (Longue Pointe, Q.), Mlle L. Jaufré (2322 Palmyra, Nouvelle-Orléans, La), G. Lajoie (308 Main, Holyoke, Mass.), Mlle A. Métayer (Augusta, Me.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous en informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du *SAMEDI*.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6.50  
14k  
STEW WIND A KEY LADIES OR GENTS SIZE  
Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.  
Nous avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :  
Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de chasse, boîte gravée par Dieber, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.  
Nous vous enverrons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement satisfaisante, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'argent et \$6.50. — TOUT CELA EST DE BONNE FOI.

3.95  
14k  
HUNTING CASE CENTS ON QUELLE GRANDEUR, très fortement plaquée à 14k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyée à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous paierez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,  
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

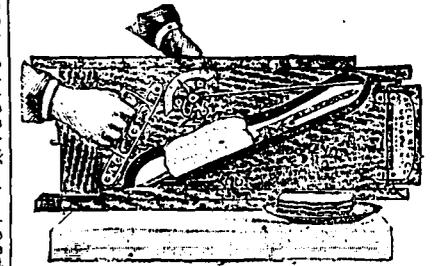
La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",  
516 Rue Craig, MONTREAL.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE  
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec  
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.  
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .  
Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de . . . . .  
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quineailleur  
8 Rue St-Laurent.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

. . . . 516 RUE CRAIG  
MONTREAL.

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le baron Rapineau fait voyager son beau-père avec un billet de demi-place. Réclamation bien sentie de l'employé du contrôle.

Rapineau, à mi-voix avec un air de profond apitoiement :  
 — Le pauvre homme est en enfance !

Le comble de la pusillanimité :  
 — Se sauver de chez un pâtisssier en voyant des bombes au chocolat !

**BAINS DE TOUTES SORTES BAINS**  
 Bains de Natation  
 Bains Privés . . . . .  
**25 cts**  
**LAURENTIENS**  
 OUVERTS JOUR ET NUIT  
**BAINS RUSSES ET TURCS .**  
 Durant le Jour, 75c.  
 Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.  
 BAINS Angle des rues Craig et Beaudry BAINS

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
**DENTS POSEES SANS PALAIS**  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

ETABLIS EN 1888.  
**T. A. GARDINAL**  
 Poseur d'Appareils à Gaz,  
 . . . A Eau Chaude et à Vapeur  
**. PLOMBIER .**

Couvreur en Ardoise et Métaux  
 Entrepreneur de Canaux, Etc.  
**No 1 RUE LABELLE**  
 Première porte de la rue Dorchester  
**MONTREAL**  
 SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.  
 TELEPHONE BELL 7170.

En soirée chez un pépiniériste :  
 — Ravissante cette jeune fille ! sa bouche, une cerise ; ses joues, deux pommes d'api...  
 — Oui, mais je trouve qu'elle fait un peu trop sa poire !  
 — Mon père, je m'accuse d'avoir toussé toute la nuit.  
 — Mais, mon enfant, ce n'est pas un péché !  
 — Alors pourquoi papa disait-il ce matin : l'excès en tout est un défaut ?

LES **CIGARES et CIGARETTES**  
**Chamberlain**  
 ... SONT ...  
**FIN DE SIECLE**  
 ESSAYEZ-LES !  
**DIX Cents**

Le comble de l'esprit pratique :  
 — Ne se promener, en été, qu'avec des personnes qui vous portent ombre.  
 \* \*  
 Un vieux directeur de journal est sur le point de passer de vie à trépas.  
 — Je sens, dit-il, que ma dernière heure approche... Ce qui me console, c'est que cette fois elle n'est pas apportée par l'Agence Havas !

Tel. Bell 784  
**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**  
 Médecin-Vétérinaire  
 Professeur à l'Université Laval.  
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.  
 378 et 380 Rue Craig  
 MONTREAL

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ches



AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU, DENTISTE**  
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

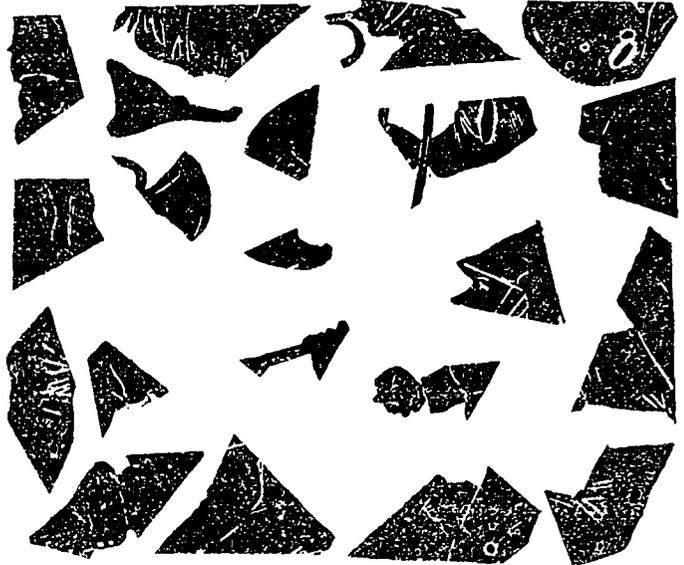
**QUERY FRERES**  
 PHOTOGRAPHES  
 Côte Saint-Lambert, No 10  
 MONTREAL

Un vieil avare, propriétaire de nombreuses maisons, se décide pourtant à faire un voyage en Italie. A Rome, en visitant un musée, il s'arrête devant un statue :  
 — Qu'est-ce que cela représente, demanda-t-il à un gardien.  
 — Le dieu Terme.  
 — Oh ! alors, laissez-moi le toucher !

Un des huissiers de la Chambre à un député qui se dirige vers son banc, un parapluie à la main :  
 — Monsieur ne va pas entrer avec son parapluie ?  
 — Erreur, je m'attends à une séance orageuse...

Dans le monde où l'on se débîne :  
 — Que pensez-vous de X... ?  
 — Je trouve un peu usurpée sa réputation de brillant cauteur.  
 — Dame ! vous savez, on n'a pas de l'esprit tous les jours...  
 — Il faut croire que je l'ai toujours entendu... le lendemain !

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 115**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LE POMPIER DE FANTASIE.  
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.  
 Ne participerez au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.  
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 3 février, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.